

L'odyssée de Stella



Patrick Desjardins



La Plume d'Or

Table des matières

Remerciements	9
Mot de l’auteur	11
Préface	12
Chapitre 1	14
Chapitre 2	18
Chapitre 3	24
Chapitre 4	28
Chapitre 5	47
Chapitre 6	65
Chapitre 7	87
Chapitre 8	90
Chapitre 9	104
Chapitre 10	122
Chapitre 11	129
Chapitre 12	145
Chapitre 13	152
Chapitre 14	162
Chapitre 15	168

L'odyssée de Stella

Patrick Desjardins



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : L'odyssée de Stella / Patrick Desjardins.

Nom : Desjardins, Patrick, 1989- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20210074590 | Canadiana (livre numérique)

20210074604 | ISBN 9782925178309 (couverture souple)

| ISBN 9782925178316 (PDF) | ISBN 9782925178323 (EPUB)

Classification : LCC PS8607.E7597 O39 2022 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Jim Lego

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Patrick Desjardins, 2022

Dépôt légal – 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, août 2022

Remerciements

J'aimerais remercier deux personnes importantes dont le précieux concours a permis la publication de ce livre. D'abord, Stella Yu, pour son soutien financier, et Caroline Ménard, pour son travail de révision. J'aimerais aussi remercier Marie-Louise Legault et l'équipe des éditions La Plume D'or pour leur confiance et leur appui.

Mot de l'auteur

Chers lecteurs,

Avant que vous n'entrepreniez la lecture de cette nouvelle aventure de Stella Running Wolf, j'aimerais vous aviser que les informations traitant de la culture squamish et salish qui figurent dans ce roman proviennent de sources documentaires fiables. Toutefois, s'il s'avérait que certaines soient erronées, veuillez m'en excuser. Je tiens à préciser que ce livre n'est pas un documentaire, mais une fiction. Mon but n'est pas de vous enseigner la culture squamish, mais bien de vous égayer avec la suite du parcours de Stella. Il va de soi qu'en raison de sa quête, tant culturelle que spirituelle, vous trouverez, dans cet ouvrage, des informations relatives à la culture des autochtones de la côte du Nord-Ouest du pays.

Autre précision: je ne suis pas autochtone, mais bien canadien-français. De même, je ne connais aucun membre de la communauté squamish et je n'ai jamais visité leur réserve durant mon passage à Vancouver. Aussi, les informations que je transmets dans ce livre proviennent uniquement de recherches personnelles. De ce fait, elles peuvent être incomplètes et donc, insuffisantes pour permettre une totale compréhension de la culture squamish. En un mot, *L'odyssée de Stella* n'est nullement un ouvrage de référence.

Il se peut que certains mots issus du langage squamish soient mal écrits. Ceci, parce qu'un clavier d'ordinateur conventionnel ne contient pas tous les caractères requis pour rédiger correctement dans cette langue. C'est pourquoi vous trouverez des notes de bas de page spécifiant l'exactitude de l'orthographe.

Enfin, la réserve de Johnstone Strait n'existe pas. Elle n'est que le fruit de mon imagination. À ma connaissance, il n'y a aucune réserve squamish sur l'île de Vancouver. On les retrouve plutôt sur le territoire continental, aux alentours de Squamish et Whistler.

Merci et bonne lecture,

Patrick Desjardins

Préface

Cher Jérémie,

J'ai été ravie d'apprendre que tu te portes bien. J'espère que tu m'écriras plus souvent pour me donner de tes nouvelles. Je suis très contente de savoir que tu recevras de l'aide thérapeutique, cet été. En revanche, je suis déçue que tu doives suivre des cours de rattrapage. C'est triste que tu aies échoué à tes derniers examens. Si ma mémoire est bonne, tu m'avais pourtant dit que tu avais bien travaillé à l'école. Hum ! Hum ! Tu vas devoir te racheter en réussissant tes cours d'été. Je m'attends à voir au moins un A dans ton bulletin (eh oui, j'ai demandé à ta mère de m'en faire parvenir une copie). De même, je tiens absolument à ce que tu te fasses un nouvel ami. Ça m'attristerait de savoir que tu passes l'été sans personne avec qui t'amuser, ou pire, à faire des mauvais coups.

Dans ta dernière lettre, tu voulais savoir comment s'était déroulée ma conversation téléphonique avec ta mère. J'ai été surprise d'apprendre qu'elle se doutait que j'étais autochtone. Elle m'a raconté que lorsqu'il buvait, Peter lui disait qu'il avait une sœur amérindienne, mais elle n'a jamais su si cette affirmation était vraie. Elle était donc heureuse de connaître enfin la vérité. Elle m'a posé beaucoup de questions sur ma culture, mais comme j'ignore tout de celle-ci, il m'a été impossible de lui répondre.

Mais tout ça va changer bientôt. Tu te souviens de Daniel, le mari de ma cousine ? Eh bien, il enseigne l'histoire et la culture des Squamish, et j'ai appris qu'il va organiser une série de cours pour ceux qui comme moi, veulent connaître leurs origines. C'est vraiment un heureux hasard.

Cependant, comme je compte m'inscrire à cette formation qui m'occupera passablement au cours des prochaines semaines, je ne crois pas que j'aurai le temps de me lancer à la recherche d'un psychologue. Je le ferai plus tard, car pour l'instant, je veux consacrer mes temps libres à mon éducation et à ma famille. Puisque je ne dois reprendre le travail qu'à la fin de l'été, c'est le moment idéal, pour moi, de renouer avec eux.

En terminant, je voudrais que tu saches que tu me manques beaucoup et que j'espère de tout cœur avoir la chance de te revoir le plus tôt possible.

Prends bien soin de ta mère.

Ta tante Stella, qui t'envoie de gros bisous

P -S -Merci encore pour les moments inoubliables que tu m'as fait vivre.

Chapitre 1

— Où est-ce que j'ai bien pu mettre cette foutue planche à découper ?

Sous la lumière des lampes suspendues au plafond, Stella fouillait comme une déchaînée dans son tiroir, submergé d'instruments de cuisine. Voilà des années qu'elle y accumulait des accessoires de toutes sortes et à présent, elle regrettait de ne pas avoir fait le tri de son contenu. Il s'y trouvait de tout : couteaux, gourdes, cuillères en bois, tasses à mesurer et même, un ouvre-bouteille, dont l'étiquette de prix, au montant de 75,99 \$, était encore accrochée. Elle mit la main sur tout, donc, sauf sur cette satanée planche à découper.

— Est-ce que tu l'as trouvée ? s'enquit Kristine, occupée à couper des oignons et des carottes sur le comptoir.

— Non, je ne la vois pas, s'écria Stella en laissant tomber l'ouvre-bouteille sur son plancher en céramique. Ah, te voilà, toi !

Finalement, la fameuse planche à découper se cachait sous un tas de gobelets et de fourchettes à viande.

— Mon Dieu ! s'exclama Kristine en voyant le monceau d'instruments mal rangés dans le tiroir. As-tu vraiment besoin de tous ces trucs ?

— Je n'en utilise même pas la moitié.

— *Lord help us !* Bon, pose ta planche ici, je vais te montrer comment on doit couper le poulet.

Une fois la viande au four, Stella posa son tablier sur une chaise, puis se retira au salon avec Kristine pour prendre un moment de répit. Assise dans son confortable fauteuil, elle jeta un œil sur sa bibliothèque où étaient rangés tous ses livres, dont une vieille édition de *Sherlock Holmes*, encore enveloppée dans sa couverture en plastique. Elle se demandait bien quand elle finirait par le lire ou le jeter. Gagnée par la fatigue, elle se frotta les yeux avant d'engager la discussion avec son amie.

— À quelle heure ta cousine doit-elle arriver ? questionna cette dernière.

— Vers dix-huit heures, je crois, répondit Stella en jetant un œil sur l'horloge du salon. S'ils ne rencontrent pas de trafic.

En apercevant l'urne de sa mère posée sur la cheminée, elle se figea. Pendant quelques secondes, elle fut incapable d'en détacher son regard.

—Stella?

—O... oui?

—Tout va bien? On dirait que tu es dans la lune.

—Oh... pardon, bredouilla la maîtresse des lieux, l'air incertain. C'est juste que j'ai plusieurs choses en tête en ce moment.

—Comme le fait d'avoir retrouvé ta cousine? supposa Kristine. J'aurais cru que ça t'aurait rendue heureuse.

—Bien sûr que ça me rend heureuse, répliqua la maîtresse des lieux en affichant un petit rictus. Mais...ce n'est pas facile, tu sais. Voilà plus de trente ans que je ne l'ai pas vue et là, elle réapparaît soudainement dans ma vie. Je... je ne sais pas... c'est peut-être arrivé trop vite.

—Allons donc, tu exagères.

—Non. Ce matin, quand je me suis levée, j'étais persuadée que je n'aurais pas grand-chose à faire, parce que dans ma tête, c'était une journée comme les autres. Puis, une fois bien réveillée, je me suis souvenue que je devais aller à l'épicerie, car ma cousine vient souper chez moi ce soir. Incroyable! Ma cousine que je n'ai pas vue depuis trente ans vient me rendre visite!

—Effectivement, c'est assez bouleversant, poursuivit Kristine. Mais ne crois pas que tu es la seule à être chamboulée. Ça n'a pas été facile pour Sean et moi non plus quand tu nous as appris que tu étais autochtone.

Lorsqu'elle vit son hôtesse froncer les sourcils, Kristine devina tout de suite ses pensées.

—Mais non, nous n'avons rien contre les Autochtones. Sache que nous serons toujours là, pour toi, que tu sois allemande, chinoise, arabe, ou même martienne. Je vais toutefois être franche avec toi... Ce qui nous perturbe le plus, c'est que nous sommes incapables de comprendre pourquoi tu nous as caché cette information si longtemps. Nous sommes tes voisins depuis des années et nous avons vécu beaucoup d'événements, ensemble. Nous t'avons aidé à surmonter ton divorce, même si ça ne t'a pas empêché de te renfermer dans ta bulle. Et là, tout à coup, tu m'appelles pour me dire que tu es autochtone et que tu voudrais nous présenter ta cousine que tu n'as pas revue depuis

l'enfance. Tu aurais tout aussi bien pu me dire que tu dissimulais une bombe dans ton sous-sol, que ça m'aurait fait le même effet.

— Est-ce que tu m'en veux de ne pas t'avoir fait part de ma véritable identité ?

— Absolument pas, se défendit Kristine, mais je suis stupéfaite par cette révélation. Tu sais, je savais que tu nous cachais des choses, mais comme je jugeais que ce n'était pas de mes affaires, j'avais décidé de ne pas te questionner. Et là, du jour au lendemain, comme ça, tu craches le scoop du jour : Stella Andersen... pardon... Stella Running Wolf est autochtone. Quitte à me répéter, je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu as mis tant de temps à nous le dire. Et pas seulement à nous, mais à Martin, aussi, ainsi qu'à ta belle-sœur, à Jérémie et à ton frère...

— Peter connaissait mes véritables origines, corrigea Stella. Lui-même était métis.

— Oh, pardon, s'excusa Kristine. Mais pourquoi avoir gardé ce secret si longtemps ?

Stella continuait de se prélasser sur son sofa en faisant tapoter ses doigts sur le tissu comme s'il s'agissait d'un clavier d'ordinateur.

— Si j'ai agi ainsi, expliqua-t-elle, c'est parce que... ma mère m'avait interdit de divulguer mes origines.

— Ta mère ?

— Exactement.

En tournant la tête pour se gratter l'oreille, Stella aperçut à nouveau les urnes de ses parents, déposées sur la cheminée en céramique, juste au-dessus du foyer. Assez bizarrement, elle aurait pu jurer que sa mère l'observait à travers le verre poli du vase.

— Mais pourquoi ? lui demanda Kristine.

— Je n'en ai aucune idée, mentit-elle en cessant de se gratter l'oreille. Probablement pour me permettre de mieux intégrer la société après son mariage avec Harold. Mais... je ne sais pas... elle... elle détestait notre culture et j'ignore pourquoi. Chaque fois que je m'exprimais dans notre langue ou encore, quand je lui demandais de me chanter une chanson, elle me grondait. Il faut dire qu'après notre départ de la réserve, ma relation avec elle n'a pas été facile.

— Mais il y a des années que ta mère est morte.

— Je sais, répliqua Stella en gardant les yeux rivés sur l'urne, mais parfois, j'ai l'impression qu'elle est encore là.

—Eh bien... s'étonna sa voisine. Et maintenant, comment te sens-tu? Est-ce que ça te rend mal à l'aise de me parler de ton passé?

—Non, plus maintenant, répondit Stella avec un large sourire, même si à l'intérieur, elle se sentait aussi fragile qu'une assiette en porcelaine.

—Bon! Je ne veux pas te brusquer, mais il y a quelque chose que j'aimerais savoir.

—Vas-y.

—Où tu es allée le jour où tu m'as demandé de garder Jérémie?

Devant cette question, Stella demeura d'abord muette. Puis, elle se résigna à confier à sa voisine que ce fameux jour, elle s'était rendue à la réserve de Johnstone Strait, avant de lui raconter toute l'histoire. Après avoir tout écouté, Kristine émit un petit rire taquin, jugeant que son amie avait eu beaucoup de chance d'avoir pu renouer avec le joyau de son enfance.

—Wow! s'émerveilla-t-elle. Quelle vaine tu as eue. Je pense toutefois que tu as pris un énorme risque en allant là-bas. Si les fédéraux t'avaient trouvée là, tu aurais eu de gros ennuis.

—Je suis entièrement d'accord avec toi, convint Stella. Je n'aurais jamais dû y aller. C'était stupide et insensé, mais... au moins, ça m'a permis de retrouver ma cousine.

—Je croyais que vous vous étiez vues dans la boutique de l'Asiatique.

—Oui c'est effectivement là que nous nous sommes rencontrées, mais sans le bracelet, je ne crois pas qu'elle m'aurait reconnue.

Cela dit, Stella consulta à nouveau l'horloge accrochée au mur, juste à côté d'une peinture de Claude Monet, l'un de ses artistes préférés.

—Oh, je crois que je devrais aller dans ma chambre pour me préparer.

Chapitre 2

Quand Stella, vêtue de sa plus belle robe, ouvrit la porte d'entrée, elle se montra fort réjouie de revoir sa cousine Justina, qui était accompagnée de son mari, Daniel Redcliff. Ce dernier avait parfaitement respecté l'étiquette vestimentaire souhaitée par l'hôtesse de la soirée avec son complet-veston. En revanche, Justina, elle, ne portait qu'un simple chandail jaune, assorti d'une jupe qui recouvrait ses longues jambes jusqu'aux genoux et d'une paire de sandales de plage. Voyant cela, Stella se mordit discrètement les lèvres, elle qui avait pourtant bien spécifié que ses invités devaient être convenablement vêtus.

Néanmoins, elle joua son rôle d'hôtesse à la perfection et les accueillit chaleureusement. Après quoi, le couple la suivit jusqu'à la salle à manger, où les attendaient Kristine et Sean, eux aussi dans leurs plus beaux atours. S'ensuivit le repas. Durant celui-ci, la conversation dévia sur la partie de hockey de la veille opposant les *Canucks* aux *Golden Knights* de Las Vegas, plus spécifiquement sur Ernest Vence, qui était parvenu à soutirer la rondelle à *Lighting Bill* pour marquer le but de la victoire.

Après quoi, les Redcliff parlèrent de leur fille, Evelyn, qui n'avait pu être présente à la soirée, car elle devait se rendre chez une amie pour y passer la nuit. Les McCaughy adoraient entendre les RedCliff parler de leur fille, malgré les petits reproches de Justina à l'endroit de celle-ci. Apparemment, l'adolescente avait un goût marqué pour la musique forte. Daniel avait même montré une photo d'elle, sur laquelle elle souriait à pleines dents. Assise sur une bascule, elle exhibait les mêmes cheveux noirs que sa mère.

De temps en temps, Stella intervenait dans la conversation, mais avec moins d'entrain que ses convives. Il faut dire que les sujets abordés n'entraient pas vraiment dans son champ d'intérêt. Cela ne l'empêchait guère d'être heureuse de voir sa famille et ses voisins se comporter comme s'ils étaient des amis de longue date.

Le repas et le café terminés, les invités l'interrogèrent sur Jérémie. Elle leur fit donc savoir que le garçon se portait bien, même s'il avait négligé ses études et qu'il devait suivre des cours d'été. Ayant su qu'il avait séjourné à Vancouver l'été précédent, Daniel et Justina

voulurent en apprendre davantage. Du coup, Stella leur raconta les bons et moins bons moments qu'elle avait passés avec son neveu, sans oublier, bien sûr, les épisodes les plus cocasses. Elle se garda bien, toutefois, de révéler certaines choses qu'elle tenait à garder secrètes.

— Tu as vraiment fait ça ? s'étonna Justina quand sa cousine lui raconta ce qui s'était déroulé lors de leur arrivée à l'aéroport de Vancouver.

— Bien sûr que je l'ai fait !

— Et il a accepté de monter dans la voiture, malgré tout ? s'enquit Daniel.

— Eh bien, ç'aurait été incorrect de sa part de me laisser sous la pluie, s'esclaffa Stella.

— Le petit *Boyo* aurait effectivement eu du culot à te laisser dehors, convint Sean. Si j'avais été à ta place, j'aurais enchaîné ce petit pleurnichard sur la banquette arrière. Et s'il avait continué de pleurer comme un bébé, j'aurais mis un gros bouledogue à côté de lui pour qu'il se tienne tranquille.

— Sean !

— Allons, je rigole, se défendit le principal intéressé avec un sourire, même s'il savait que Kristine détestait l'entendre parler comme un barbare. En tout cas, le petit voyou devrait savoir que quand on nous dit de faire quelque chose, on le fait, un point c'est tout.

— Sean, intervint Stella, avant même que Kristine puisse répliquer, il était encore en proie à la peur. Souviens-toi de ce qu'il avait vécu...

— Oui, je sais, son père est mort dans un accident d'auto, et il a eu la malchance d'être à ses côtés quand c'est arrivé. C'est navrant, et il a toute ma compassion, mais, quand même, *you gotta move on*. Tu dois ramasser les morceaux et continuer ta route. Sans vouloir insulter ton neveu, le monde n'est pas fait pour les pleurnichards.

— Je comprends ce que tu veux dire, mais quand on doit composer avec une personne qui a vécu un traumatisme, on ne peut pas la forcer à agir comme si de rien n'était. Tenez, l'année dernière, j'ai lu un article à propos d'un incident survenu dans une école primaire située tout près de Victoria. On y parlait d'un garçon qui... oh, mon Dieu... qui avait fait ses besoins... dans la classe.

— Oui, lança Daniel, un de mes collègues m'en a parlé.

—Quoi ? s'étonna Sean. Mais pourquoi a-t-il fait ça ? cherchait-il à faire le pitre ?

—Aucunement. C'est que le garçon souffre du syndrome de la Tourette.

—Le syndrome de quoi ? demanda Justina.

—Le syndrome de la Tourette, répéta Daniel. Il s'agit d'un dysfonctionnement mental du cerveau qui pousse la personne à faire des gestes ou à dire des choses à répétition, même si elle ne le veut pas.

—Oh ! Un peu comme le hoquet ?

—Si ce n'était que ça, enchaîna Stella. Le garçon est atteint du syndrome de la Tourette, et selon ce que j'ai lu, il n'arrête pas de répéter le même mot. À l'époque, sa mère refusait de croire que le petit se comportait ainsi à cause d'une maladie du cerveau. Elle était persuadée qu'il le faisait par exprès. Alors, comme son garçon ne parvenait pas à se contrôler, elle lui avait carrément interdit de parler. Le pauvre avait si peur de lui désobéir, qu'il est devenu incapable de dire le moindre mot. Alors, quand il a eu envie de faire ses besoins, il avait peur de demander à son professeur la permission d'aller aux toilettes. Résultat... ploc !

En écoutant la fin du récit, ce n'est pas l'envie de se marrer qui manquait à Sean. Or, sachant que Kristine ne lui aurait pas pardonné ce geste, il se contenta d'émettre un simple rictus.

—Mais ton neveu Jérémie n'a pas la Tourette, à ce que je sache, poursuivit-il.

—Non, mais ce syndrome, c'est comme la peur, expliqua Stella. C'est dans notre cerveau. On ne peut pas commander à quelqu'un d'arrêter d'avoir peur. C'est très difficile pour ces gens d'y arriver. Parfois, ils y parviennent en y mettant l'effort, et parfois, ils n'y parviennent pas, soit parce qu'ils ne veulent pas s'en sortir, soit parce qu'ils sont impuissants face à leur maladie. Moi, par exemple, j'ai eu une vie tumultueuse parce que ma mère m'a forcée à oublier qui j'étais. J'en ai été si tourmentée, que jusqu'à aujourd'hui, j'étais incapable de dire à quiconque que j'étais une Squamish. Pourquoi ? Parce que j'avais peur de désobéir à ma mère.

Un bref moment de silence s'ensuivit, silence au cours duquel Stella pouvait lire sur le visage de Sean qu'il se retenait de dire ce qu'il pensait, par crainte de regretter ses paroles.

— Il y a quelque chose que je voudrais savoir, intervint Justina, après avoir trinqué avec sa cousine. Si Jérémie t'avait laissée sous la pluie, qu'est-ce que tu aurais fait ?

— Eh bien, répondit lentement Stella, alors que le vin lui montait à la tête, je suppose que je l'aurais ramené dans l'avion et que je serais allée me chercher une nouvelle veste.

Réplique qui fit rire ses convives.

— Une veste qui t'a probablement coûté quelque trois mille dollars, supposa Justina. J'espère qu'elle n'était pas trop abîmée quand tu es rentrée dans la voiture.

— Estimons-nous heureux qu'elle n'ait pas attrapé une pneumonie, dit Daniel.

— En juin ? répliqua Justina. Allons donc, on est à Vancouver, pas en Alaska.

— Alors, Stella, intervint Kristine, qu'est-ce que tu vas faire maintenant que tu as renoué avec tes véritables origines ?

« Mes véritables origines ? » songea Stella à la suite de cette question.

— Eh bien, je compte réappivoiser ma culture avec l'aide de Daniel, qui va entamer une série de cours sur les Autochtones de la côte.

— Ah, vous tiendrez ces cours à l'Université Simon Fraser, monsieur le professeur ? se montra curieux de savoir Sean.

— Non, répondit le principal intéressé. Ils auront plutôt lieu à l'extérieur, en pleine nature.

— Et où, précisément ? s'enquit Kristine.

À entendre sa voisine interroger Daniel avec une légère inquiétude dans le ton de sa voix, Stella aurait juré qu'elle se prenait pour sa mère.

— J'entends parcourir la côte pour visiter les lieux marquants de notre histoire et y pratiquer les activités de nos ancêtres. Nous visiterons des endroits comme Whistler, le parc Stanley, etc. J'ai également prévu une visite à l'île d'Anvil. Durant ces sorties, j'enseignerai notre langue aux étudiants, de même que certains de nos rituels, notre histoire, et bien sûr, nos plus belles chansons.

— Il dit ça parce qu'il adore entendre ma voix *sexy*, blagua Justina.

— Vous chantez ? l'interrogea Sean.

—Oui, mais seulement quand je suis dans les bois ou dans ma douche ! Hi ! Hi ! Hi !

—Eh bien, j'aimerais beaucoup vous entendre un de ces jours.

—Tu ne m'as jamais demandé de chanter, à moi, lança Kristine avec une pointe de jalousie.

—D'accord, la prochaine fois qu'on se rencontrera, tu chanteras en duo avec elle, comme Barbra Streisand et Judy Garland, se reprit Sean, non sans faire rire toute la tablée. Ce que vous proposez, donc, ce sont des excursions qui permettront à vos étudiants de découvrir leur culture, est-ce bien ça ? demanda Kristine à Daniel.

—Je dirais plutôt qu'il s'agit de retracer l'histoire de notre pays et de nos origines.

—Ce sera toute une odyssée ! s'exclama Sean en se servant un autre verre de vin. Et toi, Stella, qu'est-ce que tu en penses ? Crois-tu que ça te plaira ?

—J'espère pouvoir retrouver mes racines et réapprendre tout ce qu'on m'a inculqué durant mon enfance. Et plus, même ! s'enthousiasma Stella.

Quand l'horloge sonna le coup de onze heures, les Redcliff prirent congé. Leur hôtesse les raccompagna jusqu'à leur voiture, tandis que Kristine et Sean restèrent dans la maison pour aider à tout ranger. Alors qu'ils déambulaient sur le pavé de l'entrée, bordée de magnifiques roses et tulipes, Daniel et Justina transmirent à Stella leurs impressions sur les McCarthy.

—Ils sont plutôt charmants, dit Daniel tout en cherchant les clés de sa voiture dans sa poche. Mais je trouve que Kristine surveille un peu trop les propos de son mari.

—Je suis entièrement d'accord, renchérit Justina. Chaque fois que Sean ouvrait la bouche, j'avais peur qu'elle lui colle les lèvres. Non, mais franchement, elle pourrait le laisser respirer un peu ! Sinon, j'aimerais bien les avoir comme voisins.

—Pourquoi ? rigola Daniel. Suzanne Hopkins, notre voisine, ne te plaît plus ?

—Oui, mais... elle tond son gazon à sept heures le matin ! J'en ai ras le bol.

—Dans ce cas, reprit Stella, tu seras heureuse d'apprendre que Sean tond sa pelouse à six heures du matin.

—Mais il est fou ! s'écria Justina.

—Non, la contredit son époux, c'est un lève-tôt, comme la plupart des gens. C'est toi qui n'arrives pas à les supporter.

—Et avec raison, rouspéta-t-elle en gardant le sourire.

Une fois près de la voiture, Daniel embrassa Stella sur la joue et s'installa devant le volant. Avant de le suivre, son épouse le pria de l'attendre quelques minutes. Elle se tourna ensuite vers sa cousine et reprit la conversation.

—Ils sont bien gentils, tes amis, dit-elle.

—Tu as bien raison, approuva Stella. Je suis chanceuse d'avoir des voisins comme eux.

—Je crois que ce sont plus que des voisins. Ce sont des amis qui te tiennent à cœur. Je peux le lire dans leurs yeux.

—Oui, je dois admettre qu'ils m'aident beaucoup depuis mon divorce. Honnêtement, il m'arrive de penser que nous sommes de la même famille.

—Dans ce cas, pourquoi avoir attendu tout ce temps pour leur dire que tu es autochtone ?

Stella se figea. Même si elle s'était attendue à ce sa cousine lui pose cette question, elle n'avait préparé aucune réponse.

—Je...je ne sais pas. J'avais peur.

—Peur qu'ils te jugent ?

—Non... j'étais juste... gênée. Et puis, tu te souviens de ce que je t'ai dit au sujet de ma mère ?

—Bien sûr. C'est juste que si tu leur avais parlé de tes problèmes, peut-être qu'ils auraient pu t'aider. Tu ne penses pas ?

—Je... je suppose que oui. Mais ça n'a aucune importance. Je vais mieux, maintenant. J'ai retrouvé ma famille et bientôt, mon identité. Qu'est-ce que je pourrais souhaiter de plus ?

—Je ne sais pas, répliqua Justina en s'approchant de sa cousine. Mais ce qui est sûr, c'est que tu ne sauras jamais comme je suis heureuse de t'avoir retrouvée. Je te promets que je serai toujours là pour toi. Et n'oublie pas que je ne suis pas la seule qui t'aime en ce monde.

—Ça, c'est une promesse.

Et les deux cousines s'étreignirent pour souligner à nouveau leurs retrouvailles, comme elles l'avaient fait lorsqu'elles s'étaient revues pour la première fois à Maple Ridge. Puis Justina grimpa dans la voiture. Tout en regardant celle-ci s'éloigner, Stella salua ses invités de la main, avant de retourner chez elle pour conclure la soirée.

Chapitre 3

Quand Stella ouvrit les yeux, elle n'était pas du tout consciente qu'elle était en train de rêver. Comment aurait-elle pu l'être ? Tout ce qui l'entourait, comme l'air, le son, le sol, le vent, les feuilles, les arbres... tout semblait si réel. Elle ne savait pas du tout où elle se trouvait ni comment elle était arrivée là.

Elle fit un pas devant elle, alors que sous ses pieds, la terre était froide et humide. Il avait probablement plu, crut-elle. De même, des gouttes d'eau provenant de la cime des arbres tombaient sur sa nuque. Elle n'en fit rien, mais quand elle en sentit une couler le long sa joue, elle nota que le liquide était... aussi chaud que les larmes d'une personne endeuillée.

Il y avait un sentier qui se dressait devant elle. Non pas un sentier creusé par les humains, mais bien par la nature. On pouvait le deviner en raison des innombrables branches qui traînaient ici et là sur le sol, ainsi qu'en raison des épines de pin, des cônes de conifère et des feuilles rouges de l'automne. Tout près, le grondement d'une chute d'eau se faisait entendre. Stella marcha sur le sentier en s'efforçant d'éviter les cônes et les bâtons qui jonchaient le sol. Chemin faisant, elle aperçut une fougère qui étrangement, était en tous points identique à celles qu'elle avait vues sur l'île de Johnstone Strait.

Dès qu'elle écarta les branches de son chemin, Stella se retrouva sur le bord d'une falaise. C'est ainsi qu'elle put voir la grande chute qu'elle avait entendue plus tôt et dont l'énorme masse d'eau terminait sa course dans un lac tout bleu, tapi au fond d'une vallée. Alors qu'elle gravissait une pente, Stella se rendit compte qu'elle n'était pas la seule à faire du tourisme dans ce mystérieux monde. Effectivement, quelqu'un était assis sur un rocher, à seulement un centimètre du bord. Elle sut tout de suite de qui il s'agissait.

C'était sa mère. Mais celle qu'elle avait connue à la réserve, avant qu'elles ne soient vendues par le grand-père. Avant qu'elles ne se retrouvent sous l'emprise horrifique d'Harold Braxton et avant qu'elles ne renient leurs origines.

Stella remarqua que sa mère avait laissé ses longs cheveux détachés, comme à l'époque où elles vivaient dans la réserve. Ce n'est qu'après leur départ qu'elle avait décidé de les garder noués et courts,

s'attendant à ce que sa fille fasse de même. À ce sujet, celle-ci se souvenait d'une dispute qu'elles avaient eue le jour de ses vingt ans.

— Mes cheveux sont trop longs ? s'était offusqué la jeune femme. Que veux-tu que je fasse ? Que je prenne le rasoir de Thomas et que je les rase au complet ?

— Ne l'appelle pas par son nom comme s'il s'agissait du facteur, riposta Lucie. Et non, ma fille, je ne te demande pas de te raser la tête. En revanche, je refuse que tu ressembles à une hippie. Comment espères-tu trouver un mari avec une tête comme celle-là ?

— T'inquiète donc pas pour ça. Même si j'allais chez le coiffeur aussi fréquemment qu'Elizabeth Taylor, je n'aurais aucune chance de me marier, car il n'y a aucun homme sur cette planète qui voudrait se retrouver avec une harpie de belle-mère comme toi !

Alors que Stella restait sur la pente, écrasée par le poids de sa rage, Lucie tourna la tête dans sa direction. Or, le cœur de la jeune femme était à ce point durci, qu'elle n'arrivait pas à éprouver la moindre pitié devant le regard chagriné qui enveloppait les yeux de sa mère. Elle avait plutôt envie de la pousser et de la voir disparaître sous les flots du lac. Comment pouvait-elle avoir de la peine pour sa fille, alors que c'est cette dernière qui avait agonisé sous sa tyrannie ?

Stella n'était plus qu'à un bras de distance de sa mère. Elle n'avait pas encore ouvert la bouche, même si elle s'était promis de ne pas mâcher ses mots pour lui balancer à la tête les insultes qu'elle méritait. Or, lorsqu'elle s'arrêta devant Lucie, cette dernière lui tendit une main dans laquelle se trouvait un objet familier ; le bracelet de l'épaulard en cristal bleu.

— Où as-tu pris ça ? demanda Stella.

Mais sa question se vit étouffée par le grondement de l'eau. Lucie posait toujours sur elle un regard chagriné, comme si elle réclamait son pardon. Puis, elle déposa le bracelet sur la pierre où elle était assise, et porta son regard vers le fond de la vallée. Sa fille prit un moment pour examiner le bijou, question de s'assurer qu'il s'agissait bien l'épaulard bleu qu'elle avait repêché des eaux du détroit de Johnstone.

Un bout d'un bref moment, lorsqu'elle releva les yeux sur sa mère, celle-ci avait disparu. Elle était tombée. Emportée par la panique, Stella se précipita vers le bord de la falaise en faisant attention de ne pas faire un faux pas, et chercha sa mère sur la surface du

lac. Chaque fois qu'elle criait son nom, sa voix lui revenait en écho. Mais elle n'entendait rien d'autre que le bourdonnement des chutes, qui continuaient de déverser leur eau sur la nouvelle tombe de Lucie Andersen.

Vers cinq heures du matin, Stella ouvrit ses yeux. Son cœur battait la chamade, alors que la peur qui lui nouait la gorge s'estompait tranquillement. Respirant l'air du matin qui s'infiltrait par la fenêtre ouverte, elle s'extirpa de son lit, même si la fatigue pesait encore sur ses paupières.

Sa robe de chambre pour tout vêtement, Stella alla à la cuisine pour se préparer du café. Pendant que sa cafetière s'activait, elle contempla l'aube orangée du matin. Une fois la boisson chaude prête, Stella en versa dans une tasse et alla s'asseoir dans son salon pour reposer son dos qui la faisait quelque peu souffrir. Si sa première gorgée lui apporta une chaleur bienfaitrice, elle était toujours aussi traumatisée par le rêve qu'elle venait de faire.

Sur le chevet marbré de la cheminée, elle aperçut les urnes de ses parents. La colère s'empara d'elle lorsqu'elle lut le nom de Lucie Andersen sur l'une de celles-ci. Elle posa violemment sa tasse sur la table, non sans projeter des gouttes de café sur la surface du meuble, et alla se planter devant les cendres de sa mère. Son visage rouge et ferme trahissait la furie dont elle était envahie.

— Eh oui, je suis encore vivante ! rugit-elle. Est-ce que c'est si surprenant ? Oh, ne sois pas trop déçue. Étais-tu donc si pressée de me retrouver pour poursuivre notre petit cirque au septième ciel ? Tu n'es rien d'autre qu'une salope !

Ce disant, elle gifla l'urne. Si elle ne le fit que légèrement, c'était davantage pour éviter de se blesser que pour préserver les restes de sa mère.

— Même morte, reprit-elle, tu continues de hanter mes rêves. Quand vas-tu cesser de me harceler ? Tu préfères rester comme ça ? Vivre avec un cœur rempli de haine et d'amertume pour l'éternité ? Si c'est le chemin que tu veux prendre, d'accord, mais ne comptes pas sur moi pour te suivre ! Je te rappelle que c'est toi qui as choisi de haïr ta famille et ton peuple, alors que de mon côté, je n'avais pas à t'écouter. Nous ne sommes pas tous des salopards comme le grand-père. Mon père n'en était pas un. Pas plus que Justina, que je n'ai jamais pu oublier ou mépriser. Ni elle ni notre peuple ne sont responsables

de ce qui nous est arrivé. Parlant de Justina, tu as bien dû voir qu'elle est venue souper ici, non ? C'est tout de même extraordinaire qu'elle se souvienne encore de moi. Et tu veux savoir ce qui est encore plus extraordinaire ? Je vais renouer avec notre culture ! Fini la vie d'imposture. C'est fini la comédie, fini les mensonges et fini les secrets à crever le cœur. Stella Anderson, la fausse blanche, s'en va pour de bon, et Stella Running Wolf, la Squamish, va retrouver sa vie. Et tu veux que je te dise autre chose ? J'en ai plus qu'assez de toi !

Sur ce, Stella s'empara de l'urne de sa mère et l'emporta au sous-sol, loin de celle de son mari, Thomas Andersen. Elle la déposa ensuite sur une table où trônait un jeu de dames, puis rebroussa chemin et se dirigea vers l'escalier. Elle allait gravir la première marche quand elle se retourna brusquement pour ajouter :

— Tu devrais te compter chanceuse que je ne te jette pas à la poubelle !

Chapitre 4

L'université où enseignait Daniel était située sur le sommet du mont Burnaby, près du port de Vancouver. La vue sur ce dernier et les quartiers avoisinants était à couper le souffle. Tellement, que Stella enviait les étudiants qui chaque jour, avaient la chance d'évoluer intellectuellement dans un cadre aussi paisible.

Or, après avoir garé sa voiture dans le stationnement principal, elle n'était pas trop avide de palabrer avec les universitaires. Cet établissement est au nombre des plus prestigieux de la Colombie-Britannique et constitue un lieu privilégié par tous les groupes de revendicateurs, dont certains ont quelque peu effrayé Stella dans le passé. Elle se souvenait que, durant les années soixante-dix, beaucoup de manifestations étudiantes s'étaient déroulées sur le campus. Certaines étaient pacifiques, d'autres moins, mais il y en avait une dont elle se souvenait tout particulièrement, du fait qu'elle s'était transformée en émeute. C'était en 1977. Stella avait lu dans le journal que de jeunes étudiants issus d'un club communiste appelé *The Red Boys of Mao* ! s'étaient querellés avec la police et les agents de sécurité. La confrontation avait vite dégénéré en bataille, si bien que la police avait dû disperser la foule enragée à l'aide de gaz lacrymogène.

Restant sur ses gardes, Stella marcha en direction du pavillon D, là où aurait lieu le cours de Daniel. Le campus offrait beaucoup de verdure, dont de magnifiques chênes alignés le long d'une route asphaltée. Tout près, des étudiants étaient regroupés. Stella avait beau chercher, elle ne voyait aucun professeur, aucun gardien, pas même un concierge pour l'aider à trouver son chemin. Elle dut s'adresser aux jeunes, malgré ses craintes à leur égard.

Elle finit par s'approcher timidement d'un petit groupe d'étudiants assis autour d'une table à pique-nique. À la vue d'un jeune homme qui parlait avec un fort accent africain et qui portait un chandail à l'effigie du révolutionnaire communiste Che Guevara, elle ne put qu'être mal à l'aise. Le garçon était également coiffé d'un képi où l'on pouvait voir un marteau et une faucille représentant le symbole de l'international communiste, cousu sur un fond circulaire rouge. Alors que Stella continuait de s'avancer, une jeune fille chaussée de souliers de tennis l'aperçut et prévint ses amis de son arrivée.

—Pardonnez-moi, demanda nerveusement la visiteuse, mais est-ce que vous pourriez m'indiquer le chemin jusqu'à la Faculté des sciences humaines ?

—La Faculté des sciences humaines ? répéta le Sud-Africain. Eh bien, vous entrez par la porte principale, là-bas, et lorsque vous serez rendue au corridor SS-131, vous n'aurez qu'à tourner à gauche et vous y arriverez en moins de cinq minutes.

—Vous allez à un cours, madame ? interrogea l'étudiante aux basquets de tennis.

—Oui, celui donné par le professeur Daniel Redcliff sur la culture squamish.

—Le professeur Redcliff ? s'emballa le Sud-Africain. Oh ! Ce prof est vraiment formidable !

—Vous êtes au nombre de ses étudiants ? s'enquit Stella.

—J'ai suivi l'un de ces cours, l'an dernier, et il nous a emmenés visiter une caverne, pas loin de la côte. On y a vu de vieilles peintures indiennes qui dataient de... genre... la nuit des temps. C'était super cool.

L'allure gaie de son interlocuteur raviva la confiance de Stella, qui enchaîna en disant :

—Je vois que monsieur Redcliff est une célébrité par ici.

—Vous n'en avez pas idée ! Il est carrément le *maître* quand il s'agit de l'histoire des Autochtones. D'ailleurs, il en est lui-même un, le saviez-vous ?

—Bien sûr que je le sais, répondit Stella. Je le suis moi aussi.

Suite à cette révélation, les trois jeunes la regardèrent comme si elle était une célébrité.

—Tu es sérieuse ? s'étonna le troisième qui jusque-là, n'avait pas encore ouvert la bouche. Tu es vraiment autochtone ?

—Une Squamish pour être plus précise.

—Wow ! C'est vrai, ça ? lança le communiste, les yeux grands ouverts. J'ai une question à te poser. Est-ce que tu portes parfois des plumes dans tes cheveux ?

—Des plumes ? répéta Stella, un peu surprise. Non, pourquoi ?

—Ben, on vous voit tout le temps en porter. Pas vous, personnellement, mais les Autochtones en général. Dans les films, par exemple, on en voit toujours qui portent des plumes sur la tête avec un tomahawk à la main. Et ils crient : *Wo ! Wo ! Wo ! Wo ! Wo !*

Tout en lançant le cri de guerre lakota, le jeune homme faisait battre sa main sur ses lèvres pour mieux imiter les acteurs hollywoodiens. Avant que Stella ne puisse placer un mot, l'étudiante intervint.

— Voyons Tau, le guerrier Tonto n'a jamais porté de plumes sur la tête.

— C'est qui Tonto ?

— C'est l'Indien qui accompagne le *Lone ranger* dans ses aventures, répondit le troisième étudiant. Le personnage qui est joué par Jay Silverheels.

— Le même qui interprète Jim Bowie dans *The Alamo*, avec John Wayne ?

— Non, ça, c'était Richard Widmark.

— O.K., mais ce Jay Silverheels, c'est un autochtone ?

— Je ne sais pas, peut-être, laissa entendre la jeune femme.

— Je pense que oui, dit l'autre étudiant. Il a le visage cuivré. Enfin... c'est ce que j'ai remarqué.

Pendant que les trois jeunes s'obstinaient pour savoir si Jay Silverheels portait oui ou non des plumes dans la série du *Lone Ranger* et s'il avait couché avec Marilyn Monroe ou Cassandra Peterson, Stella leur faussa compagnie.

Quand elle aboutit à l'extrémité du corridor, elle était à nouveau déboussolée. Partout où elle regardait dans l'immense pavillon, elle ne voyait que des salles de classe vides. Du coup, elle commença à s'inquiéter et se mit à chercher désespérément quelqu'un pour lui indiquer le chemin. Si au moins Daniel était avec elle. Or, il n'avait pas pu l'accompagner, ce matin-là, car il devait remplacer un collègue. C'est d'ailleurs pour cette raison que le premier cours aurait lieu à l'Université Simon Fraser, car normalement, les cours débutaient au parc Stanley. Quant à Justina, celle-ci n'avait pas pu se déplacer non plus puisqu'elle devait aider madame Wu au magasin.

Stella marchait d'un pas rapide. L'endroit était si silencieux, que seul le bruit de ses talons contre la tuile du plancher se faisait entendre. Mais quelle direction emprunter ? se demanda-t-elle.

Lorsqu'elle tourna à un coin, elle se retrouva devant un escalier menant à l'étage inférieur. Ignorant si c'était la bonne direction à emprunter, elle décida de changer de direction et s'engagea dans un autre corridor, où quelqu'un ouvrait une porte. En lisant l'enseigne qui y était apposée, elle vit qu'il s'agissait de la porte des toilettes pour

hommes. Un bambin d'environ cinq ans en sortit, bientôt suivi par un homme, sans doute son père, qui le talonnait de près. Ce dernier portait un veston noir dont le dos arborait un dessin noir et rouge montrant un ours assis sur ses deux grosses pattes. Juste en dessous, on pouvait lire, en lettres rouges : *Squamish Pride*. Stella fut tout de suite rassurée. Nul doute qu'ils se rendaient eux aussi au local de Daniel.

— Bonjour, les salua-t-elle.

Après l'avoir entendue, le père se tourna vers elle. Il était grand, bien bâti, et portait une moustache noire bien soignée. En revanche, ses cheveux en broussailles n'arrêtaient pas de se promener sur son front, comme s'ils se faisaient malmener par le vent.

— Oh, bonjour, répondit-il. Vous voulez utiliser les toilettes ?

— Non, non, je voulais savoir si vous êtes ici pour assister au cours de Daniel Redcliff.

— Vous êtes aussi inscrite ?

— Oui, répondit Stella avant de tendre la main. Je me présente, Stella Running Wolf.

— Ah, c'est vous, répliqua l'homme en lui serrant un peu trop fermement la main.

— Vous me connaissez ?

— Daniel m'a beaucoup parlé de vous. Mon nom est Samuel Baker, mais vous pouvez m'appeler Sam. Daniel et moi, on se connaît depuis la petite enfance.

— Vraiment ? Il ne m'a pas parlé de vous.

— Sûrement qu'il était trop occupé à vous énumérer ses diplômes !

Cela dit, Sam tourna la tête vers son fils qui jouait plus loin et lança :

— Viens, Trevor, sinon on sera en retard au cours.

En voyant l'enfant s'amener vers eux, le cœur de Stella se serra quand elle constata qu'il était coiffé de la même manière que Jérémie lorsque celui-ci avait à peu près le même âge. Ne voulant pas manquer le début du cours, Sam prit le petit et le grimpa sur ses épaules, puis invita Stella à les suivre. Amusée de voir l'homme feindre d'être un cheval pour le plus grand plaisir du jeune cavalier, la femme ne put s'empêcher de contempler le garçon, si adorable et si familier.

Alors qu'ils marchaient dans le corridor, Stella sentit son sac à main bouger sur son épaule. En se retournant, elle vit que c'était le

petit Trevor qui tirait sur la ganse. Le père de ce dernier eut beau le prévenir de cesser son petit jeu, il n'en faisait qu'à sa tête.

—Désolé, s'excusa Sam en retenant la main de de son fils qui essayait toujours d'agripper la ganse. C'est un vrai touche-à-tout.

—Mais non, ce n'est pas grave, dit Stella, toujours en pâmoison devant l'enfant. Aimerais-tu tenir mon sac à main, p'tit homme ?

—Oh, je ne vous conseille pas de le lui donner, prévint Sam. Autrement, il n'en restera plus grand-chose.

Faisant fi de cet avertissement, Stella tendit son sac au garçonnet, qui tout heureux, le balança de haut en bas comme s'il s'agissait d'un vulgaire yo-yo.

—C'est votre premier cours avec Daniel, si je ne m'abuse ? s'enquit Sam.

—Effectivement, oui. Comment avez-vous deviné ?

—C'est que votre tête ne me revient pas.

—Ah bon ? Vous connaissez tous les étudiants ?

—Oui et non. Disons que je peux les reconnaître physiquement, mais que je ne les connais pas tous personnellement. Nous sommes peu nombreux et on ne vient pas tous de la même réserve, mais on se reconnaît en tant que frères et sœurs. D'ailleurs, d'où venez-vous ?

—De Port Moody, pas loin d'ici.

—La vache ! Mais c'est tout près. Vous en avez de la chance.

—Vous pouvez me tutoyer, répliqua Stella. Pourquoi dites-vous que j'ai de la chance ?

—Parce que la plupart d'entre nous viennent d'aussi loin que Homulchesan, Whistler, Squamish, et même de la vallée de Capilano pour assister aux cours.

—C'est loin, en effet. Encore une chance qu'il fait beau, aujourd'hui.

—Oui, les esprits nous sont favorables. Et que veux-tu apprendre sur notre culture ?

—Notre histoire, nos chansons, notre langue, nos légendes, nos danses... tout, quoi !

—Dans ce cas, tu vas adorer. Je t'informe qu'aujourd'hui, nous allons en apprendre sur notre langue. Mais juste un peu.

—Un peu ?

—Ouais, c'est mieux pour les gens comme moi. Mes parents ne m'ont pas appris grand-chose sur notre culture, ce qui fait que j'ai dû

apprendre par moi-même. J'ai lu sur notre histoire, j'ai discuté avec quelques anciens, et j'ai dégotté un documentaire sur les peuples de la côte sur PBS. C'était un peu redondant, mais j'ai bien aimé.

—Daniel ne vous a donc rien appris ?

—Bien sûr que oui. Mais avant de faire sa rencontre, je me débrouillais pas mal. S'il nous faisait passer un test, j'aurais certainement un A+ sans même avoir à regarder la feuille du voisin. Hé ! Hé ! Et vous, vos parents ne vous ont rien enseigné ?

—Non. Mon père est mort quand j'étais toute petite, et ma mère et moi n'étions pas très proches.

—C'est moche, répliqua Sam. Prendre part à ce cours ne l'intéressait pas ?

—Non, elle est décédée depuis quelques années.

—Oh, pardon, toutes mes condoléances.

—Merci. Euh... Est-ce que le petit Trevor veut aussi en apprendre sur notre peuple ?

Or, le petit Trevor en question était trop occupé à jouer avec son sac à main pour écouter ce que disait Stella.

—Inutile de lui parler, la prévint Sam. Quand il est dans sa petite bulle, rien ne peut l'en sortir.

—En tout cas, je le trouve mignon.

Pour signifier son affection à l'enfant, Stella lui chatouilla la joue avec son index. Le petit badina, tandis qu'un filet de bave s'écoulait de sa bouche.

—Décidément, vous êtes douée avec les enfants, complimenta Sam. Est-ce que vous êtes mère ?

—Non. Je n'ai... enfin, disons que je n'ai pas encore trouvé l'homme de mes rêves. Mais de toute façon, je ne suis plus en âge de fonder une famille.

—Vous savez, il n'y a pas d'âge pour devenir parent, laissa entendre Sam en se baissant un peu lorsqu'ils passèrent sous une porte. Cela dit, je ne recommanderais pas de fonder une famille à l'âge de la retraite.

Riant de sa propre plaisanterie, il avisa Stella qu'ils étaient arrivés à destination. Quand ils entrèrent dans la classe, la nouvelle venue n'était guère impressionnée. Comment une université aussi prestigieuse que celle de Simon Fraser pouvait-elle accueillir des étudiants dans un local aussi délabré ? Les murs blancs tachés de gris dans cer-

tains coins, les traces de crayon sur les bureaux et la poussière sur le plancher laissaient croire que le concierge des lieux oubliait souvent d'y faire le ménage. En fait, la propreté était si douteuse, qu'il était permis de croire qu'aucun cours n'avait été donné dans cette salle depuis belle lurette.

Et que dire de l'ameublement ! En guise de pupitres, on y trouvait de simples tables en bois dotées d'une petite étagère sous la surface de travail pour permettre aux étudiants de déposer leurs effets. Assez étonnamment, le bureau du professeur était en tous points similaire à ceux des étudiants. Tout juste si on pouvait y mettre un cahier de notes, un étui à crayons et, avec de la chance, une tasse à café. La piètre décoration était loin de rappeler à Stella les belles années passées à l'Université d'Exeter. Comment l'administration de l'école pouvait-elle assigner un local aussi misérable à un professeur de la trempe de Daniel, qui semblait pourtant jouir d'une excellente réputation.

Heureusement, les personnes assises dans la classe étaient loin de sembler aussi miséreuses que les lieux. Même que c'était tout le contraire. Elles paraissaient si contentes d'être là. Certaines discutaient entre elles, tandis que d'autres se plaisaient à raconter des blagues. On aurait dit un rassemblement familial. Parmi les quelques enfants assis à côté de leurs parents, Stella aperçut une mère avec son bébé dans les bras. Tout près d'elle, le père semblait préoccupé par un sac en plastique rempli de couches.

—Stella ?

La voix de Daniel Redcliff sortit l'interpellée de ses pensées. En tournant la tête, celle-ci nota que l'époux de sa cousine ressemblait à un professeur typique d'université, avec sa chemise, ses pantalons noirs, et une boîte en carton sous le bras.

—Bonjour, Daniel, le salua-t-elle. Comment vas-tu ?

—Je vais bien, merci. En fait, je devrais plutôt dire que je vais mieux. Je viens juste de terminer mon cours sur la crise de 1929 et crois-le ou non, la moitié de la classe somnolait. J'ai dû prolonger le cours d'une vingtaine de minutes pour réexpliquer la matière. Tu n'as pas eu de problèmes à trouver ton chemin ?

—Je me suis un peu égarée, mais votre ami a été assez gentil pour me guider.

—Mon ami ? Quel ami ?

—Cet homme, là-bas, celui qui porte un manteau en cuir, dit Stella en pointant Sam du doigt. Je ne me souviens plus de son nom, mais il a un garçon.

—Ah oui, répliqua Daniel en regardant vers le principal intéressé. C'est Sam Baker. Je suis content que tu sois tombée sur lui, car c'est un excellent ami et le meilleur père qu'on puisse avoir.

—Je n'en doute pas le moins du monde.

Daniel pria Stella d'aller s'asseoir, puisqu'il devait installer ses effets ? sur le minuscule bureau. Dès qu'ils virent le professeur passer devant le grand tableau vert accroché au mur avec une craie à la main, tous se turent. Alors que Daniel extirpait des feuilles de papier de la boîte qu'il avait apportée, Stella se tourna vers Sam, qui discutait à voix basse avec une personne assise à côté de lui. Comme il s'agissait d'une adolescente, ce ne pouvait être son épouse. Par contre, il y avait une autre femme, près d'eux, qui veillait sur Trevor. Se pourrait-il qu'elle soit la mère du garçon et de l'adolescente ? Possible, vu la façon dont elle s'adressait à eux.

La jeune fille avait des cheveux noirs que les rayons du soleil se plaisaient à éclaircir. Elle portait une paire de jeans, des bottes noires, ainsi qu'un anneau argenté à l'oreille. À voir ses longues jambes, sa fine taille et ses bras légèrement musclés, Stella se dit qu'il devait sans doute s'agir d'une danseuse.

Tournant la tête, l'adolescente se rendit compte qu'elle était observée. Prise sur le fait, Stella détourna son regard vers Daniel, qui n'avait toujours pas terminé d'installer son matériel. Au bout d'un bref moment, Stella regarda discrètement la jeune fille, pour s'apercevoir que cette fois, c'est elle qui était épiée. Nullement perturbée de s'être fait prendre en flagrant délit d'indiscrétion, la fille la salua de la main, geste qu'elle lui retourna timidement.

—*I chen tl'ik*, lança Daniel à toute la classe. Bonjour à vous tous et merci de vous être déplacés pour prendre part à ce cours. D'abord, je tiens à m'excuser de vous avoir demandé de venir à Port Moody plutôt qu'au parc Stanley, mais j'ai dû remplacer un collègue, ce matin. Pour ceux et celles qui ne me connaissent pas, je m'appelle Daniel Redcliff, et je serai votre professeur tout au long de cette session. Avant de commencer, j'aimerais donner à chacun de vous la chance de vous présenter et de nous parler un peu de vous. Pour ceux et celles qui ont le courage de l'Oiseau du tonnerre, n'hésitez pas à nous foudroyer.

Après une bonne rigolade au sein du groupe, le premier à se lever fut Sam, qui se permit de présenter sa femme Ruby et son fils Trevor. Comme l'adolescente ne s'était pas levée avec eux, Stella en déduisit qu'elle ne faisait pas partie de la famille.

— Bonjour à vous, *I chen tl'ik*, commença l'homme. Mon nom est Samuel Baker, je suis plombier à Chiyakmesh et voici mon fils Trevor, ainsi que ma copine, Ruby Evans. C'est le quatrième été que je passe avec mon cher ami Daniel, et je ne suis toujours pas tombé en amour avec lui.

Ici, toute la classe éclata de rire, au même titre que Stella, qui ne put se retenir.

— Par contre, poursuivit Samuel, c'est le premier cours auquel assiste mon petit Trevor, et j'espère qu'il parviendra à apprendre la langue de nos ancêtres.

Quand il eut terminé, ce fut au tour de l'adolescente de se présenter, pour le plus grand intérêt de Stella.

— Salut, tout le monde, commença-t-elle d'une voix enjouée. Je me nomme Nadine Bentley et comme mon pote Sam, je viens de Chiyakmesh. Autant vous le dire, prof, l'école n'est pas vraiment ma passion. Mais s'il s'agit d'apprendre nos chansons, je vous garantis que j'aurai un A+ dans l'examen. Non, mais vraiment, est-ce qu'il y aura un examen ?

Après un nouvel éclat de rire général, Daniel indiqua à Nadine qu'il n'y aurait ni examen ni devoir. Seule comptait la participation entière et voulue des étudiants.

— D'accord, répliqua la jeune femme en soufflant pour écarter une mèche de cheveux de son visage. En tout cas, j'ai bien l'intention de participer à cette aventure excitante.

Lorsqu'elle en eut terminé, Daniel invita les autres à se présenter et à partager leur histoire. Un par un, chacun se leva pour raconter sa vie en seulement quelques mots, mais avec autant d'aisance qu'un orateur digne de ce nom. Stella était subjuguée par les motivations qui avaient poussé ses pairs à s'inscrire au cours. En revanche, elle était à la fois triste et choquée d'apprendre que tout comme elle, plusieurs autochtones ignoraient absolument tout de leur culture.

Lorsque ce fut à son tour de prendre la parole, Stella se leva et se plaça de façon à faire face à la classe. Regardant dans la direction de Sam et Nadine, elle ouvrit légèrement la bouche et dit :

—*I chen tl'ik*. La dernière fois que j'ai prononcé ce mot, je n'étais encore qu'une gamine. D'ailleurs, c'est le seul mot de ma langue d'origine dont je puisse me souvenir. Je suis heureuse de ne pas l'avoir oublié, car je peux enfin le dire à nouveau. Mon nom est Stella Running Wolf et je vis à Port Moody, mais je suis née dans la réserve de Johnstone Strait, sur la pointe nord de l'île de Vancouver. Quand j'avais douze ans, ma mère a été... elle a épousé un homme blanc et pour cette raison, nous avons été contraintes de quitter les nôtres, parce que la loi canadienne nous interdisait de rester sur nos terres si nous étions mariés à un non-autochtone. J'ai donc dû apprendre à vivre au sein d'une nouvelle société, m'adapter à celle-ci et assimiler sa culture. Mais pour y arriver, j'ai dû faire un trait sur ma propre culture. Ce que j'espère retirer de ce cours ne se résume pas à retrouver ma langue et réentendre les histoires que ma mère me racontait durant mon enfance. Non, ce que je veux, c'est retrouver celle que j'étais jadis.

Tout le monde écoutait dans un parfait silence. Stella ne s'attendait certes pas à recevoir des applaudissements, tout comme elle espérait ne pas se montrer trop dramatique. Or, nul ne semblait la juger. Même que tout le monde donnait l'impression d'approuver sa démarche, soit par un signe de tête ou encore, un sourire.

—Eh bien ! lança Daniel. Merci beaucoup d'avoir partagé ton histoire avec nous. Tu peux te rasseoir. Bon ! Maintenant que les présentations sont faites, j'aimerais commencer ce cours en vous parlant de la notion de la langue. Selon vous, qu'est-ce qu'une langue ?

Pas un ne répondit, puisqu'aucun ne savait où Daniel voulait en venir avec cette question. Ce dernier dut donc expliquer qu'il souhaitait lancer la discussion sur la signification de la communication humaine. Il fallut un moment, mais finalement, Sam se décida à briser la glace.

—Je ne suis peut-être pas aussi futé qu'un prof, dit-il, mais selon moi, une langue, ce sont les mots qui la composent.

—Donc, selon toi, une langue, c'est essentiellement les mots qu'utilisent les gens pour désigner des objets, des lieux ou des idées, est-ce exact ?

—C'est exact, mais il y a une petite voix dans ma tête qui me dit que c'est plus que ça, et que tu ne vas pas tarder à nous le faire savoir.

— Et ta petite voix a raison, valida Daniel. Oui, une langue, dans sa définition propre, c'est une suite de mots qui sont exprimés selon les règles de grammaire établies par un peuple. Mais ces règles diffèrent d'une langue à l'autre. Chaque civilisation, comme les Romains, les Perses, les Chinois, les Zoulous, les Aztèques, les Français, les Suédois, les Duwamish, les Tlingits, et bien sûr, les Squamish, ont un langage qui leur permet de s'exprimer d'une manière unique. Ils utilisent leur propre système de mots et de verbes pour communiquer entre eux, identifier ce qui les entoure, etc. Mais la langue, est-ce que c'est juste ça ? Une façon de dire les mots ?

Daniel marqua une pause pour permettre aux étudiants de répondre. Mais encore une fois, personne ne semblait comprendre le sens de la question. Loin d'être déçu, le professeur reprit là où il en était.

— Certaines personnes pourraient croire qu'une langue, c'est simplement ça : des mots. Des mots exprimés avec des sons et des écritures, mais exprimés de manière différente selon la civilisation. Or, je ne veux pas insulter personne, mais je crois qu'une telle définition serait insensée. Si la langue d'un peuple ne consistait qu'à désigner un oiseau avec un mot spécifique, à saluer quelqu'un selon les coutumes et à écrire un message avec des lettres ou des signes tirés d'un alphabet quelconque, alors, où se trouverait l'importance de communiquer dans une langue particulière ? Que nous parlions squamish ou anglais, arabe ou vietnamien, qui s'en soucie puisque nous disons tous la même chose ? Eh bien, affirmer ceci reviendrait à dire que le dauphin, l'ours, le renard, l'épaulard, l'hirondelle et la souris rugissent comme le lion, car ils ne font que lancer des grognements.

Quelques rires fusèrent dans la classe, tandis que Stella restait concentrée sur ce que disait Daniel.

— Aucun peuple au monde ne dit la même chose que l'autre, et ce, parce que la race humaine, qui comprend les Européens, les Africains, les Asiatiques, les Océanites et les Amérindiens, a évolué sous différents groupes solitaires, et parfois au sein d'un groupe linguistique qui partage des valeurs similaires, telles que le dialecte, la religion, la chasse et la guerre. Et parce que la race humaine a évolué en groupes solitaires indépendants l'un de l'autre, nous avons développé en chacun de nous notre propre conception du monde, que nous avons nourrie avec nos traditions, nos histoires, et surtout, notre savoir

authentique. Je vais vous donner un exemple. Il y a de cela quelques années, un de mes collègues tout juste revenu d'Hawaï m'a parlé de sa visite au musée Bishop d'Honolulu. Il y avait vu un bijou que les Autochtones locaux appellent *lei*. Il s'agit d'un collier fait de coquillages, porté autrefois par les anciens monarques d'Hawaï. Pour les habitants de l'endroit, ce collier était sacré, car il leur permettait de comprendre le savoir ancestral. Ces coquillages provenaient des escargots O'ahu, que les anciens savaient parfaitement bien conserver. Mais comme la langue hawaïenne est quasiment éteinte de nos jours, tout le savoir contenu dans la langue a disparu, incluant la conservation des escargots O'ahu, ce qui a conduit à l'extinction de ces mollusques. À la lumière de cet exemple, nous sommes à même de comprendre qu'une langue, c'est beaucoup plus que des mots. Une langue, c'est aussi le savoir d'un peuple sur l'étude de son environnement. Et tous les peuples, peu importe leurs origines, ont dû étudier la terre pour apprendre à y survivre. C'est ainsi qu'ils ont acquis leurs connaissances sur les plantes, les forêts, la faune, les ressources et les rivières, connaissances auxquelles ils ont ajouté des mythes, des légendes, des histoires, des chants et des fables pour mieux comprendre, ou plutôt, pour développer davantage leur propre compréhension du monde naturel et du monde spirituel. Vous comprenez donc, à présent, que la langue d'un peuple ne referme pas que des mots ou des phrases. La langue d'un peuple, c'est son passé, ce qui le lie à ses ancêtres et à la nature. Sans la langue, personne ne détiendrait de savoir et personne ne pourrait étudier son environnement dans le but de percer ses secrets. Si personne ne pouvait étudier son environnement ni communiquer le résultat de ses découvertes à ses frères et sœurs, nul ne pourrait survivre.

Pendant que Daniel définissait l'importance du langage et de la communication, Stella avalait chacun de ses mots comme des friandises, malgré qu'elle ne fit pas le parallèle entre le langage et la survie d'un peuple. Même à l'université d'Exeter, on n'aurait pas pu lui offrir un cours susceptible de capter à ce point son intérêt. Il faut dire que Daniel était un excellent professeur. Elle était fière de lui. Il ne la rendait que plus heureuse d'avoir manqué son rendez-vous avec la mort.

Quand ce dernier en eut terminé de ses explications, il se munit d'une craie et commença à écrire une série de lettres, jusqu'à former un alphabet complet divisé en colonnes verticales. Pour les étudiants,

ce qu'ils avaient sous les yeux s'apparentait à de l'anglais, hormis certaines de ses lettres. Certaines, comme le *a* et le *i*, se doublaient, alors que souvent, le *K* était accompagné d'un *w*. De même, on y trouvait des virgules, des accents aigus et des accents graves issus de la grammaire française. À la grande surprise de Stella, Daniel termina non pas avec un *z*, mais avec le chiffre 7. Elle ne fut d'ailleurs pas la seule à être étonnée. Ruby leva la main pour signifier au professeur qu'il avait écrit un chiffre au lieu d'une lettre, ce à quoi ce dernier répliqua qu'il ne s'agissait nullement d'une erreur. Puis après s'être assuré que tout le monde avait bien copié l'alphabet, il expliqua :

— L'enseignement d'une langue commence par l'apprentissage de son alphabet. Mais avant d'aller plus loin, j'aimerais préciser que l'alphabet que vous avez sous les yeux n'a pas été conçu par notre peuple. Depuis toujours, nous sommes ce qu'on appelle un peuple *oral*, ce qui signifie qu'on nous enseigne notre langue verbalement, plutôt que par le biais de l'écriture. En fait, ce n'est que tout récemment que nos chefs et nos anciens, avec l'aide d'anthropologues et de linguistes, ont établi un alphabet. Il n'y a que cinq ans, pour être plus précis, que nous nous sommes mis à la tâche, et jusqu'à maintenant, nous ne sommes parvenus qu'à orthographier qu'une partie de notre vocabulaire. Par conséquent, il me sera impossible de vous enseigner toute la langue squamish. Mais le peu que nous apprendrons ensemble nous sera précieux, car chaque parcelle acquise de notre langue constitue un morceau repris des coulisses de l'obscurité. Comme chaque langue, la nôtre possède des traits d'expression uniques qui peuvent être difficiles à maîtriser. Mais avec de la pratique, vous pourrez tous la parler en un rien de temps. Commençons par la première lettre : *a*. Celle-ci se prononce tel quel, mais lorsqu'on y ajoute un autre *a*, la prononciation doit être prolongée.

— Par exemple, demanda Nadine, on pourrait dire *a* comme : *aah* ?

— Pas comme si on criait, mais il est exact de le prononcer un peu plus longuement.

Pendant que Daniel Redcliff poursuivait ses explications, Stella prenait des notes. Ce faisant, elle tentait d'articuler mentalement les voyelles et les consonnes, en suivant les directives. La grammaire squamish était moins compliquée qu'elle ne l'aurait cru, même si elle éprouvait parfois de la difficulté à trouver la bonne prononciation. Elle

avait surtout du mal à faire la différence entre la lettre *kw*, qui se prononçait *qu*, et la lettre *kw'*, qui avait passablement la même prononciation, mais de façon plus *nette*, selon les dires de Daniel. Le hic, c'est que Stella n'avait aucune idée de ce que celui-ci entendait par *plus nette*. Elle avait beau avoir bien noté les directives lorsqu'il l'avait prononcé correctement devant la classe, ça ne lui rentrait pas dans la tête. Donc, plutôt que de perdre son temps, elle passa aux lettres suivantes.

— Maintenant, dit Daniel, je vais vous expliquer ce que le 7 fait dans notre l'alphabet. Eh bien, pour être honnête avec vous... je n'en ai pas la moindre idée. En réalité, dans notre alphabet, ce symbole ne représente ni un chiffre ni une lettre.

— Il représente quoi, alors ?

— J'y viens, Nadine, répliqua Daniel. Dans notre langue, le 7, représente le silence. Ça ne signifie pas qu'on doive se fermer le clapet, non. Il s'agit plutôt du silence qui doit être respecté lorsqu'on prononce deux syllabes séparées par un vide. Par exemple, lorsqu'on dit : *oh oh*, on ne le dit pas simultanément ; on prononce le premier, on marque une légère pause, et on dit le second. C'est ce qu'on appelle un arrêt glottal. La même règle s'applique dans le langage squamish. Quand on a un mot contenant un 7, cela signifie qu'il faut marquer un temps d'arrêt, ou un silence, à l'endroit exact où le 7 se trouve. Je vais vous faire une démonstration.

Sur le tableau, Daniel écrivit : *Chen men wa ha7lh*.

— *Chen men wa ha7lh* signifie : « Je vais bien ». Vous remarquerez que la dernière partie de la phrase contient un 7 placé en son milieu. Cela signifie qu'il faut faire un arrêt glottal lorsqu'on prononce cette syllabe. Maintenant, vous allez vous entraîner avec moi à prononcer les mots et les phrases selon les règles établies.

Puis, comme s'ils étaient à la maternelle, Stella et ses collègues de classe se mirent à articuler chaque mot qui se trouvait au tableau syllabe par syllabe, sans faire d'erreur.

La première leçon terminée, Daniel effaça le tableau. Ensuite, il traça trois longues lignes verticales, traversées, tout en haut, par une ligne horizontale, de façon à former trois colonnes. Enfin, au-dessus de chaque colonne, il écrivit un titre. Le premier était : *à proximité*, le second : *visible, mais pas à proximité* et le dernier : *non visible et pas à proximité*.

— Dans la prochaine activité, expliqua-t-il, nous allons étudier les pronoms servant à désigner la troisième personne du singulier et du pluriel. Mais avant de commencer, il me faudrait trois volontaires. Venez me rejoindre à l'avant, s'il vous plaît.

Le premier à répondre à l'appel fut un vieil homme assis dans la dernière rangée, suivi de Nadine, visiblement excitée de se retrouver à l'avant. Tous attendirent ensuite de connaître l'identité du troisième volontaire, mais nul ne se proposa. Au bout d'un moment, Stella, quoiqu'un peu nerveuse, finit par aller rejoindre les deux autres.

— Dans la langue anglaise, reprit Daniel, les pronoms servent à désigner une personne. Ainsi, *je* désigne la première personne, *tu* la seconde, *il* ou *elle* la troisième, et ainsi de suite. En squamish, c'est le même principe, sauf que nous employons les termes *il* et *elle* autant au singulier qu'au pluriel, et ce, dans trois différentes circonstances. Ces termes sont utilisés pour indiquer l'emplacement d'une personne lorsque nous parlons d'elle. Comme vous pouvez le voir au tableau, le premier pronom indique si la personne est à proximité, le second si elle est éloignée et le dernier, si elle est trop loin pour être vue. Pour illustrer mes propos, je vais demander à Éric de se placer à l'extérieur de la classe. Toi, Stella, va te placer près de la porte, et toi, Nadine, reste là où tu es. Stella s'exécuta, tandis qu'Éric passa près d'elle pour gagner le corridor, mais sans refermer la porte derrière lui.

— Peux-tu m'entendre, Éric ? questionna le professeur.

— Oui, très clairement.

— Parfait. Donc, supposons que vous êtes avec votre frère et que vous parliez de Nadine, qui est juste à côté de vous. Pour indiquer qu'elle se trouve à proximité, il faut dire *tsíwa*, expliqua Daniel en écrivant le mot au tableau. Dans ce cas-ci, *tsíwa* est le pronom qu'on utilise pour désigner une femme. Si Nadine était un homme, nous dirions *tíwa*. L'un et l'autre signifient que la personne à laquelle nous faisons référence est ici. Maintenant, supposons qu'il est question de Stella. Elle n'est pas suffisamment près pour vous entendre, mais assez pour que vous puissiez la voir. Quand la personne dont on parle n'est pas proche, mais visible, nous disons *ta* y pour un homme. Désolé, mais je ne connais pas le terme féminin. Finalement, allons-y avec Éric. Il n'est ni à proximité ni visible. Attention : cela vaut autant s'il se trouvait en Chine qu'à l'extérieur de votre maison. Donc, dans la présente situation, le mot est : *kwétsi* pour un homme et *Álhi* pour

une femme. Maintenant, passons au pluriel. Il faut savoir que lorsque nous utilisons ce mode, il n'y a aucune différence entre le masculin et le féminin. Ainsi, si nous parlons de Nadine et d'une autre personne, il faut dire: *Iyà'wít*. Pour Stella, qui n'est pas à proximité, mais que nous pouvons voir, nous dirions *Íytsí'wíy*. Et pour Éric, qui n'est ni à proximité ni visible, le terme à employer est: *Kwétsi'wit*.

Daniel laissa le temps aux étudiants de bien noter les mots qu'il avait rédigés au tableau, puis pria Stella, Nadine et Éric de regagner leur siège respectif. Sitôt assise, Stella s'empressa d'écrire parfaitement tous les mots figurant au tableau, ainsi que les explications qui accompagnaient chacun. Elle s'était livrée à cet exercice avec une telle rapidité, qu'elle était parmi les premiers à avoir terminé, même si elle avait commencé quelque trois minutes après tout le monde. Daniel proposa ensuite un volet *pratique*, question de permettre à tous de bien assimiler la prononciation des mots appris.

Aux environs de midi, la fin du cours fut annoncée. Avant de laisser partir ses élèves, toutefois, Daniel les informa que leur prochaine rencontre se déroulerait le samedi suivant au parc Stanley, puis leur précisa l'endroit exact où ils devaient se retrouver. Enfin, il invita quelques personnes à venir le rejoindre, soit celles qui étaient dans l'incapacité de payer leurs frais de déplacement, afin qu'il puisse les rembourser. Touchée par ce geste charitable, Stella comprit l'importance que Daniel accordait à sa mission. Elle regardait ce dernier d'un air si concentré, qu'elle ne remarqua pas que quelqu'un s'était glissé derrière elle. Du moins, jusqu'à ce que cette personne, dans un geste maladroit, accroche la chaise avec sa jambe. Sortie de sa rêvasserie, Stella se tourna et vit qu'il s'agissait de Nadine. D'un ton qui se voulait amical, celle-ci lui lança :

— Salut ! Ton nom est Stella, c'est bien ça ?

— Hum... oui. Et vous, c'est... Nadine, pas vrai ?

— En plein dans le mille, s'écria la jeune femme. Écoute, je dois me tirer avec les Baker. Mais il faut que je te dise, *sister*, ton histoire, c'est du top !

— Mon... mon histoire ? Quelle histoire ?

— Ben, celle que tu as partagée avec nous. J'ai vraiment adoré ! À la réserve, j'entends souvent des histoires tristes, mais crois-moi, jamais rien comme la tienne. Juste pour attraper le papillon par les ailes, pourquoi est-ce que ta mère a épousé un Blanc ?

—Euh... fit Stella, qui ne savait pas quoi répondre. Pourquoi cette question ?

—C'est juste que... tu sais, je ne sais pas comment c'est dans ton coin, mais, à part l'agent des Autochtones, quand je vois un blanc s'amener dans ma réserve, je me dis que ce n'est pas vraiment pour venir sentir les pissenlits, si tu vois ce que je veux dire...

—Quoi ?

Stella n'avait pas la moindre idée de ce que son interlocutrice lui racontait. De même, il y avait quelque chose dans le ton de sa voix qui ne lui plaisait pas.

—Eh ! Nadine, tu viens ? Nous partons.

En regardant vers la porte, Stella aperçut Sam Baker, en compagnie de Ruby et Trevor.

—Écoute, termina l'adolescente, je voulais juste te dire que je suis là pour toi si jamais tu as besoin d'un coup de pouce. J'ai hâte de te revoir à la prochaine classe, ma sœur. À plus.

—... oui, à plus.

Et Nadine partit vers la sortie, non sans offrir à Stella son beau sourire. Si cette dernière était bien heureuse que cette étrange fille lui ait réservé un aussi bel accueil, elle demeurait tout de même sur ses gardes, ne serait-ce qu'en raison de la question qu'elle lui avait posée au sujet de sa mère, question dont elle préférait taire la réponse. Mais qui sait ? Peut-être bien, aussi, qu'elle se faisait de fausses idées sur cette personne dont l'indiscrétion l'avait prise par surprise. Tout de même, elle ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur elle.

Après avoir rangé ses notes dans son sac à main, elle se rendit compte que la salle de classe était déjà pratiquement vide. En fait, il ne restait plus que Daniel et un couple, à qui il venait tout juste de remettre un billet de vingt dollars. Lorsque ces deux derniers eurent quitté le local à leur tour, Stella rassembla les affaires du professeur pendant qu'il effaçait le tableau.

—Alors, ma belle, comment as-tu aimé ton premier cours ?

—Mieux que ce que j'avais espéré. Tu ne peux pas savoir comment ça m'a fait du bien de parler ma langue.

—Je suis ravi de l'entendre, répliqua Daniel. Tu n'as pas eu trop de mal avec la prononciation ?

—Pas du tout. Enfin, mis à part les pronoms féminins et masculins. Mais je finirai bien par les maîtriser avec le temps. Tu sais,

c'est... étrange, mais en réapprenant ma langue, j'ai l'impression de retrouver mes souvenirs. Un peu comme si la mémoire me revenait après avoir reçu un vilain coup sur la tête.

— Ah ! Je ressens la même chose, moi aussi. Je serais prêt à payer une année de mon salaire que nous ne sommes pas les seuls dans cette situation. Oh... Je voulais te demander quelque chose. Est-ce que tu voudrais venir avec nous, demain, pour visiter ma famille ?

— Oh oui, j'aimerais beaucoup les rencontrer ! Tu m'as bien dit que ton père est handicapé, pas vrai ?

— En tout cas, la dernière fois que je l'ai vu, il était encore dans un fauteuil roulant, ironisa Daniel en frappant les effaceurs l'un contre l'autre, non sans créer de petits nuages blancs. Il y a toutefois quelque chose que je dois te dire. Mon père raconte toujours aux étrangers qu'il s'est gribouillé la jambe durant la guerre, mais c'est faux. L'accident est survenu il y a dix ans, quand on est allé faire du ski dans les Cascades.

— Vraiment ? s'étonna Stella. Mais pourquoi mentir ainsi ? Il n'y a pas de honte à être handicapé.

— C'est exactement ce que je lui ai dit quand il a raconté cette histoire à Evely. Mais... je ne sais pas... parler de ce drame le gêne. Il me répète souvent « qu'un vrai guerrier ne se blesse jamais à l'extérieur d'un champ de bataille ».

— Il semble chérir le code du guerrier.

— C'est plutôt qu'il se sent humilié. Il a passé trois ans à combattre dans les villages européens, à échapper aux tirs allemands et à charger l'ennemi sans subir une seule égratignure. Il avait de quoi être fier. Et puis, tout à coup, voilà qu'il se brise une jambe en glissant sur une pente de ski. Je suppose que sa *fierté de soldat* a pris un sale coup, cette journée-là. En tout cas, quand il commencera à raconter ses histoires de guerre, et crois-moi, il le fera, fais mine de le croire quand il sera question de son *incident à Hausgard*.

— Eh bien, soupira Stella, je suppose qu'on a tous besoin d'une bonne comédie une fois de temps en temps.

— Ce n'est pas mon cas, lança Daniel. Quand je me présente aux gens, ils ont devant eux ce que je suis vraiment : un pauvre professeur surchargé de travail, qui aime sa famille, son peuple, et qui adore regarder *Popeye*.

— *Popeye* ? Le dessin animé ?

—Quoi, il existe d'autres *Popeye*? Si oui, j'aimerais bien le savoir!

—Daniel, est-ce que tu connais Nadine? questionna Stella, lorsqu'ils furent rendus dans le stationnement.

—Nadine? Ah oui... la jeune femme qui était avec Samuel. Euh... non... tout ce que je sais à son sujet, c'est qu'elle réside à Chiyakmesh. D'ailleurs, je ne pense pas que Sam et elle se connaissent beaucoup. Samuel m'a dit que c'est sa copine Ruby qui a rencontré cette fille à l'épicerie de la réserve, il y a quelques semaines de cela. Pourquoi me demandes-tu ça?

—Parce qu'elle est venue me parler après le cours.

—Ah bon? Et de quoi avez-vous discuté?

—Eh bien, elle m'a félicitée pour mon petit discours de présentation et m'a dit que je pouvais compter sur elle en cas de besoin. Jusque-là, ça va, mais ensuite, elle s'est mise à me poser des questions personnelles. Elle m'a même demandé pourquoi ma mère avait épousé un Blanc. Quand j'ai voulu savoir pourquoi elle me posait cette question, elle s'est contentée de me répondre que lorsqu'elle voit un blanc dans sa réserve, elle se dit toujours qu'il n'est pas là pour venir sentir les pissenlits.

—Elle a vraiment dit ça?

—Absolument. Est-ce que tu sais ce que ça signifie?

—J'allais justement te poser la question.

—Tu es sûr de ne pas savoir?

—Si j'en avais la moindre idée, je te le dirais. Mais à mon avis, ce n'est sûrement rien. De nos jours, les jeunes, avec leur musique, leurs vidéos et tout le bazar qu'ils se tapent dans leur chambre à une heure du matin, disent n'importe quoi. Aimerais-tu que je lui parle?

—Non, ça ira. Tu dois avoir raison. Ce n'est sûrement rien.

Cela dit, Stella fit ses adieux à Daniel et regagna sa voiture.

Chapitre 5

Homulchesan, ou *Xwemelch'stn* en squamish, qui signifie : *rivière rapide de poissons*, en référence à la rivière *Capilano* qui coule sur la bordure orientale, est une communauté autochtone vivant à West Vancouver. Leur réserve est aussi appelée *Capilano* par le bureau d'Affaires autochtones du Canada. Contrairement à la plupart des réserves du pays, les dirigeants de *Homulchesan* acceptent de louer une partie de leurs terres au district municipal pour générer des revenus supplémentaires. En retour, celui-ci développe les terrains qui lui sont loués avec l'accord et la supervision du Conseil de bande. C'est ainsi qu'on y a aménagé le *Park Royal Shopping Center*, l'un des premiers centres commerciaux établis au Canada.

Stella avait déjà visité ce lieu, dans le passé, pour y faire des emplettes. À l'époque, le magasin central s'appelait *Woodward*, qu'elle aimait particulièrement pour ses chaussures, ses vaisseliers et ses articles de cuisine haut de gamme. Mais après sa fermeture, en 1980, et l'ouverture d'une succursale de la Baie d'Hudson, Stella, qui n'était guère familière avec cette chaîne, avait cessé de fréquenter l'endroit.

Pour se rendre à Homulchesan, Daniel devait emprunter la route fédérale 99, direction nord, puis traverser le *Lion's Gate Bridge*, qui surplombait le parc Stanley et la baie de Burrard. Dans la voiture, Stella était assise sur la banquette arrière avec Evely, qui elle, casque audio aux oreilles, écoutait sa musique préférée tellement fort, que sa voisine de siège pouvait tout entendre. Cette dernière en profita donc pour raconter à Daniel et Justina la visite qu'elle avait effectuée avec Jérémie à *Prospect Point*. C'est à cet endroit qu'elle avait fait connaître à son neveu l'histoire des deux sœurs qui avaient ramené la paix entre les Squamish et les Haidas. Justina laissa entendre qu'il s'agissait de son histoire préférée, même s'il y avait belle lurette qu'elle ne l'avait pas entendue. Ayant également entendu cette légende, Daniel était ravi de savoir que Stella ne l'avait pas oubliée. Quant à Evely, elle n'avait d'ouïe que pour sa musique, et rien d'autre. En regardant sa fille par le rétroviseur, Daniel ne put s'empêcher de se moquer d'elle quand il dit à sa femme :

— Rappelle-moi de ne plus jamais lui acheter de baladeur.

La maison de Bill Redcliff était située en plein cœur de la réserve indienne. Homulchesan ressemblait presque à un quartier typique de Vancouver et de ses banlieues. Les résidences n'étaient certes pas aussi luxueuses que celles de Port Moody, mais les terrasses et les parcs rappelaient à Stella la tranquillité et le bien-être qu'elle avait ressentis lors de sa visite à Maple Ridge. Aussi, elle ne put s'empêcher de remarquer le nombre presque excessif de boîtes postales qu'on retrouvait à chaque coin de rue.

Une fois rendus, ils durent se garer dans la rue plutôt que dans l'entrée de la maison de Bill, où se trouvait la voiture de Riley, le frère de Daniel qui vivait avec leur père. Sans garage, la demeure en bois était plutôt modeste, avec son petit terrain gazonné et bien coupé. Quand les Redcliff et Stella sortirent de la voiture, Daniel sut que son frère Randolph était déjà arrivé en voyant sa *Honda* verte rangée devant la maison. Quand Evelyn gagna le trottoir, elle avait toujours son casque d'écoute sur la tête, au grand dam de sa mère, qui ne pouvait accepter qu'elle se comporte ainsi chez le grand-père.

— Mais maman, je veux le montrer à Julie et Hanna !

— Une autre fois, Evelyn, siffla Justina. Maintenant, remets ton casque dans la voiture, ou je te le confisque ! Seigneur ! Si tu continues à écouter cette musique, tu vas finir par devenir sourde !

Après avoir obéi, la jeune fille se précipita vers son père, pendant que Stella marchait à côté de Justina.

— Je suis désolée, malgré cette dernière, elle n'est pas très bavarde, aujourd'hui.

— Mais ne t'en excuse pas ! s'exclama Stella. Ce n'est qu'une gamine. Moi-même, à son âge, je n'étais pas toujours sociable avec mes proches.

— Je sais, mais... j'aimerais qu'elle se montre un peu plus compréhensive, avec toi... Après tout ce qui t'est arrivé ! J'ai l'impression qu'elle te manque de respect.

— Pas du tout. Je suis sûre qu'un jour, elle et moi deviendrons les meilleures amies du monde. Si tu te souviens bien, j'ai vécu une situation similaire avec mon neveu.

— Au moins, lui, il te parlait.

Quand ils arrivèrent devant la porte, Daniel n'eut pas le temps d'appuyer sur le carillon que déjà, la porte s'ouvrit sur son frère Randolph, qui ne lui arrivait qu'aux épaules.

—Allo, Bobby! s'écria-t-il en serrant Daniel dans ses bras. Comment ça va?

—Salut, Poppy! Ça fait un bail.

Tout à coup, une femme surgit derrière Randolph. Environ de la même grandeur que ce dernier, elle portait un long collier en coquillage autour de son cou légèrement dodu. Elle s'appelait Marion Nahanee et était la femme de Randolph. Elle embrassa Justina sur la joue, puis fit de même avec Daniel. Derrière elle, Stella aperçut deux adolescentes du même âge qu'Evely, qui en coup de vent, les avait déjà rejointes. Son attention fut aussitôt reportée sur le couple, qui la regardait comme une revenante, ce qui n'était pas loin d'être le cas.

—Bonjour, la salua la femme en lui faisant la bise. Je suis Marion, et voici mon époux, Randolph. Je suis heureuse de te rencontrer! Depuis que je connais Justina, elle me parle sans cesse de sa cousine perdue. Et enfin, nous t'avons retrouvée! Je n'en reviens pas! Tu as beau être devant moi, je n'arrive pas à croire que je suis en la présence de la célèbre Stella Running Wolf!

—J'avoue que moi aussi, il m'arrive de ne pas y croire.

—Ah! Je t'aime déjà. Allez, entre, Bill est impatient de te voir. Oh! Est-ce que Daniel t'a dit à propos de la jambe de son père? Qu'il préfère qu'on...

—...qu'on fasse comme si on croyait qu'il s'agit d'une blessure de guerre. Oui, il m'a tout expliqué.

—Parfait. Je sais que c'est un peu étrange, mais mon beau-père préfère qu'on ne parle pas de certaines choses à propos de lui.

—Il n'y a rien à expliquer, je comprends parfaitement.

Quand Stella entra dans la maison, elle dut escalader un escalier de plus d'une vingtaine de marches pour se rendre à l'étage. Ceci fait, elle trouva Daniel, Justina et Evely autour d'un fauteuil roulant où était assis un vieil homme. Celui-ci parlait avec une voix étouffée et portait un bandeau qui resserrait ses longs cheveux gris contre sa nuque. Quand on lui annonça que Stella se trouvait dans le salon, il tourna lentement sa chaise vers elle. Du coup, elle put apercevoir son visage. L'homme de soixante-trois ans avait un front lourdement ridé, ainsi que des paupières fatiguées et semi-ouvertes. Quand même, il semblait encore en mesure de bien voir. Il revêtait une chemise noire sur laquelle figuraient deux ours dessinés à la peinture, dans le plus pur respect de la tradition de son peuple. Autour de son cou, on pou-

vait voir ce qui ressemblait à une plaque d'identification militaire. De prime abord, il se contenta d'observer Stella sans mot dire, comme s'il l'étudiait. Après quoi, il la serra joyeusement dans ses bras avant de l'inviter à venir s'asseoir avec les autres.

Le modeste salon n'était pas très grand, faisant que Justina et Daniel durent partager un long divan avec les trois filles, tandis que Randolph et Marion prirent place sur un sofa plus petit. Au grand étonnement de Stella, Bill insista pour qu'elle s'assoie sur son fauteuil personnel, tout juste devant la télévision. D'abord hésitante, la nouvelle venue finit par céder à la demande de son hôte, qui lui indiqua que les invités d'honneur s'asseyaient toujours sur son fauteuil. Une fois installée, Stella jeta un coup d'œil au décor. Parmi les nombreux tableaux et photos, elle distingua une plaque commémorative émise à Bill Redcliff par l'armée canadienne. L'ex-militaire pria alors Riley, qui était dans la cuisine, de venir le rejoindre. Le pauvre homme eut beau tenter de lui faire comprendre qu'il était occupé avec le rôti de bœuf, son père insista pour qu'il s'amène dans le salon. Dès qu'il finit par s'exécuter, Stella put noter qu'il était le plus bâti des trois frères. Il portait des lunettes qui lui donnaient l'allure d'un professeur, même si son *métier* se résumait à s'occuper de son père. Malheureusement, comme il était pressé de retourner à la cuisine, il se contenta de saluer brièvement leur invitée, tout en lui disant qu'il était ravi de faire sa connaissance.

Peu de temps s'écoula avant que Stella ne devienne le centre d'attention des Redcliff. Grâce à Justina, ils connaissaient son histoire, mais étaient avides d'en apprendre davantage sur sa mère et elle.

Stella n'était pas très friande à l'idée de raconter sa vie à des gens qu'elle connaissait à peine, mais l'accueil chaleureux que lui avaient réservé Marion et Bill, ainsi que leur volonté apparente de lui faire une place au sein de leur famille, fit fondre sa timidité. Elle commença donc à leur expliquer ce qui était advenu de sa mère et elle depuis leur départ de la réserve. Plus elle avançait dans son récit, plus elle se sentait libérée et à l'aise. Si elle parla de ses durs moments, elle partagea également avec son auditoire les quelques beaux instants qu'elle avait vécus, comme son mariage avec Martin Ridgewell, son adoption par son beau-père, ses études universitaires au Royaume-Uni et bien sûr, ses vacances avec Jérémie.

—As-tu eu des nouvelles de Jérémie? s'enquit Evely, visiblement très intéressée par le garçon.

Avant de répondre, Stella lui lança un drôle de regard, comme pour lui demander pourquoi elle ne lui avait pas posé cette question lorsqu'elles étaient sur la route, plutôt que de constamment écouter de la musique.

—Eh bien, répondit-elle, j'ai reçu une lettre de lui la semaine dernière. Il suit des cours de rattrapage et une thérapie.

—Pourquoi une thérapie? chercha à savoir Randolph.

—Oh, rien de sévère. Il a encore de la difficulté à surmonter la mort de mon frère.

—Est-ce qu'il va guérir?

—Je ne peux que l'espérer, dit Stella, mais je crois qu'il va s'en sortir.

—Ce n'est pas que je veuille changer de sujet, intervint Marion, mais il y a quelque chose qui me trotte dans la tête. Pourquoi est-ce que ta mère t'a obligée à oublier ta culture après le départ d'Harold?

—Marion, je ne sais pas si Stella... se risqua à dire Justina.

—Non, ça va, répliqua la principale intéressée. La réalité, c'est que je n'en sais rien. Elle ne m'a jamais rien dit sur le sujet.

—Peut-être parce qu'elle croyait que cela te permettrait de mieux t'intégrer à ta nouvelle vie? suggéra Randolph.

—Non, je ne pense pas. Je pense plutôt... qu'elle s'était mise à haïr notre peuple.

Aussitôt, tous les regards se braquèrent sur Stella, comme si elle venait de dire une énormité. Même Evely et ses deux cousines avaient cessé de discuter entre elles.

—Qu'est-ce qui te faire croire en une telle chose? interrogea Bill, qui semblait moins outré que les autres.

Au contraire, il semblait éprouver de l'empathie pour Stella, qui sentit comme un rapprochement entre eux deux. Le regard du vieil homme était rempli de compassion et de tristesse. À croire qu'il comprenait ce qu'elle avait vécu.

—Je ne le crois pas, je le sais. Ma mère s'est mise à mépriser notre peuple après que sa famille l'ait abandonnée. Elle n'a jamais accepté l'idée que ses propres parents aient pu lui faire une telle chose et que personne n'ait rien fait pour nous aider. Je crois que les souvenirs reliés à notre passé étaient trop douloureux pour elle et qu'elle s'est

assimilée aux Blancs pour chasser sa peine. Elle m'a obligée à faire de même, et Peter aussi, d'une certaine façon.

— Peter n'a jamais su qu'il était métis ? s'enquit Marion.

— Mon frère a fini par le savoir, mais seulement à la fin de son adolescence. Et c'est moi qui le lui ai dit.

— Est-ce que ta mère sait que tu suis les cours de Daniel ? demanda Randolph.

— Elle est morte, informa Stella sans le moindre signe de tristesse.

— Pardon, je ne savais pas.

— Mais bien sûr que tu le savais, lança Justina, nous te l'avons dit.

C'est le moment que choisit Riley pour inviter tout le monde à gagner la salle à manger. Le premier à s'exécuter fut Daniel, qui poussa le fauteuil roulant de Bill, bientôt suivi par les autres, qui marchaient en file indienne derrière lui.

Pendant le repas, dont le rôti de bœuf et les carottes au beurre faisaient le régal des adolescentes, la conversation se poursuivit. Les plus bavards étaient Randolph et Marion, dont la vie semblait des plus palpitantes. C'est ainsi que Stella apprit que Randolph était le gérant d'une épicerie située dans l'ouest de Vancouver, tandis que sa femme travaillait comme comptable pour une compagnie d'assurances automobiles dans le centre-ville. La dame envisageait toutefois de changer de métier et travailler chez Bexoil, où les heures de travail étaient moins longues et le salaire un peu plus élevé. De leur côté, les ados discutaient principalement entre elles, sauf lorsqu'elles acceptaient de se joindre à la conversation des adultes pour parler de leurs études et de leurs fréquentations.

Riley, lui, ne disait pratiquement rien. Silencieux, il mangeait tranquillement en écoutant les palabres. Justina expliqua discrètement à Stella que son beau-frère, tout comme son beau-père, était un véritable *homme à tout faire* et que jamais il n'acceptait l'aide de quiconque, pas même celle de Justina et de Marion.

— Non, c'est vrai, chuchota-t-elle à l'oreille de Stella. Depuis l'accident de son père, il est devenu sa nounou à temps plein.

— En tout cas, il fait du bon travail.

— Personnellement, je souhaiterais qu'ils déménagent dans une maison où il n'y a pas d'escalier. C'est un enfer, pour Riley, de des-

cedre son père quand il veut sortir. Mais Bill est aussi têtu qu'une mule. Il tient à sa maison autant qu'à ses médailles. Le pauvre Riley le porte dans ses bras sans jamais se plaindre. Il est assez robuste, mais il ne restera pas éternellement jeune.

C'est à ce moment que l'attention se tourna vers Bill, qui aimait bien, à la fin de chaque souper de famille, raconter ses histoires de guerre. Friandes de ses aventures, Evely et ses cousines étaient toutes ouïes lorsqu'il leur parla de l'attaque menée par sa troupe dans un village allemand situé dans le Haut-Rhin.

— Donc, nous n'étions que neuf soldats au moment de cette attaque, expliqua-t-il. Il y avait moi, le sergent Dave, Carl, Simon, Erin, deux autres gars dont j'ai oublié le nom, et Garret, un Squamish de Whistler. Ce type supportait davantage les longues marches que nous, car il avait l'habitude des grandes randonnées. Il pouvait se déplacer des heures durant avec son fusil et tout son bagage sur le dos. Donc, lorsque nous sommes entrés dans le village, il n'y avait pas l'ombre d'un Allemand en vue. L'endroit était désert, mais juste en apparence. Il ne fallait pas s'y fier. L'ennemi pouvait être caché n'importe où, prêt à nous flinguer à tout moment. Alors, il nous a fallu avancer à pas de loup pour remonter une route qui menait directement à notre objectif, soit la mairie. Un *Rathaus*, comme disent les Allemands.

— Hi ! Hi ! *Rat house* ! pouffa Evely, dont la blague fit rigoler ses cousines.

— Evely ! la réprimanda Justina.

— Le *Rathaus*, effectivement, reprit Bill, plutôt amusé par la plaisanterie de l'adolescente. Je vous le demande, les filles... À notre place, comment auriez-vous procédé pour envahir le *Rathaus* ?

À cette question, les filles rigolèrent, jusqu'à ce qu'Evely réponde.

— On frappe à la porte et si on refuse de nous laisser entrer, on leur dit : *We'll be back* ! lança-t-elle en se donnant un accent allemand. Ensuite, on revient et on défonce l'édifice avec un char *Sherman* !

— Pourquoi pas avec un *big foot* ? suggéra Randolph. Ce serait plus spectaculaire.

— On pourrait utiliser un char d'assaut, bien sûr, répliqua Bill, mais à la condition que l'ennemi n'ait pas un *bazooka* ou un *Panzershreck* pour t'exploser la cervelle. Cela dit, comment fait-on pour deviner ce dont l'adversaire dispose dans son arsenal ?

— On envoie un éclaireur ? proposa Evelyn.

— C'est une bonne idée, mais d'abord, on doit s'assurer que notre éclaireur connaisse bien le terrain. Mais s'il ignore comment atteindre l'objectif sans se faire repérer, il va se faire faucher. Non, ce qu'il faut faire, c'est *tester* l'ennemi, le forcer à nous dévoiler où il se planque. Dans notre cas, on a dû recourir au *rabbit run*. L'un d'entre nous devait donc courir d'un bout à l'autre de la rue pour attirer l'attention de l'adversaire. Bien entendu, c'est Garret qui a été désigné pour faire le boulot, puisqu'il était le plus rapide. Alors, il s'est mis à courir, et personne ne lui a tiré dessus. Notre chef a donc envoyé un autre gars, plus lent, pour faire de même, et là encore... rien.

— Est-ce que ça signifiait qu'il n'y avait personne ? questionna Stella.

— Pas tout à fait, répondit Bill. Dans une guerre, on n'est jamais trop prudent. Voilà huit mois qu'on se battait contre les Allemands, et ils étaient devenus si familiers avec nos tactiques, que parfois, ils savaient comment s'y prendre pour les retourner contre nous. Notre chef avait envisagé la possibilité qu'il y ait des gens dans la mairie, mais qu'ils ne mordaient pas à l'hameçon dans l'espoir qu'on leur envoie une proie plus appétissante. C'est pourquoi il a imaginé une nouvelle stratégie. Il nous a ordonné de nous diviser en deux groupes. L'un devait marcher à gauche, et l'autre, avec Garret en tête, à droite. Nous devions rester près des maisons, au cas où on aurait à s'y abriter. Moi, je marchais juste derrière le sergent Dave, avec mon *Lee-Enfield* entre les mains. Et je dois vous dire que, même s'il y avait deux ans que j'étais soldat, marcher dans un lieu sans savoir si nous étions épiés par un tireur d'élite, ou encore, si l'endroit n'était pas truffé de mines, pour moi, ça n'avait rien d'une promenade dans un parc. Rendus à mi-chemin de la mairie, nous commençons à souffler un peu. C'est alors qu'on a entendu le bruit d'un moteur. Sous l'ordre du sergent, nous nous sommes cachés dans les allées, en attendant de connaître l'identité de notre visiteur. Ensuite, une *Jeep* est venue se garer tout juste devant la mairie. C'était une *Volkswagen*, un de ces engins qui ressemble à une boîte à souliers. Quatre soldats allemands en sont sortis et l'un d'eux, le major, est entré dans l'établissement pour y faire je-ne-sais-quoi. Du coup, le sergent en a déduit que les Allemands étaient revenus au village pour chercher quelque chose.

— Comme quoi ? demanda l'une des jeunes filles.

—Les plans pour une contre-offensive, une arme bactériologique, une photo de la grand-mère de Hitler... impossible de le savoir. Pour découvrir ce qu'ils mijotaient, il fallait le leur demander gentiment avec nos carabines. Donc, le sergent a décidé de les capturer vivants, sans engager le combat. On devait les surprendre et s'approcher d'eux le plus vite possible, pour qu'ils n'aient pas le temps de réagir. Au signal de notre chef, nous sommes sortis tous en même temps de nos trous, pour nous ruer sur les Allemands en criant : *Hande Hoch* ! (Mains en l'air !) Par chance, ils ont déposé leurs armes. Après les leur avoir pris, le sergent Dave nous a ordonné, à moi et Erin, d'aller arrêter l'officier. On est entré dans la mairie sans savoir où il se cachait, jusqu'à ce qu'on entende du bruit en provenance de la salle de bain. On y a tout de suite fait irruption, et c'est ainsi qu'on a coincé notre homme alors qu'il se lavait les mains. On n'en revenait pas ! On avait capturé un escadron entier de soldats, avec un major en prime, simplement parce que ce gros nigaud avait décidé de s'arrêter au village pour faire pipi !

À ces mots, tous éclatèrent de rire, y compris Stella, qui n'avait pas souvent eu l'occasion de se marrer au cours des dernières années. Elle riait tellement, qu'elle faillit tomber de sa chaise. La rigolade terminée, tous les yeux se tournèrent à nouveau vers le grand-père, dans l'attente d'une nouvelle histoire.

Or, plutôt que d'accéder au désir des siens, Bill posa le regard sur ses petites-filles, qu'ils chérissaient autant que les bijoux de ses ancêtres. Bien qu'il semblât ne regarder que ses petits trésors, Stella remarqua qu'il jetait aussi des coups d'œil dans sa direction. Sans trop qu'elle ne sache pourquoi, elle lisait de la tristesse dans ses yeux, ce qui pour elle, mit fin au moment d'hilarité qui encore quelques instants plus tôt, régnait dans la pièce.

Les autres n'étaient pas non plus aveugles à ce changement d'humeur chez l'ancien combattant. Riley, qui était assis juste à côté de lui, s'empressa de lui demander s'il désirait une tasse de thé. Comme Bill avait tendance à souffrir de maux d'estomac, il buvait souvent cette boisson chaude avec du citron pour calmer la douleur. Mais cette fois, il ne répondit pas à son fils. Il semblait sur le point de s'endormir et pourtant, son doigt continuait à bouger sur sa fourchette, comme s'il cherchait à montrer qu'il était encore conscient. Mais Riley n'était pas dupe. Il voyait bien que quelque chose n'allait pas chez son père.

—Riley, pourrais-tu me faire une autre tasse de thé? demanda ce dernier.

Une fois servi, il sirota tranquillement son thé pour éviter de se brûler, puis avec une voix empreinte de tristesse, se lança dans la narration d'une nouvelle histoire. Sa voix était si basse, qu'on aurait davantage cru qu'il racontait un conte lugubre. C'était au point où Daniel dut lui demander de s'exprimer un peu plus fort.

— Je vais vous parler de Bergen Belsen, reprit Bill.

Mais avant qu'il ne puisse poursuivre son récit, Daniel s'empressa de l'interrompre en jetant sur lui un regard apeuré, bientôt imité pas les autres adultes.

—Non, papa, ne raconte pas ça aux enfants.

—Ne t'inquiète pas, fiston, je ne leur donnerais pas tous les détails.

—Non, répéta Daniel. Ma fille est trop jeune pour entendre cette histoire.

—Mais papa...

—J'ai dit non! insista Daniel d'un ton qui frôlait l'impatience.

—Chéri, intervint Justina, tu sais qu'à l'école, on leur a parlé de l'Holocauste...

—Oui, mais contrairement à mon père, leurs professeurs n'étaient pas là-bas.

—Papa, dit Evely, je n'ai pas peur d'entendre l'histoire de grand-papa.

Daniel était stupéfait devant la bravoure de sa fille, qui somme toute, était encore plutôt jeune. Lorsque lui-même, à quatorze ans, avait entendu l'histoire de Bergen, l'un des camps de concentration de la Seconde Guerre mondiale, il avait été si traumatisé, que plus tard, malgré sa passion pour l'Histoire, il s'était mis à détester tout ce qui faisait référence à l'Holocauste.

—Bon d'accord, finit-il par accepter, mais je t'en prie, papa, évite les passages trop sordides.

En dépit de cet avertissement, Bill savait qu'il lui serait impossible de taire ce qu'il avait vécu au camp de concentration. Mais il ne doutait pas de la capacité de ses petites-filles à encaisser le coup. De toute façon, durant la guerre, il avait vu des enfants encore plus jeunes qu'elles être témoins ou victimes des horreurs de l'époque et qui plus tard, étaient parvenus à surmonter leur traumatisme.

—C'était le 18 avril 1945, commença-t-il. Le camp de Bergen-Belsen venait d'être libéré des nazis. En fait, non, je ne dirais pas qu'il a été *libéré*, parce qu'il avait été abandonné bien avant que les premières unités des armées canadienne et anglaise arrivent au périmètre. Mon unité avait été envoyée sur place pour aider les médecins et les auxiliaires à soigner les survivants. À notre arrivée... nous avons vu... des fosses creusées à l'intérieur et tout autour de l'enceinte et des camps satellites. Les soldats y enterraient les morts. Ces gens n'avaient pas été asphyxiés par le gaz comme à Auschwitz, puisque là-bas, il n'y avait pas de chambre à gaz. Bergen-Belsen était un camp de transfert où des prisonniers étaient gardés temporairement, en attendant qu'on leur trouve une place ailleurs. Or, beaucoup de prisonniers sont morts en raison d'une épidémie de typhus et de tuberculose, tandis que des milliers d'autres suffoquaient en raison des mauvais traitements qu'ils recevaient et de la faim. Quand nous sommes arrivés à la grille d'entrée, les *Medics* nous ont examinés au complet pour s'assurer que nous n'étions pas malades. Même un simple rhume nous aurait empêchés d'entrer à l'intérieur du camp. Après nous avoir remis des masques, on nous a demandé de prendre soin des détenus parce que les auxiliaires de la *Red Cross* et du *Royal Canadian Medical Corps* étaient trop épuisés et surchargés de travail. Ils n'étaient que trois mille pour soigner soixante mille personnes, dont plusieurs mouraient en dépit de nos soins. Il y avait aussi dix mille cadavres à enterrer au plus vite, avant qu'ils ne provoquent une nouvelle épidémie. Parmi les prisonniers, il y en avait qui étaient encore aptes à travailler et à nous aider, mais la plupart étaient trop affamés et épuisés pour faire quoi que ce soit. Pour ma part, pendant trois jours, j'ai assisté sept malades alors qu'ils étaient sur leur lit de mort. Je les ai nourris avec du bœuf en conserve, du lait en poudre et, lorsqu'on en avait, des fruits frais. Je ne les oublierai jamais. Si on pouvait mettre un visage pour représenter la douleur engendrée par cette saleté de guerre, je choisirais l'un des leurs. Il n'y avait qu'un seul homme parmi eux qui pouvait parler, et c'est de lui que j'ai appris la véritable nature de ce conflit. C'était un Allemand du nom de Reinhold Munster. J'avais beau lui assurer qu'il allait s'en sortir, il savait au fond de lui-même que ses jours étaient comptés. Il disait qu'il avait été un homme trop faible, même avant son arrivée à Bergen, et que c'était déjà un miracle qu'il soit parvenu à survivre aussi longtemps, après tout l'horreur qu'il avait

connue. Ses derniers moments, il souhaitait les passer à parler avec moi. Il voulait savoir qui j'étais et pourquoi j'étais venu me battre si loin de chez moi. Je lui ai expliqué que j'étais un Squamish et que j'étais venu me battre pour mon pays, pour honorer la mémoire de mes ancêtres, et pour éliminer Hitler. C'est là que l'homme a commencé à me raconter son histoire. Il était originaire du Wittenberg, dans le sud-ouest de l'Allemagne. Son père, un *unteroffizier* du 332^e régiment de Baden, avait combattu durant la Première Guerre mondiale, à la suite de laquelle on l'a décoré de la croix de fer pour récompenser ses actes héroïques. Son fils a gradué à l'Université de Francfort, où il a obtenu un diplôme en administration. Par la suite, il s'est mérité un poste de stagiaire à la mairie d'Essling-Wennberg, avant de devenir lui-même maire de cette ville. Durant son mandat, il a accompli un tas de bonnes choses pour sa communauté. Je n'en revenais pas. Je soignais un maire ! C'était un homme charitable, fier de son pays. Il avait toujours rêvé d'être au service de l'Allemagne, comme son père avant lui. Et puis, Hitler et les nazis sont arrivés au pouvoir et ont commencé à déterminer qui était allemand et qui ne l'était pas. Et comme les parents de Reinhold étaient juifs et que lui-même avait épousé une juive, il a été déclaré *ennemi de l'état* par son propre gouvernement. Un homme semi-humain, cupide, impur, et un danger mortel pour la race aryenne. En janvier 1941, alors que la guerre faisait rage en Europe et en Asie, le régime nazi l'a dépouillé de son poste et de son honneur, puis l'a remplacé par un pantin qui ne faisait que suivre les ordres de Berlin à la lettre. Quand les nazis ont commencé à rassembler les Juifs pour les déporter dans des camps d'extermination, Reinhold et sa femme Maria se sont cachés chez un ami, jusqu'à ce qu'ils soient découverts par les agents de la Gestapo et envoyés au camp de Bergen. Ce n'est que beaucoup plus tard que Reinhold a appris que sa femme et lui avaient été trahis par leur propre beau-fils. Malheureusement, il n'a jamais su ce qui était advenu de sa fille, Elsa. Enfin, quand l'épidémie de typhus a frappé le camp en février 1945, Maria a été parmi les premières victimes. Reinhold lui a prodigué tous les soins possibles, mais la mort est venue chercher l'âme de sa pauvre femme après seulement une semaine. Puis ce fut à son tour d'être frappé par la maladie.

Bill marqua une pause. Même s'il avait bu tout son thé, sa bouche était devenue sèche à force de parler. Il demanda donc à Riley de bien vouloir remplir sa tasse.

— Lorsque l'on part en guerre, reprit-il ensuite, on ne sait jamais à quoi s'attendre. Bien sûr, on peut imaginer des choses horribles, comme voir son ami mourir sous les balles de l'ennemi ou perdre une jambe à la suite d'une explosion. On peut aussi imaginer une nuée de réfugiés en train de fuir une ville en flammes et des enfants voir leur maison partir en fumée. Mais il n'y a rien, absolument rien, qui ne peut préparer un soldat à la réalité de la guerre. Et ce que j'ai vu à Bergen-Belsen, ce ne pouvait être que l'enfer. Rien d'autre que l'enfer. Jamais je n'aurais cru voir un gouvernement incarné par un homme fou condamner une partie de son peuple à la torture, à la faim et à la mort.

— Papa, intervint Riley, les nazis ont tué des Juifs, pas des Allemands.

Bill se tourna vers son fils, puis posa sur lui et tous les autres un regard donnant l'impression qu'il cherchait à lire leurs pensées.

— Selon vous, mes enfants, qu'est-ce qui est plus horrible ? questionna-t-il. Un étranger qui tue quelqu'un que vous connaissez, ou une personne que vous connaissez qui tue l'une de vos connaissances ?

Nul ne répondit. Même si chacun connaissait la réponse à cette question, tous restaient silencieux, du fait qu'ils savaient que Bill adorait répondre à ses propres questions, même si ses réponses ne leur plaisaient pas toujours. Guère au courant de cette façon de faire, Stella se risqua à dire :

— Pour moi, tuer une personne est horrible, peu importe les circonstances.

Bill la regarda. Quelques mèches de cheveux gris tombèrent devant ses yeux alors que son visage ne trahissait aucune émotion.

— Tu as parfaitement raison, finit-il par répliquer. Tuer quelqu'un, c'est horrible, et c'est un ancien soldat qui te le dit. J'ai une énigme pour toi. Supposons que je suis ton père, que je t'ai élevé de la même manière que mes fils et que tu as grandi sous mon toit jusqu'à ce que tu rencontres l'homme de tes rêves. Vous vous mariez, vous faites l'amour, et vous vous promenez main dans la main sur le bord de la *Vancouver Beach*. Il est l'homme de ta vie, et tu te mets en tête que tu n'en trouveras jamais un autre aussi parfait. Puis un jour, il me tue.

— Mais pourquoi ferait-il une chose pareille ?

— Ça n’a aucune importance. Si l’homme à qui tu as donné ton cœur te retire ce que tu as chéri avant lui, comment te sentirais-tu ?

— Eh bien, je me sentirais trahie.

— Exactement. Mais est-ce que tu ressentirais la même chose si c’était un étranger qui avait fait le coup ?

À ces mots, Stella sut tout de suite où Bill voulait en venir. Il faisait carrément allusion à son passé à elle, à ce que ses grands-parents leur avaient fait, à elle et à sa mère. Mais elle resta calme et feignit de n’avoir rien compris.

— Papa, intervint une nouvelle fois Daniel, je ne crois pas que notre invitée aime tes propos.

— Si c’est le cas, elle n’a qu’à me le dire, et je me tairai.

— Non, non, répondit sincèrement Stella. Vous pouvez continuer.

— Mmm.

Le vieil homme savoura lentement une gorgée de thé, puis poursuivit en disant :

— Après avoir passé quelques jours à Bergen, nous avons été transférés à la seconde division d’infanterie pour accompagner l’armée américaine à Munich. C’est là-bas qu’un tireur d’élite m’a tiré dessus et que je suis devenu handicapé à vie. Pour ce qui est de Reinhold, je n’ai eu aucune nouvelle de lui, jusqu’à la réunion des anciens combattants des *Dragons* de Vancouver, il y a vingt ans de cela. Là-bas, j’ai eu la chance de m’entretenir avec un officier de ma division qui avait lui aussi assisté les malades du camp. Il m’a confié que Reinhold avait fini par mourir du typhus deux jours après mon départ. Ça ne m’a pas surpris, car je savais qu’il ne s’en sortirait pas, même si j’ai tout fait pour lui redonner espoir. Mais le plus extraordinaire, dans cette histoire, c’est que même si le pauvre bougre a été trahi par sa famille et torturé par son propre gouvernement, je me souviens que lors de notre dernière nuit passée ensemble, il m’a dit qu’il n’en voulait pas à l’Allemagne. Les nazis n’ont pas juste fait souffrir les Juifs, mais les Allemands, également, et tous les Européens. Ils ont envoyé des milliers de jeunes hommes mourir sur le champ de bataille et ont dévasté l’Europe tout entière. Et dans quel but ? Pour prôner leur supériorité raciale, au risque de transformer le continent en une crypte géante pour accueillir les millions de cadavres. Combien de civils, de soldats, de vieillards, d’enfants, de femmes, de mères, de pères, de

frères et de sœurs ont été tués par leur folie ! Et pourtant, Reinhold refusait de maudire son pays. Il disait que Hitler et ses fanatiques n'étaient pas de vrais Allemands, car un vrai Allemand n'aurait jamais infligé de telles souffrances à ses semblables. Il avait ajouté que s'il en était venu à mépriser son propre peuple, il aurait fallu qu'il se méprise lui-même, parce qu'il se considérait avant tout comme un Allemand. Un Allemand d'origine juive, mais un Allemand tout de même. Et un vrai Allemand n'aurait jamais fait une chose pareille. Pas à son propre peuple, et encore moins à sa propre famille.

Cela dit, le regard de Bill croisa celui de Stella.

— Et il avait raison de prétendre ça, enchaîna-t-il. Quand tu fais partie d'une famille, d'une tribu, ou d'une nation, tu as le devoir sacré de ne pas torturer tes semblables. Même chose avec les étrangers, on est tous d'accord là-dessus. Si un père fait du mal à sa propre famille, il devrait perdre le droit d'être parent, car un vrai père souhaite tout, sauf faire souffrir ses proches. Ce même principe ne devrait pas s'appliquer uniquement aux familles, mais aux tribus et aux nations également. Car après tout, une nation, c'est comme une famille, mais en plus élargi. Que nous soyons Tlingits, Haïdas ou Squamish, nous devons faire preuve de solidarité entre nous et ne pas nous entretuer. Nous ne devons jamais faire du tort à notre famille, de même que nous ne devons pas permettre que le mal s'abatte sur elle.

— En somme, papa, intervint Daniel, tu parles des humains en général. Peu importe qu'ils soient Squamish, haïdas, ou blancs, la peine de leurs semblables ne doit pas être admise.

— Ho ! Ho ! Ho ! rigola Bill. C'est ce qu'on t'a enseigné à ton université de Blancs ?

— Papa...

— Ne t'affole pas, fiston. Dans le cas des Blancs, j'aimerais bien te croire, mais ça m'est plutôt difficile, car vois-tu, ils ne nous ont pas toujours traités comme des frères. Oui, c'est vrai que nous ne devons pas faire souffrir nos pairs, peu importe leur race ou leurs liens avec nous, mais de là à dire que tous les humains forment une même famille, il y a une marge. Nous sommes trop éloignés pour former une famille. Nous ne voyons pas le monde de la même façon, nous ne lisons pas les étoiles de la même façon et nous n'accordons pas tous le même respect à cette chère terre, qui est notre mère à tous. D'ailleurs, même au sein de notre tribu, nos semblables peuvent se

retourner contre nous, de la même manière que Hitler s'est retourné contre Reinhold.

Las, Bill se redressa sur lui-même et se frotta les yeux. Apparemment, le thé n'était pas parvenu à enrayer sa fatigue. Mais c'était plus que ça. Pour tous, il apparaissait évident que quelque chose le tracassait.

— Mes chéries, prononça-t-il lentement à l'endroit de ses petites-filles, je suis désolé, mais je suis trop épuisé pour continuer. Suivez mon conseil, ne vieillissez jamais.

Sans attendre qu'il le lui demande, Riley poussa le fauteuil roulant de son vieux père vers le couloir en priant les invités de tasser leur chaise pour leur céder le passage. Tout en le regardant faire depuis la table à manger, Stella nota que tout le monde était devenu silencieux. Un silence empreint de tristesse, comme s'ils étaient à l'hôpital et qu'un médecin venait de leur apprendre que Bill n'avait plus que deux mois à vivre. Le vieil homme lui-même ne disait rien. Dans ses yeux, Stella pouvait percevoir du désespoir, comme si sa présence venait de ranimer en lui une profonde douleur. Était-elle responsable de cette soudaine léthargie ? Pendant qu'elle se faisait du cinéma, Evelyn et ses cousines demandèrent à leurs parents ce qui se passait avec leur grand-père.

— Les enfants, commanda Justina, allez donc regarder la télévision dans le salon. Mais pas trop fort, car papi est parti dormir. Nous allons ranger la cuisine et ensuite, nous partirons.

Les trois filles s'exécutèrent. Tandis qu'elles se déplaçaient vers le salon, Stella pouvait les entendre se murmurer de petits secrets entre elles. Pendant ce temps, les adultes se divisèrent les tâches ménagères. Marion et Randolph débarrassèrent la table et jetèrent les déchets à la poubelle, alors que Daniel et Riley s'occupèrent de laver la vaisselle. De leur côté, Stella et Justina essuyaient chaque assiette qu'on leur tendait, avant de les ranger dans les armoires.

— Est-ce que Bill va bien ?

Stella avait posé cette question à sa cousine, mais tous la regardèrent comme si elle s'était adressée à chacun d'eux. Justina ne répondit pas, craignant sans doute de commettre un impair en révélant à leur invitée un terrible secret familial. Au bout d'un moment, Daniel finit par briser la glace.

—Stella est l'une des nôtres, dit-il à ses deux frères. Elle est la cousine de ma femme, qui lui fait autant confiance qu'à une sœur. Je crois qu'elle devrait savoir; qu'en dites-vous?

—Tu es libre de lui dire ce que tu veux, consentit Randolph en attachant solidement le sac à poubelle. Mais je ne vois pas pourquoi on devrait rouvrir les vieilles blessures du passé.

Quant à lui, Riley ne fit qu'agiter légèrement la tête, avant de se remettre à laver les assiettes.

—Mon père, commença Daniel en essuyant une assiette, a combattu comme un vrai guerrier. Mais après la guerre, il a... il a été déçu par le gouvernement.

—Comment ça?

—Tu ne connais pas les lois afférentes aux Autochtones?

—Non, je... enfin, oui, j'en connais un peu.

—Eh bien, ces lois ont été établies par le gouvernement du Canada pour contrôler les Autochtones et les rendre dépendants du système. À l'époque de mon père, elles étaient très rigides. Nous n'avions pas le droit de sortir des réserves sans la permission de l'agent fédéral. Nous n'avions même pas le droit d'emprunter de l'argent ou d'engager un avocat si nous étions traduits en justice. Pire encore, on ne pouvait pas entrer dans un bar. Depuis, les lois se sont un peu assouplies, mais il en reste encore qui sont discriminatoires et qui continuent de nous isoler du reste de la population. Quand mon père s'est engagé dans l'armée en 1941, il était trop jeune pour connaître les règles qui nous concernaient. Il était donc persuadé qu'il combattait comme un égal avec ses compatriotes blancs. Dans l'armée, il jouissait des mêmes droits que les autres soldats, incluant celui de vote. Mais après sa démobilisation, il a perdu tous ses acquis parce qu'il était autochtone. Du coup, il a dû se soumettre à nouveau aux lois qui nous étaient réservées.

—Oh, mon Dieu.

—Et ce n'est pas tout. Il aurait pu conserver certains avantages, dont celui de voter, mais à la condition qu'il renie ses origines. Le fait d'accepter l'aurait empêché de résider à Homulchesan avec sa famille. Il a donc refusé. Heureusement, après les grandes manif survenues dans les années soixante, le droit de voter est devenu un acquis pour tous les Autochtones, peu importe leur statut. N'empêche que mon père a conservé un mauvais souvenir de cette histoire.

— Est-ce qu'il s'est senti trahi par le gouvernement ? interrogea Stella.

— Trahi, c'est bien le mot, laissa entendre Randolph avec de l'amertume dans la voix. Ils l'ont complètement oublié. Il a dû attendre longtemps avant de pouvoir retrouver ses camarades de l'armée dans les réunions réservées aux anciens combattants. Ce n'est pas exactement accorder à quelqu'un le respect qui lui est dû.

Le visage de Stella devint tout à coup livide, ce qui n'échappa pas à l'attention de sa cousine.

— Ça va ?

— Est-ce que... est-ce que j'ai dit quelque chose qui aurait pu déranger Bill ? s'enquit Stella.

Les autres la regardèrent sans comprendre le sens de sa question.

— Mais non, répondit Daniel, pourquoi dis-tu ça ?

— Il n'a pas essayé d'établir une comparaison entre son histoire et la mienne ?

— Désolé, dit Randolph, mais je ne te suis pas du tout.

— Je veux dire... il a parlé de l'Holocauste et raconté ce qui est arrivé à ce Reinhold. Il a dit que cet homme a été trahi par son gouvernement et sa propre famille. Comme moi.

— Stella, qu'est-ce que tu racontes ? chercha à savoir Daniel après avoir jeté un regard incrédule en direction de Justina.

— Oui, qu'est-ce que c'est que ces sottises ?

— Randolph, maugréa Daniel à l'endroit de son frère. Stella, je crois que tu exagères. Mon père était content de te rencontrer. Il... enfin, je ne sais pas trop pourquoi il a parlé de l'Holocauste. Peut-être juste parce que... ça lui chantait. Ou bien, parce qu'il se sentait suffisamment à l'aise pour en discuter avec toi.

— Exactement, renchérit Justina. Il te considère déjà comme sa propre fille. C'est peut-être pour cette raison qu'il a partagé son histoire avec toi.

— Alors pourquoi semblait-il si triste ?

Le visage de Justina devint tout blême. Elle était sur le point de répliquer quand Riley, normalement silencieux et discret, lui coupa la parole.

— *Le vieux guerrier* peut parfois devenir émotif quand il est question de la guerre. On ne peut pas lui en vouloir pour ça.

Chapitre 6

De tous les parcs et les réserves situés sur la côte de la Colombie-Britannique, aucun ne peut rivaliser avec le parc Stanley en termes d'activités, de grandeur, de beauté et de richesse botanique. C'est le genre d'endroit que l'on pourrait facilement comparer à Central Park, ou encore, au parc Richmond, à Londres. Établi sur la péninsule au nord de la métropole de Vancouver, là où se rejoignent les baies de Burrard et de Howe, le lieu de villégiature se situe entre la ville et le front aquatique pour permettre aux visiteurs de contempler toutes les merveilles qu'il a à leur offrir. Même les voitures qui circulent sur le Lion's Gate Bridge, dont la structure d'acier surplombe la partie orientale du parc, n'arrivent pas à enrayer le plaisir que retirent les nombreux visiteurs lorsqu'ils se promènent dans les jardins, la forêt et les plages qu'on trouve dans ce fabuleux site touristique.

Stella n'avait visité ce site qu'une seule fois dans sa vie. C'était par un beau dimanche ensoleillé, quelque temps après le mariage de sa mère avec Thomas Andersen. Elle n'en avait gardé qu'un seul souvenir, soit leur promenade à Brockton point, où il lui fut permis de redécouvrir la civilisation salish grâce aux totems qui décorent les lieux. Après que Stella eut confié à son père adoptif avoir adoré les totems, sa mère l'avait grondée et confinée dans sa chambre pour trois jours. Ceci, à l'insu de Thomas, bien sûr, qui ignorait que Lucie et sa fille étaient autochtones. Depuis ce jour, Stella n'avait plus osé retourner à cet endroit, même après la mort de sa mère, par crainte de se sentir trop nostalgique.

Comme elle ne connaissait pas vraiment l'endroit, elle avait accompagné Justina et sa fille Evelyn jusqu'à l'entrée du parc, où elles avaient rendez-vous avec Daniel et les autres élèves. En avance sur leur temps, elles en profitèrent pour se rendre au centre touristique, où elles se procurèrent une vingtaine de plans du site qu'elles souhaitaient distribuer aux Squamish, qui pour la plupart, n'avaient encore jamais mis les pieds en ce lieu.

Pendant qu'elles attendaient, Stella contempla le costume que Justina avait confectionné pour la cérémonie d'accueil qu'elle comptait présenter aux étudiants de Daniel. Il s'agissait d'une simple jupe qu'elle avait habilement fabriquée en suivant la méthode traditionnelle

des Salishs. Tissé avec des fibres d'herbe et d'écorce, le vêtement était retenu à la taille par une ficelle qui servait de ceinture. L'adolescente y avait aussi ajouté quelques touches personnelles, comme des images d'animaux aux couleurs d'automne dessinées à l'aide de colorants mélangés dans de l'eau tiède pour donner un rouge vif sur le tissu.

—Honnêtement, chère cousine, je ne comprends pas pourquoi tu ne fais pas carrière en couture ! s'exclama Stella, visiblement en pâmoison devant la jupe.

—Sapristi ! On croirait entendre madame Wu, lança Justina. Je fais de la couture parce que c'est mon passe-temps favori et que madame Wu me donne quelques leçons, sans plus. Peu importe que mon art me rapporte des millions ou pas, pour moi, coudre n'est rien d'autre qu'un plaisir que je m'accorde. De toute manière, comment veux-tu que je travaille dans une boutique, alors que je dois rester à la maison pour garder miss Gemma la chanteuse ?

—Maman ! riposta Evely. Elle s'appelle Jem !

—Jem, n'est-ce pas original ! Savais-tu, Stella, qu'une fois, j'ai regardé la série favorite de ma fille ? Eh bien, laisse-moi te dire que j'en ai été vraiment outragée. Il y avait des petites pestes qui n'arrêtaient pas de faire des conneries. Dans l'épisode que j'ai vu, elles sont entrées dans un restaurant à bord d'une voiture et ont semé la pagaille partout !

—Ouais, les Misfits sont très *rads*, c'est pour cette raison que je les aime ! intervint Evely.

—C'était méprisable et idiot !

—Mais quoi ? Ce n'est pas comme Terminator.

—Quoi ? s'écria Justina. Depuis quand est-ce que tu regardes des films violents, toi ?

Plutôt que de poursuivre cette discussion, Evely se terra dans sa bulle et marcha comme une innocente petite fille vers un bâtiment gris muni d'une seule porte en bois poli.

—Hey ! Où vas-tu comme ça ?

—Ne t'inquiète pas, maman, je reviens !

Justina était sur le point de se lancer à la poursuite de sa progéniture quand Stella pointa du doigt un panneau indiquant que des toilettes se trouvaient tout près. Justina se détendit aussitôt, lâcha un petit soupir et couvrit sa tête avec son chapeau en paille, conçu dans le plus pur respect de la tradition squamish.

—As-tu déjà pensé à avoir des enfants ? demanda-t-elle soudainement à sa cousine.

—Pourquoi cette question ? répondit Stella en rougissant.

—Parce qu'il m'arrive de me demander si j'ai bien fait de ne pas prendre la pilule la nuit où j'ai conçu Evely avec Daniel.

—Tu n'es pas sérieuse ?

—Bien sûr que non ! pouffa Justina. Enfin, plus tôt elle en aura fini avec sa phase d'adolescence, mieux ce sera pour moi.

—Mais après son adolescence, elle aura l'âge de commencer sa propre vie.

—Oui, et ce ne sera pas trop tôt, dit Justina en observant la route. Mais pourquoi Sam traîne-t-il aussi longtemps ? Voilà cinq minutes qu'il devrait être ici.

Cela dit, elle sortit de son sac à main une bouteille d'eau, dont elle prit une gorgée. Elle saisit ensuite un petit pot de miel sucré et en avala une cuillerée, avant d'expliquer à son interlocutrice que le miel renforçait sa voix et la rendait plus claire.

—Étais-tu nerveuse la première fois que tu as chanté en public ? lui demanda Stella en la regardant ranger son pot de miel.

—Mmm... hésita Justina, quelque peu embarrassée. La première fois, il y avait très peu de monde. C'était chez les Bakers. J'ai chanté quelques chansons et ensuite, j'ai dû m'enfermer trois quarts d'heure dans les toilettes pour vomir.

—Oh, Seigneur, s'esclaffa Stella. Et Evely, comment est-ce qu'elle s'en tire ?

—Oh, celle-là... Quand je lui ai donné sa première leçon, elle a piqué une crise parce qu'elle préférait regarder la télévision. Les jeunes n'ont absolument aucun respect pour la culture. Et encore moins pour la nôtre.

—Mais pourquoi la forcer à chanter si ça ne lui plaît pas ?

—Bon... Je ne suis peut-être pas la meilleure mère au monde, mais...il faut bien que je fasse quelque chose pour la décrocher de son écran. Elle ne m'aide jamais dans les tâches, ne fait pratiquement jamais ses devoirs... Elle ne fait rien d'autre que d'écouter son *Jem* à la con, ou bavarder au téléphone avec ses cousines.

—Une préadolescente typique, quoi !

—Allons donc ! lâcha Justina en soulevant un sourcil. Est-ce que tu étais comme ça, toi, à son âge ? Tout ça, c'est la faute à la tech-

nologie. La télévision, la radio, MTV, les centres commerciaux, le téléphone... De nos jours, la jeunesse est trop gâtée. Crois-moi, si on ne fait rien pour transmettre le passé à la prochaine génération, la seule chose qu'ils enseigneront à leurs enfants, ce sera le fonctionnement d'une télécommande.

Dès qu'Evelyn revint des toilettes, les deux femmes aperçurent la voiture de Sam Baker, qui vint se ranger près de celle de Justina. Il était accompagné de Ruby, qui tenait le petit Trevor dans ses bras, et de Nadine. Quand Sam et Justina se serrèrent dans les bras l'un de l'autre, Stella tenta de faire signe à l'adolescente, mais celle-ci, curieusement, ne lui adressa qu'un demi-sourire malaisé tout en gardant ses distances. Stella était sur le point d'aller lui parler lorsqu'elle-même fut interpellée par Ruby et Trevor, qui s'empressèrent de se présenter devant elle. Tandis qu'elle discutait avec eux, elle ne lâchait pas Nadine du regard. Celle-ci, vêtue d'une longue chemise et d'une paire de jeans bleue, semblait vouloir rester auprès de Sam. Au même moment, trois autres voitures vinrent se garer dans le stationnement et un attroupement de gens se joignirent à eux. Les premiers à arriver furent Daniel, son frère Randolph et sa belle-sœur Marion, suivis d'un groupe composé d'étudiants qui semblaient moins nombreux que lors de la première rencontre. Quand Stella en fit la remarque à Marion, cette dernière lui expliqua que les autres n'avaient pas eu le temps de venir, même si on leur avait promis de payer l'essence.

Justina invita tout le monde à se rassembler autour d'elle et de Sam, qui tenait un tambour en cèdre et en peau de chevreuil, ainsi qu'un bâton muni d'une boule en cire.

— Tl'ik chexw, lança Daniel dans la langue de son peuple en guise de salutations. Bienvenue au parc Stanley. Je suis heureux que vous ayez accepté de faire ce long voyage pour être avec nous aujourd'hui. Nous irons aux confins de ce parc pour visiter un site qui témoigne de notre histoire sur cette terre sacrée. Mais avant, ma femme Justina, ma fille Evelyn et mon ami Sam voudraient vous interpréter une chanson.

Quand il eut fini de parler, Daniel alla rejoindre le groupe, qui formait déjà un demi-cercle autour des trois artistes.

— Tl'ik chexw, bonjour à vous tous, lança Sam qui tenait son tambour d'une main et son bâton en bois dans l'autre. La pièce que nous allons interpréter pour vous est une chanson d'accueil que m'a

enseignée mon père quand j'étais gamin. Je dois toutefois vous prévenir que ma voix n'est plus aussi charmante que jadis, et donc, si vous vous trouvez que je chante comme un Elvis Presley qui aurait trop bu, ne vous inquiétez pas, ma femme Ruby a apporté une boîte de tomates.

Sam laissa le groupe lâcher quelques rires avant de les inviter à s'approcher de lui. Au-dessus de leur tête, le ciel était d'un bleu parfait et l'air était calme. Une atmosphère parfaite pour écouter une chanson, selon Stella. Sam inspira légèrement par le nez, puis apposa son bâton contre le tambour. Machinalement, il se mit à jouer de son instrument, de façon à produire le genre de rythme que l'on a l'habitude d'entendre dans les westerns hollywoodiens mettant des Autochtones en avant plan. Or, pour Stella, il ne s'agissait pas d'une musique de film, mais bien de la musique de son peuple. Elle se concentra de son mieux afin d'entendre chaque mot prononcé par les artistes, même s'il lui était impossible de les décoder. Néanmoins, cette seule chanson ranimait en elle l'espoir de se reconnecter avec sa culture et de ressusciter celle qu'elle était jadis.

Quelques secondes après que Sam eut commencé à taper sur son tambour, Evelyn, Justina et lui entonnèrent la chanson, qui débutait par un long : *Oh e Oh ! Oh e Oh !* suivi par des accords courts et profonds. Pendant la présentation, Stella était impressionnée d'entendre la mère et la fille chanter en duo. C'était plus émouvant de les voir en harmonie que de se quereller. En se laissant envoûter par la magie du moment, Stella vit le parc Stanley s'ouvrir devant elle tel un trésor caché, pour lui dévoiler un monde à la fois féérique et nostalgique qui lui procura un bonheur inouï.

Elle était à ce point transportée par la chanson, qu'une femme, après avoir remarqué que ses yeux étaient fermés, dut la sortir de son songe pour lui faire savoir que la chanson venait de se terminer. Aussitôt, les gens se mirent à applaudir les musiciens, pendant que Sam, pour les égayer, se plaisait à faire des révérences.

Les applaudissements terminés, Daniel prit la parole, un peu au mécontentement de Stella, qui aurait préféré entendre un nouvel air.

— Merci beaucoup, Sam ! C'était une très belle interprétation.

— Il dit toujours ça, s'exclama le principal intéressé, mais il ne me donne jamais de pourboire.

— Très drôle, répliqua sarcastiquement le professeur. Avant de commencer le cours, je demanderais à celles et ceux qui ne sont jamais venus ici auparavant de rester avec le groupe pour éviter de vous perdre. Moi-même, je ne suis pas très familier avec ce parc, ce qui fait que nous pourrions avoir de la difficulté à vous retrouver. Si jamais l'un de vous s'égarait, assurez-vous de revenir ici, au stationnement A. Et si vous ne parvenez pas à retrouver l'emplacement, il y a des gardes forestiers qui pourront vous aider. Sinon, ma femme se fera un plaisir de vous distribuer des cartes.

Après la distribution desdites cartes, le groupe suivit Daniel, qui ouvrit la marche vers le parc. Une fois à l'intérieur du périmètre botanique, tous furent étonnés par la nature environnante. On aurait dit une véritable forêt boréale plutôt qu'un lieu artificiellement aménagé sur une île. Le chemin de *Brockton Point*, sur lequel ils se déplaçaient, les mena sous la cime de vieux cèdres rouges, dont l'ancienneté remontait au dix-neuvième siècle. Pour Stella, ce lieu était tout aussi magique que la chanson entendue précédemment. L'odeur boisée de l'écorce, le vent sifflant et le bruit sourd de l'eau calme de la baie des Anglais lui donnaient l'impression d'être perdue dans une immense forêt romanesque. Les fleurs, l'herbe, l'arôme de sève et le chant des oiseaux lui faisaient oublier sa vie urbaine et mondaine à Vancouver, en plus de la plonger dans un autre monde ; le sien.

Rendue sur le *Stanley Park Seawall Path*, Stella aperçut Nadine, qui marchait non loin derrière elle. Bien que toujours hypnotisée par la beauté du parc, elle ne pouvait s'empêcher de jeter des coups d'œil par-dessus son épaule. La jeune femme avançait timidement vers elle, mais continuait de garder ses distances, comme si elle craignait de l'approcher. Stella se demandait si elle ne devrait pas s'arrêter pour discuter avec elle, mais vu son attitude, elle n'était pas certaine s'il s'agissait là d'une bonne idée. Pourtant, l'adolescente semblait vouloir lui parler, puisqu'elle avait le regard rivé sur elle. Or, quelque chose semblait la retenir. Que faire, sinon attendre et espérer qu'elle se décide enfin à venir la voir ? Finalement, Nadine arriva à ses côtés, mais à voir son visage, il apparaissait clair qu'elle était nerveuse.

— Sa... salut.

La timidité de la jeune femme surprenait Stella. En scrutant son visage, elle remarqua que ses yeux étaient comme à demi écrasés par de lourdes paupières, ce qui indiquait clairement qu'elle n'avait pas

dormi de la nuit. De même, elle donnait l'impression d'être exténuée et affamée.

— Hum... bonjour, Nadine, lui retourna Stella le plus gaiement possible. Comment vas-tu ?

En guise de réponse, la jeune femme fit promener ses pupilles d'un côté à l'autre de leurs orbites, l'air de vouloir dire : « Couci-couça ».

— Je... je voudrais te dire quelque chose... euh... Stella... c'est ça ? Ou aimerais-tu mieux que je t'appelle madame Running Wolf ?

« Non, mais franchement, se dit Stella, pour qui me prend-elle ? Son professeur ? »

— Appelle-moi Stella, répondit-elle. Qu'est-ce que tu voudrais me dire ?

— Je... balbutia maladroitement Nadine, écoute... ce que je t'ai raconté en classe, ce n'était pas sérieux. Je veux dire... O.K., je sais que c'était stupide de ma part de te dire une telle chose, mais... il m'arrive de ne pas penser avant d'ouvrir la bouche. Parfois, je dis des trucs stupides, juste pour rigoler, mais d'habitude, les gens s'en fichent pas mal. Mais là... je ne voulais pas t'insulter, ou insulter ta mère... Tu sais, moi je ne juge jamais les gens, peu importe ce qu'ils font dans la vie, mais... eh bien, ce n'était pas *cool* du tout. Non, je crois même que c'était assez salaud de ma part de t'avoir dit ça. Si... si tu ne veux plus me parler, je vais comprendre... mais je voulais juste te présenter mes excuses. Voilà, je m'excuse... Si tu veux que je m'éloigne de toi, c'est cool pour moi.

— O.K., mais avant que tu ne prennes tes distances, pourrais-je savoir pourquoi tu me présentes des excuses ?

— Euh... bien... bafouilla la jeune femme, à cause de ce que je t'ai dit à l'université. Tu sais, après que Daniel nous ait enseigné quelques mots dans notre langue... Tu étudiais tes notes, et moi, petite conne, je suis venue te voir pour te parler des Blancs qui ne viennent pas dans nos réserves pour sentir les pissenlits... Je reconnais que ce que j'ai dit était affreux...

— Pourrais-tu en venir au fait ? la coupa Stella, qui ne comprenait absolument rien à son charabia.

— C'est juste que... oh, tu vas me tuer pour t'avoir dit ça. Pardon, mais je n'arrive pas à trouver les mots...

— Et si tu commençais par me dire ce que tu as fait ?

— Oh... tu ne le savais pas ? Pardon. Bon O.K., tu... tu te souviens quand je t'ai dit que... que... quelques fois, il y a des Blancs qui viennent dans nos réserves... et parfois... certaines femmes... décident de coucher avec eux ou même... de les marier pour quitter nos terres... parce qu'elles pensent trouver une... une vie meilleure. C'est ce que j'ai dit, mais crois-moi, je ne voulais pas insinuer... même si je l'ai probablement fait... Pour faire court, j'ai traité ta mère... de... de putain. Et je m'en excuse, je m'en excuse, je m'en excuse.

Plutôt que de se sentir offensée, Stella, que l'animosité envers sa mère n'avait jamais quittée, était soulagée que Nadine ait enfin craché le morceau. Elle lui offrit donc un sourire radieux pour lui signifier qu'elle ne lui en voulait aucunement, même si en son for intérieur, elle était un peu irritée de savoir que l'adolescente avait mûri l'idée que sa mère aurait forniqué avec un Blanc dans le but de s'enfuir avec lui.

— Je ne me sens pas offensée, confessa-t-elle.

— Quoi ? Tu n'as... tu n'es pas fâchée contre moi ?

— Tu as parlé sans savoir, sans plus. Si tu étais curieuse de connaître mon passé, il aurait fallu que tu m'interroges à ce sujet plutôt que de supposer des choses.

— Dis-moi franchement, est-ce que tu t'adresses à moi comme un professeur bidon simplement pour me montrer que tu es plus intelligente que moi ?

Détectant une pointe de sarcasme dans la voix de son interlocutrice, Stella en déduisit que sa réplique moralisatrice avait porté ses fruits.

— Je ne voulais pas t'offusquer, mais si je l'ai fait, je m'en excuse.

Sur ce, Nadine éclata de rire. Elle riait tellement fort que certains passants la regardaient d'un drôle d'air.

— HA ! HA ! HA ! continua-t-elle, avant de s'interrompre brusquement pour demander : est-ce que ça veut dire que tu me pardonnes ?

— Bien sûr, la rassura Stella. Je ne crois pas que tu prennes plaisir à insulter intentionnellement les gens.

— Et tu as raison, j'ai une conscience trop grande. Ma sœur n'arrête pas de me dire que j'ai le cœur de Bambi, mais la gueule de Thumper.

— Tu as une sœur ? Elle n'est pas ici ?

— Oh, un truc d'amis. Elle tenait à regarder une platitude à la télé. Euh... changement de sujet... si ça ne te perturbe pas d'en parler, est-ce que je peux savoir ce qui s'est passé avec ta mère ?

— Ça me perturberait un peu, vois-tu, avoua Stella.

— D'accord, *no problem*. Alors, euh... ça te plaît les cours de Daniel ?

— Ça me plaît comme à une enfant affamée à qui on donne du sucre.

— Euh... d'accord, répliqua Nadine, un peu étonnée de la réponse. Tu as une façon de parler, toi.

— Et moi je trouve que tu es très directe avec les gens. Et toi, tu aimes les cours ?

— Ça me fait bien marrer. Disons que c'est mieux que de rester à la maison toute la journée. Bien sûr, j'ai le ménage à faire et mon chat à nourrir, mais de temps en temps, on a besoin de changer notre routine, pas vrai ?

— Entièrement d'accord.

— Alors, c'est vrai ce que tu as dit ? Que tu avais tout oublié de notre culture ?

— Eh oui. Ma culture a été jetée dans l'abîme de l'agnosie.

— Agnosie ? C'est quoi ça ?

— Désolée, je lis beaucoup, et il m'arrive parfois de dire des mots que la plupart des gens ne connaissent pas.

— Eh bien, dis-le-moi. Ainsi, je ne ferais pas partie de ces gens-là.

— Très bien. En médecine, le terme *agnosie* signifie qu'il peut nous arriver d'avoir de la difficulté à reconnaître des objets, même si on les a déjà vus dans le passé. Mais c'est juste une métaphore dont je me sers pour décrire ma situation. En réapprenant notre langue, je peine à me souvenir des mots que pourtant, je prononçais constamment quand j'étais petite.

— Au moins tu ne souffres pas d'amnésie, c'est déjà ça. Parlant de notre langue, j'ai un mot à te proposer.

— Lequel ?

— *Spakwus*.

— *Spakwus* ? répéta Stella en prononçant le mot correctement. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je vais te donner un indice.

Nadine se racla la gorge avant de lancer un petit cri strident qui pour Stella sonnait comme le feulement d'un chat.

— *Spakwus* signifie chat ? se risqua-t-elle à supposer.

— Mais non, grommela l'adolescente. Et merde ! Je n'arriverais donc jamais à l'imiter comme il faut ! Bon, O.K. Quel est l'oiseau préféré des Américains, mais qui n'est pas mangé à l'Action de grâce ?

— L'oiseau préféré des Américains qui n'est pas mangé à l'Action de grâce ? Mmm, attends. Ce ne serait pas... l'aigle ?

— Eh oui !

— Alors, *Spakwus* signifie *aigle* ?

— Exact.

— Oh, mon Dieu, merci de me l'apprendre.

— Pas de quoi. Mais c'est malheureusement le seul mot que je connais dans notre langue.

— Tu es sérieuse ?

— Hé oui, ma sœur, avoua chaleureusement Nadine. Dans ma famille, personne ne s'intéresse vraiment à notre langue, sauf moi.

— Et ta sœur ?

— Pff ! Elle dit que c'est du bidon.

— Et tes parents ?

— Mes parents ? Hum... on ne vit plus avec eux. D'ailleurs, on ne s'est pas parlé depuis pas mal de temps.

— Oh, je suis désolée de l'apprendre. Que s'est-il passé entre vous ?

— J'aime... j'aimerais mieux ne pas en parler.

— D'accord, excuse-moi pour mon indiscretion.

Si Stella n'avait pas oublié sa petite visite au parc Stanley quand elle était enfant, la sensation de déjà-vu qu'elle ressentit en passant devant le *Brockton Point Totem Pole* la percuta de plein fouet. Il s'y trouve huit totems de grandeur variée, et chacun attire l'attention des visiteurs tant par sa beauté que par sa hauteur. Le plus petit fait deux fois la taille d'un homme, tandis que le plus haut atteint pratiquement le ciel, à l'instar de la cime des cèdres qui trônent sur le site. Magnifiquement ornés d'emblèmes d'animaux chers à la culture Squamish, ces totems sont tous regroupés ensemble, sauf un seul, qui se trouve à la gauche du chemin qui les sépare, sur une petite terrasse faite de granit et de gazon. Le totem en question est le moins coloré du lot, mais en même temps, le plus dominant en raison de la largeur des têtes

sculptées placées l'une par-dessus l'autre. C'est celui-ci qui attira l'attention de Stella, après que Daniel eut accordé au groupe quelques minutes pour admirer les chefs-d'œuvre en bois.

Quand elle s'avança pour mieux voir, ce qu'elle fut la seule à faire, Stella avait l'impression de pénétrer dans un lieu sacré, comme s'il s'agissait d'un espace inviolable. Elle s'approcha si près du totem, que son nez en vint presque à toucher celui de l'humanoïde qui la regardait avec ses yeux creusés dans du bois sec. Stella posa son index sur le visage et à partir des narines, le fit glisser jusqu'aux contours des orbites. La surface était douce et le bois parfaitement bien soigné. Presque en transe, Stella contemplait l'œuvre d'art. L'œuvre de son peuple, le témoignage de son passé. C'était... le reflet de son âme, ou du moins une partie de celle-ci. Peut-être même les trois à la fois. Mais qu'importe, c'était son héritage. Comment avait-elle pu l'oublier ?

Perdue dans ses pensées, elle entendit Daniel rappeler les étudiants. Elle alla donc les rejoindre, mais pas avant de lancer un dernier regard sur le totem, dont la beauté l'hypnotisait.

— Savez-vous depuis combien de temps ces œuvres sont ici ? questionna Daniel.

Les membres de son auditoire se regardèrent l'un l'autre, l'air d'attendre que quelqu'un daigne répondre.

— Comment veux-tu qu'on le sache ? s'exclama Hank Dancing Leaf. On n'était pas là quand elles ont été érigées.

— Si ça peut te rassurer, moi non plus je n'étais pas là, rigola le professeur. Quelqu'un d'autre peut me répondre ?

Aucun n'ouvrit sa bouche. Pas même Stella, alors qu'elle en avait déjà long à raconter sur cet endroit.

— Ces totems, que vous voyez derrière moi, reprit Daniel, sont des pôles qui représentent chacune des tribus qui résident sur la côte de la Colombie-Britannique. Autrefois, nous pouvions retrouver des centaines de ces sculptures en Colombie-Britannique pour marquer l'emplacement des villages salishs. Et ce lieu ne fait pas exception, puisque nos ancêtres ont vécu sur cette île avant qu'elle ne devienne un parc. J'aimerais d'ailleurs céder la parole à Ruby Evans, qui vous en dira un peu plus. Ruby, si tu veux bien...

Comme si elle avait attendu ce moment depuis toujours, cette dernière laissa Trevor dans les bras de Sam et s'adressa au groupe.

—Pour la plupart des habitants de la Colombie-Britannique, commença-t-elle en parlant assez fort pour être entendue de tous, le parc Stanley n’a pas toujours été un lieu touristique. La dernière fois que j’y suis venue, le site s’appelait déjà le parc Stanley, sauf qu’il comportait une attraction, qui hélas, n’existe plus, aujourd’hui. C’était la maison de ma grand-mère. Il n’y a pas si longtemps, la péninsule du parc Stanley faisait partie de notre territoire, que nous partagions avec les Musqueams. Là où nous nous trouvons, il y avait autrefois un grand village bâti par nos ancêtres. Les Blancs l’appelaient *Whoi Whoi*, mais pour nous, il portait le nom de *Xwáy̓xway*. La dernière fois que je suis venue ici, j’étais encore une petite fille, et il y avait de vieilles maisons en bois où vivaient les derniers résidants de *Xwáy̓xway*. L’un d’eux était ma grand-mère. Elle vivait tout près d’ici, mais le village de *Xwáy̓xway* se trouvait plus à l’ouest, à Lumbermen’s Arch. Chaque veille de Noël, notre famille partait de Chiyakmesh pour aller célébrer chez ma grand-mère. Elle nous racontait que dans les temps anciens, *Xwáy̓xway* était une grande communauté autochtone visitée par plusieurs tribus qui venaient de villages aussi éloignés que Whistler et de Burnaby Point pour faire du commerce et participer à nos Potlachs. Ma grand-mère nous a également raconté que les maisons du village étaient aussi longues que celles que l’on retrouvait chez les Iroquoiens du Saint-Laurent, mais que chacune était occupée par une seule famille élargie. À ce qu’il paraît, chaque porte était gardée par des totems, comme ceux que nous avons sous les yeux. Aux dires de ma grand-mère, *Xwáy̓xway* a connu des hauts et des bas, mais les gens qui y vivaient ont tout traversé ensemble, le bon comme le mauvais. Malheureusement, tout cela a changé vers la fin du dix-neuvième siècle, quand Ottawa a décrété la loi sur les Indiens, et que les peuples de la côte ont dû être relocalisés dans les réserves de l’arrière-pays, loin de leurs foyers et de la côte. Les Blancs se sont amenés ici avec leurs pelles, leurs pioches, leurs tracteurs, leurs scies mécaniques, leurs camions-citernes, et ont démoli nos maisons pour pouvoir construire les routes et le parc. On avait sommé ma grand-mère de partir, mais mon grand-père et elle ont refusé. Les Blancs ont fini par les laisser tranquilles ; du moins, jusqu’à leur mort. Ensuite, leur maison a été démolie à son tour. Ma grand-mère avait toujours su que cela finirait par se produire un jour, question d’effacer les dernières traces de notre village et de notre présence ici. Mais vous savez

quoi ? Mon aïeule n'était pas malheureuse. Elle était fâchée, bien sûr, mais je me souviens qu'elle m'avait dit : « Peu importe que ma maison soit détruite et que mes totems soient jetés dans les eaux du Pacifique, cette terre sera toujours la nôtre, parce que nous en avons pris grand soin et parce que nous en avons pris grand soin, les esprits de nos ancêtres habiteront toujours les racines de ce pays. Jamais l'homme blanc ne parviendra à nous effacer. »

— Merci beaucoup, Ruby, enchaîna Daniel. Oui, tout ceci était autrefois notre territoire. À l'époque, nos ancêtres y prospéraient grâce aux ressources de la mer et de la forêt. Hélas ! ce village n'existe plus, comme bien d'autres choses. Mais nous ne sommes pas ici pour pleurer sur le sort de nos ancêtres ni pour nous lamenter sur les berges de la côte en repensant aux grands canots qui circulaient jadis sur le fleuve de Victoria. Nous sommes plutôt ici pour retracer une partie de notre histoire et reprendre ce qui jadis nous appartenait. Notre langue, nos mythes, nos chansons, et surtout, la mémoire de notre peuple... Ils ont cherché à tout nous enlever, mais nous récupérerons notre passé. Je le sais. Je ne connais pas tout de notre histoire, mais le peu que j'en sais, je le partagerai avec vous. Pour le reste, vous pourrez vous fier à nos anciens, qui auront davantage d'enseignement pour vous, lorsque nous irons les visiter. Mais pour aujourd'hui, il sera question des totems. Que ceux qui ne m'entendent pas très bien se rapprochent...

Stella se plaça à côté de Nadine, qui n'était qu'à quelques mètres du professeur. À voir son air, nul doute qu'elle s'intéressait passionnément aux totems, même s'il apparaissait évident que ce qu'elle venait d'entendre au sujet du village de Xwáyxway l'avait plutôt bouleversée.

— Peux-tu croire ça ? demanda-t-elle à Stella.

— Il faut bien que j'y croie, car sinon, je ne ferais que renier le passé, et je ne suis pas ici pour ça.

— Je veux dire, c'est vraiment chiant ce que les Blancs nous ont fait. *My God* ! Juste de penser à ces pauvres gens qui ont été forcés de plier bagage sans savoir où ils allaient vivre, et qui ont malgré eux dû quitter la terre de leurs ancêtres... C'est carrément un génocide !

Daniel, qui s'était placé entre deux totems aux teintes colorées pour mieux capter l'attention de ses élèves, reprit là où il en était rendu.

— Qu'est-ce qu'un totem ? questionna-t-il. Que signifiait-il pour nos ancêtres ? Et pourquoi nous, les peuples de la côte, l'admirons-nous

encore aujourd'hui ? Est-ce pour sa beauté artistique ? Il est vrai que ces œuvres sont belles et qu'elles enrichissent notre patrimoine ; mais il y a une autre raison qui fait que ces objets fabuleux ont une importance fondamentale au sein de notre société. Le totem est un conteur d'histoires. Oui, j'ai bien dit un *conteur d'histoires*. Chacun des visages que nous voyons ici raconte le récit d'une famille ou la légende d'un guerrier héroïque. Dans les temps reculés, chaque clan possédait son propre totem, qui relatait l'histoire de leurs ancêtres à tous les visiteurs qui se présentaient à leur porte. Imaginez... Vous revenez de la pêche ou de la chasse, et vous vous assoyez autour d'un feu de camp avec vos proches. Tandis que vous faites cuire la viande sur le feu, votre grand-père est assis à côté du totem et vous raconte comment votre arrière-grand-père a appris à chasser l'ours par un beau jour d'hiver, alors même qu'il était incapable d'en trouver un. Voilà qui explique pourquoi son descendant préférerait chasser le chevreuil... Parce que c'est plus facile. Et l'aïeul désignerait l'un des esprits résidant dans le totem comme étant le gardien de cet ancêtre et des siens. Les histoires racontées par les statues en bois pouvaient également traiter de l'origine du statut d'une famille. Par exemple : pourquoi celle-ci était si riche, et pourquoi celle-là engendrait toujours les meilleurs fabricants de bateaux ? Les totems pouvaient aussi se retrouver dans les anciennes maisons en bois que nos ancêtres habitaient jadis. On pouvait en ériger un à l'intérieur de la maison pour qu'il serve d'appui au toit. De même, il arrivait qu'on installe un piquet, à la porte, avec un message de bienvenue à l'intention des visiteurs, ce qu'on appelle *mawr chu ehr ee*. Et aussi... euh... oui, Sam ? Je vois que tu as levé la main...

— Je me souviens que mon oncle avait un totem qui lui servait d'entrée. Il était menuisier, à l'époque, et il était parvenu à en bâtir un sous lequel il nous fallait passer pour entrer dans sa cabane.

— Merci, Sam, répliqua Daniel. Eh oui, le totem pouvait même servir de porte d'entrée, tout comme il pouvait indiquer le lieu où se trouvait la tombe d'un défunt, d'où la raison pour laquelle nous le vénérions tant. Pas seulement parce qu'il marque l'emplacement du tombeau d'un être cher, mais aussi, parce qu'il s'agit d'un rappel de notre passé et de notre existence. Et maintenant, j'aimerais inviter Justina et Evely... Oh, bonjour.

Stella croyait que le professeur s'adressait à Sam, puisqu'il regardait dans sa direction, mais en regardant par-dessus son épaule, elle nota que de nouvelles personnes venaient de se joindre au groupe. D'abord une femme plutôt corpulente vêtue d'une jupe longue, qui accompagnait sa mère, une vieille dame au front ridé et aux yeux cachés derrière une paire de lunettes noires ; si noires, qu'on pouvait croire qu'elle était aveugle. La pauvre devait s'appuyer sur une canne pour arriver à se tenir debout. Quand tous les yeux se tournèrent vers elles, la plus jeune devint mal à l'aise, comme si sa mère et elle venaient d'entrer dans une maison sans y être invitées.

— Veuillez nous excuser, dit la nouvelle venue en pressant vainement sa mère de la suivre. Nous ne faisons que passer.

— Vous ne voudriez pas rester avec nous ? proposa Daniel.

— Oh non, on ne voudrait pas vous déranger. Allez, viens, maman...

— Vous êtes des Amérindiens ? demanda tout à coup l'aînée en regardant leur interlocuteur à travers ses verres teintés. Voilà longtemps que je n'ai pas vu d'autochtones au parc Stanley.

Tout sourire, Daniel s'approcha doucement de la vieille femme, puis les deux se serrèrent la main et se parlèrent comme s'ils étaient des amis de longue date.

— Quel est votre nom, madame ?

— Je m'appelle Samantha Green. De quelle tribu êtes-vous ?

— Nous appartenons tous à la nation squamish, madame.

— Squa... Squamish... Oui, je m'en souviens. Quand j'étais toute petite, je venais au parc, et je me souviens qu'il y avait des Autochtones qui vivaient ici. Ils habitaient des cabanons et aussi, il y avait des totems.

— Oui, c'est exact, confirma Daniel. Nous étions justement sur le point de chanter une chanson. Est-ce que vous et votre fille aimeriez nous entendre ?

— Oh, absolument ! accepta la vieille dame. Je n'ai pas entendu de chansons amérindiennes depuis des lustres.

— Très bien. Et vous, madame ?

— Oh... je... je ne sais pas si on devrait...

— Pourquoi, vous avez un empêchement ?

— Non, non, c'est juste que... on ne voudrait pas vous déranger.

— Vous êtes la bienvenue. Et je vous conseille fortement de rester, car j'ignore la date de notre prochaine réunion ici. Et croyez-moi, ma femme et ma fille chantent comme de véritables anges.

Et à la manière d'un hôte chevaleresque, Daniel accompagna l'aïeule tout en l'aidant à marcher avec sa canne, tandis que la fille de cette dernière suivait nerveusement en observant avec des yeux inquisiteurs les personnes rassemblées autour des totems. Stella ne comprenait pas du tout le comportement de cette femme. Pourquoi avait-elle peur d'eux ?

Ses pensées se dissipèrent toutefois quand Justina et Evely commencèrent à interpréter le chant des totems et des esprits. Pour une seconde fois, elle se laissa bercer par les mélodies savoureuses de son peuple, dont les paroles lui réchauffaient le cœur comme le meilleur des alcools. « Stella Andersen est morte, se dit-elle. Stella Running Wolf est enfin ressuscitée. »

— As-tu vu son visage pendant qu'elle nous regardait ? demanda Nadine en parlant de la fille de la vieille femme. À quoi pensait-elle, au juste ? Qu'on allait les attacher aux totems, allumer un grand feu et danser en lançant un cri de guerre ?

— Dans un parc ? pouffa Stella en rigolant un bon coup avec l'adolescente, tandis qu'elles marchaient côte à côte sur le chemin du retour. Je ne crois pas qu'une telle scène aurait été bonne pour le tourisme !

— Les touristes ! Qu'ils laissent donc nos totems tranquilles. Quant à moi, ils peuvent bien aller voir ailleurs !

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que c'est notre territoire, ici ! Si personne ne venait dans ce parc, la ville devrait nous le rendre. Ce serait juste, non ?

— Peut-être, mais tant que Vancouver aura des résidents, le parc Stanley ne manquera pas de visiteurs. Et de toute façon, ce n'est pas comme si c'était interdit, pour nous, de le visiter.

— O.K., maintenant que la version féminine du juge *Harry*¹ a rendu son verdict sur le vol de nos terres, est-ce qu'on peut passer à notre prochaine affaire judiciaire, qui est de savoir si mademoiselle Stella Running Wolf compte faire construire un totem chez elle pour que les gens puissent faire connaissance avec son grand-papa avant d'enlever leur manteau ?

1. En référence au personnage *Harry* T.Stone, de la série *Night Court* (1984-1992)

Cette fois, Stella ne riait plus. Elle lança un regard sévère à Nadine, question de lui faire comprendre que ce genre d'humour ne lui plaisait guère.

— Avant que je n'appelle mon avocat pour le prier de dire à mademoiselle Bentley qu'elle devrait s'occuper de ses propres affaires, je tiens à ce que tu saches que je suis loin de me foutre de ce que mon peuple a perdu.

— Attends une minute, je ne cherchais pas à dire que tu t'en foutais, se défendit Nadine avec une mine repentante. Bon d'accord, je m'excuse... C'était seulement une blague. C'est du Yakov Smirnoff, rien de plus, rien de moins.

— Bon, dans ce cas, oublions ça, dit Stella en radoucissant les traits de son visage. Alors, as-tu aimé le cours ?

— J'ai adoré ! s'exclama la jeune femme en retrouvant le sourire. Mais j'avoue que je suis un peu déçue. Honnêtement, je m'attendais à en apprendre un peu plus sur notre culture. Je veux dire, c'est bien beau les totems, mais il n'y a pas que ça qui nous représente.

— Nous avons passé trois heures dans le parc, et tu trouves que nous n'en avons pas appris assez ?

— Oui, mais il n'a été question que des totems et de leur signification. Par la suite, la femme de Daniel a chanté une chanson sur ces œuvres, et pour terminer, on nous indique le nom de chacun des esprits qui sont représentés sur les totems. Je ne me plains pas, tu sais, mais Daniel aurait pu rajouter de la matière.

— De quoi aurais-tu aimé qu'il parle ?

— Je ne sais pas, répliqua Nadine en cherchant ses mots, mais Stella sentait que sa nouvelle amie avait quelque chose de particulier en tête, vu la rapidité avec laquelle elle avait repris la parole. Je dirais... les histoires. Le folklore. Tous les peuples ont leurs contes et légendes, comme les Blancs ont *Le Petit Chaperon rouge* ou *La Petite Sirène*, et moi, j'aurais bien aimé entendre quelques-uns des nôtres.

— Tu n'en connais pas ?

— Non, et ça me frustre.

— Est-ce que tu voudrais en entendre un ? proposa Stella.

— Oh, oui ! Tu en connais ?

— Bien sûr. Mais tout d'abord, j'aimerais vérifier quelque chose.

Comme les deux femmes marchaient sur le chemin qui longeait la côte de la péninsule, la première voulut vérifier leur position géo-

graphique pour voir si de leur position, les hauts pics des lions, situés dans la chaîne des Cascades, étaient visibles. Malheureusement, le pont Lions Gate leur obstruait la vue. De même, Stella pouvait difficilement distinguer les *Deux Sœurs*. Malgré tout, elle raconta l'histoire qui entourait ces montagnes, comme elle l'avait fait pour Jérémie lors de leur passage à Prospect Point. L'air enjoué, Nadine était suspendue aux lèvres de son interlocutrice.

— Oh, mon Dieu ! murmura-t-elle comme si elle priait. C'est... vraiment profond cette histoire. C'est trop... comment dire... *out of this world*. Ils étaient tous là en train de se battre comme des cons, et ces deux filles parviennent à les convaincre de se réconcilier pour faire la fête. Et comme ça, ils deviennent amis ! Tu crois que cette histoire est vraie ? Imagine si ces sœurs avaient réellement existé et... bon O.K., peut-être qu'elles n'ont pas été changées en montagnes, mais quand même, c'est merveilleux ! Est-ce que tu connais d'autres contes de ce genre ?

— Hélas ! non, regretta de devoir répondre Stella. C'est le seul dont je me souviens. Mais ne t'inquiète pas, je suis certaine que nous en entendrons d'autres durant les cours.

— Je l'espère bien, dit Nadine, aussi désireuse que son interlocutrice de renouer avec sa culture. Tu sais quoi ? Je vais te montrer un jeu que ma grande sœur m'a enseigné. Je ne sais pas s'il a été inventé par les Squamish, mais je sais que nos ancêtres y jouaient, avant même que les Blancs ne se pointent le nez dans notre pays. Attends une seconde...

Comme elles venaient tout juste d'arriver dans le stationnement, Nadine se mit à chercher quelque chose sur l'asphalte. Puis soudain, elle attrapa un caillou blanc qui traînait près d'une voiture. Elle le montra à Stella, et lui demanda de se concentrer. Pendant un moment, cette dernière crut que sa collègue de classe se payait sa tête, jusqu'à ce qu'elle lui dise : *attention*, ce qui la mit en état d'alerte. Ce que l'adolescente fit par la suite était complètement enfantin, mais réfléchi et drôlement bien exécuté. Elle plaça ses mains côte à côte, sans qu'elles se touchent, et fit rebondir la pierre d'une paume à l'autre, ce qui rappela à Stella le jeu de *Pong* avec lequel Jérémie s'amusait sur son *Game Boy*. La pierre se promenait d'une main à l'autre avec une telle rapidité, que Stella était incapable de la suivre des yeux. On aurait dit un petit bolide qui rebondissait dans les mains de la jeune

femme, comme si cette dernière lui avait donné la vie. Finalement, Nadine cria : « Stop ! », et referma les mains, avec le caillou coincé dans l'une d'elles.

— Maintenant, demanda-t-elle avec un sourire narquois, dans quelle main se trouve le caillou ? Si tu le trouves, tu gagnes, sinon... je vais me moquer de toi.

Acceptant de relever le défi, Stella tenta d'identifier la main qui cachait la pierre. Au hasard, elle choisit la gauche, sûre de son coup. Mais à tort, puisque la main était vide ! Quand Nadine ouvrit la droite, qui renfermait bel et bien le caillou, elle ne put s'empêcher de lâcher un grand rire moqueur. Quoiqu'un peu humiliée, Stella fut heureuse de s'être prêtée au jeu.

— Mais quel est le nom de ce jeu, dis-moi ?

— Je ne le sais pas. Mais je m'en fiche. Ce qui compte, ce n'est pas de connaître le nom d'un jeu, mais de s'amuser avec. Tu veux essayer ?

Stella prit le caillou, et, persuadée qu'elle parviendrait à le lancer d'une main à l'autre aussi aisément que sa consœur, elle s'exécuta en riant comme une gamine. Or, la pierre tomba sur le sol dès le premier essai, si bien que Stella dut faire quelques pas pour aller la chercher. À la deuxième tentative, ce ne fut guère mieux. Même chose pour la troisième, quatrième, cinquième et sixième. Plus sa copine s'enlisait, plus Nadine riait. Au bout d'un moment, elle tenta de lui montrer comment s'y prendre.

— C'est un peu comme si tu jouais au tennis, expliqua-t-elle en joignant le geste à la parole. Imagine que tes mains sont des joueurs de tennis qui s'envoient la balle en faisant gaffe de ne pas la sortir du terrain.

— D'accord... dit Stella d'un air incertain.

— Crois-moi, je n'ai pas réussi du premier coup moi non plus. J'ai commencé à jouer à ce jeu vers l'âge de sept ans, et je ne suis devenue championne qu'à quatorze ans. Alors, ne t'en fais pas, tu as tout le temps qu'il faut pour apprendre.

— Espérons que mes mains n'auront pas trop de blessures d'ici à ce que j'y arrive.

Sur ces mots, l'adolescente entendit Sam l'appeler pour l'aviser que sa famille et lui s'apprêtaient à partir et qu'elle devait les rejoindre.

—O.K., j'arrive ! répondit-elle. Désolée, Stella, mais je dois y aller. C'est une longue route jusqu'à Chiyakmesh, et je ne voudrais pas que nous soyons coincés dans le trafic.

—Est-ce que tu seras présente au prochain cours ?

—Mais bien sûr ! répliqua Nadine. D'autant plus qu'il aura lieu tout près de chez moi et que ces cours sont loin de m'ennuyer. Et toi, tu seras là ?

—Absolument !

—Parfait ! J'ai hâte de te revoir, Stella. On se voit plus tard, chère amie !

Tout en regardant Nadine prendre place dans la voiture des Bakers et la saluer de la main, Stella peinait à croire qu'elle venait de se faire une nouvelle amie. Une Squamish, de surcroît ! Une amie issue de son propre peuple, alors que trois mois plus tôt, l'idée d'aborder un Autochtone était tout à fait impensable. Pas de doute, elle venait de franchir une nouvelle barrière. Encore une fois, Stella Running Wolf l'avait emporté sur Stella Andersen.

De retour à la maison, elle prit le temps de vider sa boîte aux lettres, qu'on avait remplie durant sa visite au parc Stanley. Il s'y trouvait plusieurs lettres, ainsi qu'un colis contenant des échantillons de parfum aux framboises dont la marque lui était inconnue et dont l'odeur ne lui donnait aucune envie de s'en procurer. En parcourant les lettres, elle vit différentes factures, une nouvelle offre d'assurance pour sa voiture, et... une lettre de Jérémie. Fébrile, elle s'empressa d'ouvrir l'enveloppe et d'en sortir une feuille pliée en deux. Voilà une éternité qu'elle n'avait pas reçu des nouvelles de son neveu. Prenant une bonne respiration, elle se mit à lire le texte écrit en lettres attachées, dont certains mots étaient plus ou moins lisibles.

Allo tante Stella,

Comment vas-tu ? J'espère que tu t'amuses bien avec ta famille et que tu as commencé à réapprendre ta culture. Pour ma part, je fais ce que je peux avec mes cours d'été. Malheureusement, j'ai de gros problèmes avec les maths parce que la professeure m'a obligé à faire des calculs au pourcentage, et ça, on n'est pas censé l'apprendre avant la sixième année ! Ma mère a voulu porter plainte à la direction, mais on lui a dit que le directeur était parti en vacances. Alors,

je n'ai pas d'autre choix que d'apprendre ces fichus calculs. Maman m'a dit qu'au moins, quand je reviendrai à l'automne, j'en saurai plus que les autres élèves. Aussi, je n'ai pas essayé de revoir ou d'appeler James ces derniers temps. Et tu sais quoi ? Il ne me manque pas du tout. C'était un con, et il ne méritait pas mon amitié. De plus, l'autre jour, il a tenté de vandaliser la voiture d'un professeur. Du coup, il a été suspendu de l'école, ce qui fait que je ne le reverrai plus jamais.

J'ai aussi commencé ma thérapie avec le docteur Henry. C'est un gars très chic. Il ne parle pas trop et me laisse m'exprimer autant que je le veux. Mais je dois te dire qu'il me pose beaucoup de questions sur la tristesse que je ressens à propos de mon père. Aussi, et j'espère que ça ne te dérange pas, je lui ai parlé de toi. Ne t'inquiète pas, je ne lui ai rien raconté au sujet de ce qui s'est passé à l'aéroport. Je n'ai également rien répété de ce que tu m'as dit sur ta vie. Je lui ai juste parlé du bon temps que nous avons passé ensemble et de la façon dont tu m'as aidé à gérer ma tristesse sans piquer de crise. Mais je sens que je devrai tôt ou tard lui raconter l'épisode de l'aéroport. C'est que... je n'arrête pas d'y penser. Je n'en ai pas encore discuté avec maman, mais qu'est-ce que tu en penses ? Est-ce que tu serais d'accord que je parle de ta tentative de suicide avec le docteur Henry ? Et est-ce que je pourrais lui parler de ton passé ?

J'espère que tu trouveras de l'aide très bientôt,

Jérémie xxx

P.-S. : J'ai tellement, mais TELLEMENT hâte de te revoir.

Les requêtes de Jérémie plongeaient Stella dans l'indécision. Elle était heureuse d'apprendre que ce docteur Henry s'entendait bien avec son neveu, mais elle ne s'attendait pas à ce que celui-ci veuille l'impliquer dans ses thérapies. Voilà qui la contrariait énormément. Premièrement, elle n'était pas certaine du jugement de ce docteur, et deuxièmement, elle ne tenait pas à ce que Jérémie révèle ses secrets les plus intimes à un pur inconnu. En revanche, elle commençait à se demander si ces mêmes secrets n'étaient pas devenus trop lourds pour son neveu.

Incapable de prendre une décision, Stella monta dans sa chambre et s'installa à son secrétaire pour rédiger une réponse. Il y avait une feuille vierge devant elle, juste à côté d'un tas de lettres proprement empilées. La mine de son crayon touchait la surface du papier, mais elle était incapable d'écrire le moindre mot. Elle ignorait quoi répondre, même si au fond, elle jugeait qu'elle devait encourager son neveu à parler de ce qu'il avait vécu à Vancouver, le bon comme le mauvais. Pas seulement pour améliorer son état mental, mais également, pour qu'il puisse recevoir des recommandations éclairées de la part de son psychologue. Peut-être même qu'elle pourrait participer aux rencontres par correspondance, par téléphone ou encore, par le truchement d'un ordinateur. Elle avait des idées en tête et pourtant, ce soir-là, elle n'était pas parvenue à rédiger un traître mot. Elle décida donc d'aller prendre une longue douche, dans l'espoir que cela l'aiderait à trouver le sommeil.

À son réveil, elle prit son petit-déjeuner et passa la matinée à réviser les mots appris jusque-là dans sa langue natale. Ceci la tint occupée jusqu'au dîner, où elle n'interrompit son activité que le temps de se préparer quelques rôties.

Ce ne fut qu'à l'heure du souper qu'elle se décida enfin à écrire à Jérémie. Elle lui parla de ses leçons et lui raconta en détail sa visite au parc Stanley, non sans se permettre de lui répéter certaines des informations qu'on lui avait transmises au sujet des totems. Après tout, Jérémie était quelque peu relié à la culture autochtone lui aussi. De même, elle lui parla de sa rencontre avec Nadine, avant d'entrer dans le vif du sujet. Finalement, elle lui interdit de raconter au docteur Henry sur ce qui s'était passé à l'aéroport. Elle l'assura qu'elle serait toujours là pour lui, mais lui expliqua qu'elle n'était pas prête à étaler ses secrets au grand jour, encore moins devant un étranger. Elle termina en apposant sa signature au bas de la lettre, près de laquelle elle ajouta un baiser.

Chapitre 7

Quand elle avait fait ses études à l'Université d'Exeter, Stella avait décidé de suivre des cours de latin afin de diversifier son champ d'études. Son professeur, Jane Surrey, était une Anglaise habitant dans le Yorkshire, bien qu'elle parlât avec un accent écossais, du fait qu'elle avait grandi à Glasgow. Ce fut donc cette dame qui avait enseigné le latin à Stella. Du moins, durant sa première session, car au total, il lui avait fallu deux ans pour maîtriser cette langue. Mais ces deux années furent loin d'être un supplice. Non seulement avait-elle bien aimé les cours du professeur Surrey, mais de plus, elle avait beaucoup d'estime pour cette femme. Elle était simple, et couvrait tous les sujets de la matière sans s'attarder sur les détails. De plus, elle était toujours disponible pour aider les étudiants, même si pour ce faire, elle devait parfois rester à son bureau jusqu'à vingt-deux heures. En raison de son professionnalisme, Stella s'était liée d'amitié avec elle. Elle avait pris l'habitude de venir la visiter à son bureau après les cours, soit pour obtenir de l'aide, soit pour faire la conversation. Encore aujourd'hui, il lui arrivait de se remémorer cette fois où Jane lui avait lancé :

—Ma chère Stella, la langue, c'est comme l'amour, parce qu'elle est universelle. Elle fait bien plus que de permettre aux gens de discuter entre eux par le biais de la parole et de l'écriture. Elle permet à tous les peuples de la Terre d'abattre les murs du silence afin de créer des liens et établir des relations, non seulement avec les membres de leur communauté, mais aussi, avec les gens de l'extérieur. Mais pour que nous puissions communiquer, chacun doit apprendre la langue de l'autre. C'est le seul moyen d'établir un dialogue. Et c'est précisément cela qui nous différencie des animaux. Nous sommes capables de communiquer avec tout un chacun, peu importe la race, ce que les animaux ne peuvent faire qu'avec ceux de leur propre espèce. Par conséquent, ils sont condamnés à vivre séparément les uns des autres. Les êtres humains, en revanche, n'ont pas à vivre en exclus, puisque chacun de nous peut apprendre une langue étrangère aussi aisément qu'apprendre à lire ou à compter. Et parce que nous sommes aptes à communiquer les uns avec les autres, nous pouvons apprendre à développer notre intelligence et ainsi, améliorer notre nature pour le bien de tous.

Aisément? Stella se demandait bien si la professeure Surrey utiliserait encore ce mot si elle était assise avec elle, en ce moment, pour apprendre la langue des Squamish, dont les mots étaient franchement difficiles à prononcer. Néanmoins, sa compagnie aurait sûrement constitué un excellent remède pour contrer le marteau-piqueur qui ne cessait de lui marteler le crâne.

Voilà trois heures qu'elle tentait d'articuler adéquatement les quelques mots que leur avait appris Daniel lors du premier cours, et c'est à peine si elle avait progressé. En fait, elle bloquait sur la phrase : *Lhen ska7k*, qui signifie : *ma sœur cadette*. Pour la trente-neuvième fois, elle se rassit sur sa chaise et consulta ses notes sur la prononciation des mots.

—O.K., se dit-elle, récapitulons. *Ma* est un terme possessif, c'est-à-dire qu'il relève d'une possession. Dans la langue squamish, il existe six termes possessifs pour désigner des attributs au singulier, au pluriel, au masculin et au féminin. Et dans cette phrase, le premier mot est un préfixe. Le *Lhen...* attends... que signifie ce mot, déjà?

Et à nouveau, Stella dut parcourir ses notes pour retrouver la liste des possessifs.

—...ah, mais oui, pauvre sotte ! *Lhen* signifie *ma*. Comme celui-ci désigne une possession, il faut employer les termes *n-* ou *en*. Et parce qu'il est exprimé tel quel, on ne peut pas l'employer avec *a*, ou *a7* avec un arrêt abrupt. Bon... passons au suivant. Le mot *ska7k*. Il y a deux syllabes. D'abord, *ska*, et ensuite, *k*, qui est précédé par le silence. Ici, le premier *k* est inscrit avec un tiret sous le mot, ce qui veut dire qu'il ne se prononce pas comme un *k* anglais. On doit plutôt prononcer *cue*, comme la lettre *q*. Ainsi, pour dire *ma sœur cadette*, il faut articuler *Len scues ké*. Non... ça ne peut pas être ça !

En relisant ses notes, elle put confirmer son erreur. Mourant d'envie de balancer toutes ses feuilles par terre, elle décida plutôt de s'accorder une pause de cinq minutes, qui au final, en dura quinze. Pendant celle-ci, elle posa sa tête alourdie par ses réflexions sur son oreiller, et essaya de penser à autre chose. Or, tout ce qui lui traversait l'esprit se résumait à ces foutus mots, qui lui donnaient un satané mal de crâne.

—ASSEZ ! s'écria-t-elle.

En ayant ras le bol, elle se releva et descendit précipitamment vers la cuisine pour se faire quelques tartinades et un café. Alors

qu'elle vidait un sachet de café à la vanille dans la cafetière, elle tenta de se calmer. Elle devait se rentrer dans la tête que la maîtrise d'une langue n'était pas une course contre la montre, sans compter qu'elle n'était pas en train d'étudier pour un examen d'une importance capitale. D'accord, elle avait hâte de pouvoir s'exprimer dans sa langue natale, et pour elle, cela ne représentait pas qu'un simple passe-temps. De même, elle ne cherchait pas à juste s'enrichir d'une nouvelle langue. En fait, ce qui la stressait à ce point, c'était de retrouver ses origines au plus vite et surtout, son identité ! De retrouver STELLA RUNNING WOLF !!!

Son café prêt, elle versa le liquide dans une tasse et la but rapidement, sans pour autant se brûler. Même si cela lui procura un peu d'apaisement, elle dut aller s'asseoir dans le salon pour essayer de retrouver un peu de sérénité.

Alors qu'elle restait là, pensive, immobile, à fixer la pièce du regard, elle s'efforça de se changer les idées, bien que dans son for intérieur, elle ne demandait pas mieux que de retourner étudier. Or, il lui fallait vaquer à autre chose, sans quoi, elle en serait quitte pour une nouvelle dose de frustration. Mais que faire d'autre ? Ce n'est pourtant pas les trucs à faire qui manquaient, chez elle. Elle pourrait regarder la télévision, lire un livre, aller faire une promenade ou encore, un tour d'auto ? Et pourquoi pas prendre le téléphone et appeler quelqu'un ? Téléphoner à Christina Joyce aurait été plaisant, mais hélas ! cette dernière était partie à Seattle. Quant aux McCaughy, ils se trouvaient dans le nord. En ce cas, elle pourrait aller acheter de l'engrais et travailler dans son jardin. Ou peut-être...

— Oh et puis, flûte ! s'exclama Stella.

Elle déposa sa tasse sur la table et retourna à ses études. Cette fois, elle parvint à rester concentrée et à travailler jusqu'à la tombée de la nuit, sans rien manger. Ses efforts ne furent pas vains, puisqu'avant de se mettre au lit, elle était en mesure de prononcer correctement quelques mots. C'était peut-être peu, mais suffisant pour lui permettre de dormir en paix.

Chapitre 8

Le prochain cours avait lieu à Whistler, plus précisément sur les hauteurs de la montagne du même nom, ainsi que sur le bord du lac Alta. Avant de partir, Stella prit le temps d'écouter la radio pour s'informer des conditions routières et elle fut soulagée d'apprendre que l'autoroute 99, la seule route fédérale menant vers le nord, était libre de tout trafic. Voilà qui était plutôt étonnant, puisqu'à travers tout le pays, la municipalité de Whistler était réputée pour son important centre de ski alpin qui toujours, attirait des milliers de touristes.

Stella s'était préparée en avance pour cette excursion. Plus tôt dans la semaine, elle s'était procuré deux paires de souliers de randonnée, un T-shirt, des pantalons légers et un sac à dos rouge pour transporter ses effets.

Le jour du départ, le ciel était magnifiquement dégagé. Une température digne des tropiques s'installait sur toute la côte de la Colombie-Britannique. Stella avait eu l'idée d'apporter quelques bouteilles d'eau au cas où la température se mettrait à grimper.

Après avoir traversé les banlieues de Vancouver North, elle roula sur l'autoroute 99 à plus de cent dix kilomètres à l'heure. Comme précisé à la radio, il y avait peu d'automobilistes sur l'autoroute, ce qui lui permettait de conduire à vive allure, même si elle se gardait bien de tout excès de vitesse, de peur d'être arrêtée par la police et de perdre un temps fou.

La route 99 longe la baie Burrard, puis bifurque vers la baie Howe, en dépassant les îles Anvil et Gambier. Stella comptait se rendre au village Squamish pour y rejoindre la famille Redcliff, qui l'attendrait pour le déjeuner. Pour s'y rendre, elle dut traverser plusieurs localités, telles que Lion's Bay, Porteau, Minaty Bay, Britannia Beach et le parc provincial de Shannon Falls. Cela en valut la chandelle, puisqu'il lui fut permis de contempler les mille et une beautés de la région.

Squamish est une petite localité touristique située au fond de la vallée du même nom. Elle est surplombée par plusieurs montagnes de la chaîne des Cascades, comme entre autres le mont Garibaldi, dont on peut aisément voir le sommet blanc depuis le centre-ville. S'y trouve également le rocher du chef Stawamus, lieu privilégié des grimpeurs

et des cascadeurs avides d'alpinisme et de sensations fortes. Malgré sa faible population (un peu plus de dix mille habitants, majoritairement de race blanche, et minoritairement asiatique et autochtone), Squamish est une destination très prisée des vacanciers. En ce mois de juillet, tous les motels et les chalets étaient assaillis par les visiteurs. Arrivée sur l'avenue Cleveland, dont les espaces de stationnement étaient pratiquement tous occupés, Stella n'avait que très peu de marge de manœuvre pour circuler, d'autant plus qu'elle devait aussi composer avec les automobilistes qui roulaient en sens inverse.

Elle se gara dans la cour d'un *Bed and breakfast*, où elle reconnut les voitures de Daniel Redcliff et de Sam Baker. En entrant dans le restaurant, elle trouva les deux familles assises sur une même rangée de tables et qui attendaient sa venue avant de passer leur commande. Assise à côté de son père, Evely, comme à son habitude, semblait plus intéressée à jacasser avec ses cousines qu'avec les adultes, bien qu'elle échangeât quelques paroles avec son grand-père. Stella ne put s'empêcher de remarquer que la jeune fille s'était fait une petite tresse qui descendait sur son T-shirt noir arborant le logo de la série *Jem*. Outre le vétéran Bill, assis sur son fauteuil roulant, il y avait, tout à côté, Randolph, ainsi que Riley et Marion, qui eux, se trouvaient à l'autre bout de la table.

Pendant le déjeuner, composé de jambon fumé, saucisses grillées, œufs bouillis ou farcis, rôties et jus à volonté, Stella regarda autour d'elle, puis constata qu'il manquait quelqu'un. Elle questionna donc Justina pour éclaircir ce mystère.

— Dis-moi, sais-tu où est Nadine ?

— Tu veux parler de la fille qui accompagne Sam aux cours ?

— Oui.

— Je ne sais pas. Tu peux demander à Sam, mais je ne crois pas qu'elle soit venue.

Après le déjeuner, les deux familles reprirent le chemin de Whistler. L'ancienne voiture de Bill, une vieille *Dodge Ramcharger* avec un châssis vert, était garée juste à côté de la voiture des Bakers. Tandis que Riley et Randolph aidèrent leur vieux père handicapé à se hisser sur le siège passager, Stella alla rejoindre Sam, qui venait tout juste d'installer le petit Trevor dans sa chaise à bébé. Avec sa bonne humeur naturelle, il se montra très heureux de revoir sa consœur, qu'il n'avait pas vue depuis une semaine. Ils échangèrent quelques mots

de politesse, avant que Stella ne finisse par demander où se trouvait Nadine.

— Nous sommes passés chez elle, mais elle a dit qu'elle ne pouvait pas nous accompagner. Ça nous a étonnés, parce qu'on s'est parlé au téléphone hier soir, et elle m'a assuré qu'elle était prête pour notre sortie.

— Quel empêchement a-t-elle eu, au juste ?

— Selon ce qu'elle a dit, elle devait travailler.

— Travailler ? On l'a donc appelée ce matin ?

— Probablement.

— Et où travaille-t-elle ?

— Aucune idée, répondit Sam en levant les bras. Je ne sais pratiquement rien sur les sœurs Benteleys. Elles sont très réservées.

Décue, Stella retourna à sa voiture quand elle entendit Daniel signifier à tous qu'il était l'heure de partir.

Whistler se trouve aux abords des lacs Alta et Green qui nourrissent les rivières Green et Cheakamus, qui elles-mêmes alimentent la rivière Squamish, laquelle descend jusqu'à la baie Burrard. Le village est ceinturé de nombreux pics qui en ferment l'accès, telles des fortifications. Mais contrairement à Squamish, Whistler n'est pas très développé. Il y a, là-bas, un manque criant d'infrastructures. Avant les années soixante, ce village n'était qu'un petit bourg de l'époque coloniale perdu dans le nord de la province, jusqu'à ce qu'une poignée d'entrepreneurs tentent de le moderniser, jugeant l'endroit idéal pour y tenir les Jeux olympiques d'hiver de 1968. On y avait établi un réseau de poteaux électriques, une ligne de téléphone, quelques édifices modernes, dont un hôtel à vingt chambres appelé *Garibaldi's Northen Inn*, de même qu'on y avait installé des remonte-pentes à l'intention des athlètes, mais uniquement à la montagne du Spearhead. Malheureusement, en raison d'un faible appui de la population locale, les Jeux olympiques n'eurent pas lieu, et les investisseurs firent cesser les travaux, laissant Whistler avec seulement un pied dans la maison de la modernité.

Dû à un manque de routes asphaltées, les voitures qui transportaient les étudiants de Daniel furent forcées de se garer dans une carrière dépourvue d'arbres, juste à côté d'une station-service. Quand Stella sortit de sa voiture, malgré un léger mal de dos, elle ne put que s'émerveiller devant la splendeur du mont Whistler, un massif de

pierre situé tout à côté d'une montagne appelée Blackcomb, et dont le sommet enneigé atteint une hauteur de plus de deux mille mètres. Sa forme conique n'est pas sans rappeler aux visiteurs qu'en fait, il s'agit d'un volcan éteint depuis des milliers d'années et que ses escarpements rocheux sont l'œuvre de coulées de lave.

Stella et les deux familles prirent le chemin le plus direct pour se rendre à la montagne, soit un sentier tout boueux en raison des fortes pluies de la veille et recouvert de milliers de petits cailloux blancs. Après seulement quelques pas, tous avaient mal aux talons tant la pierre était omniprésente. Pour sa part, Bill, qui faisait de son mieux pour se déplacer à l'aide de son fauteuil roulant, s'enlisait continuellement dans la boue. Chaque fois, Randolph et Riley devaient pousser l'engin pour dégager les roues. De prime abord, Stella se demandait si c'était vraiment une bonne idée que d'avoir emmené Bill. Mais elle fit vite de se raviser en voyant ce dernier reprendre sans cesse son chemin avec force et détermination. Après tout, n'avait-il pas fait la guerre ? S'il avait pu, jadis, échapper aux balles et aux explosions, il pouvait tout aussi bien circuler sur un sentier montagneux, peu importe les circonstances.

Le sentier franchi, le groupe devait à présent gravir une longue pente menant vers une forêt dense. Cette fois, par contre, le sol était moins vaseux, ce qui leur facilitait beaucoup la tâche. À l'orée de la forêt, Stella aperçut un homme qui les attendait au pied d'un pin. Visiblement, il s'agissait d'un Autochtone. Elle pouvait le deviner à ses longs cheveux noirs et à sa peau cuivrée, tout autant qu'à sa fière allure. À sa vue, elle sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Daniel fut le premier à se présenter à lui. Les deux hommes s'enlacèrent, puis le professeur s'empessa de présenter son vieil ami à Stella. Il se nommait Colin Ross, mais préférait être appelé *Coles*. Quand Stella s'approcha de lui, l'image du bel homme parfait fit vite de s'estomper lorsqu'elle vit que son nez était drôlement amoché, comme s'il avait reçu un coup de poing au visage. Ses narines obliquaient sérieusement vers la gauche, de même que des cicatrices laissaient deviner qu'il avait subi une opération chirurgicale. C'était si horrible à voir, que Stella ne pouvait faire autrement qu'ouvrir tout grand les yeux, geste qui n'échappa pas à l'attention de Coles.

— C'est mon nez qui vous fait peur ? demanda-t-il fort gentiment.

— Oh... pardon, je ne voulais pas...

— Ne vous en faites pas, j'ai l'habitude. Croyez-moi, mon nez est peut-être aussi laid que celui d'une sorcière, mais il ne me fait pas plus souffrir qu'un bouton.

— Je suis heureuse de l'apprendre, mais que diable vous est-il arrivé ?

— Un accident de jeunesse, rien de plus.

Coles se tourna ensuite vers Bill, qui le salua aussi chaleureusement que s'il eût été l'un de ses fils. Puis, l'homme invita le restant du groupe à le suivre dans la forêt. Dès qu'ils y furent, tous posèrent les pieds sur une pente surélevée d'une vingtaine de degrés. Il était difficile d'y marcher, mais au moins, le sol était sec. Bill n'eut aucun mal à se déplacer, et ce, sans l'aide de ses fils. Devant eux, Evely et ses cousines marchaient en se livrant parfois à une course pour déterminer qui était la plus rapide. Ce faisant, elles s'élançaient dans la forêt et disparaissaient complètement du champ de vision de leurs parents, qui ne semblaient guère s'en inquiéter. Étonnée de la chose, Stella demanda à Justina :

— Est-ce qu'Evely connaît bien cette montagne ?

— Oh non, c'est sa première visite au mont Whistler.

— Mais si elle devait se perdre ? Si elle se blessait ?

— Ne t'inquiète pas. Ma fille est souvent énervante, mais elle est plus mature qu'elle en a l'air. Elle n'ira pas loin, et ses cousines vont veiller sur elle.

— Tant mieux. Je veux dire, je n'ai aucun doute qu'elle saura retrouver son chemin, mais...

— Ha ! Ha ! Stella, voilà à peine plus d'un mois que nous nous sommes retrouvées, et déjà, ton rôle de tante te tient à cœur.

— Quoi ? Mais je suis ta cousine, pas ta sœur.

— Et pourtant, tu te soucies d'Evely comme si elle était ta propre fille.

— Mmm... laissa entendre Stella, le visage rougi. J'imagine que tu as raison.

En entendant cette dernière réplique, Justina crut bon de clore le sujet.

En suivant le chemin alpin, les randonneurs entendirent comme un bruit de chutes d'eau provenant du sommet de la montagne. Ils finirent par longer une rivière tumultueuse, dont le courant était si

rapide que parfois, de petites vagues venaient s'éclabousser sur les rochers de la rive en laissant un panache d'écume sur leur surface. En observant le cours d'eau de plus près, Stella aperçut des petits poissons qui s'entêtaient à remonter vers l'avant en sautant par-dessus les rochers, malgré le fort courant qui les repoussait en arrière.

—As-tu vu ça ? lança-t-elle à sa cousine.

—Quoi ?

—Mais les poissons, voyons ! La rivière en est remplie.

—Eh oui ! s'exclama Justina. Nous allons à la pêche.

—À la pêche ? Sans canne, ni filet, ni hameçon ?

—Ha ! Ha ! Ha ! Ne t'inquiète pas, nous avons tout prévu.

En arrivant au bout du chemin, après avoir monté la pente sur plus de trois cents mètres, ce qui ne fut pas sans provoquer des ampoules aux pieds de Stella, le groupe aboutit sur la rive d'un petit lac nourri par une cascade. Et ils n'étaient pas seuls sur les lieux. Près d'une quinzaine de Squamish les attendaient près de la chute. Pour la plupart, il s'agissait de jeunes femmes dans la vingtaine, dont certaines étaient accompagnées d'enfants. Toutes s'affairaient à dresser trois tables à pique-nique sur lesquelles elles déposaient des assiettes, des couverts en plastique et des ustensiles, tandis que les hommes étaient réunis près de la rivière pour terminer la construction de ce qui semblait être une plateforme en bois, aménagée tout près de la chute.

Les deux groupes se saluèrent tout en échangeant un flot de paroles, que Stella comprenait par bribes. Elle remarqua deux personnes qui se distinguaient des autres tant elles semblaient attirer le respect de leurs pairs, qui s'adressaient constamment à elles avec déférence. Les personnes en question étaient une vieille femme et un homme tout aussi âgé. Si la dame se faisait plus discrète, l'homme, lui, discutait de façon très énergétique. En dépit de sa vieillesse, il avait une bonne posture et se tenait bien droit sur ses jambes. Sous sa coiffe en plumes, on ne devinait que quelques cheveux gris. À le voir, Stella était persuadée qu'il devait s'agir du chef de la tribu. Discrètement, elle se tourna vers Justina pour s'enquérir de la façon adéquate de saluer un tel homme.

—Fais comme moi, répondit l'autre ; dis-lui bonjour, serre-lui la main et souris-lui.

Elle suivit donc ce conseil, et le chef, qui se nommait Christopher Rivers, lui serra amicalement la main tout en lui souhaitant la bien-

venue. Après quoi, il lui présenta la vieille dame qui l'accompagnait. Cette dernière s'appelait Hailey Whispering Mountain, une chamane qui pratiquait les anciens rituels des Squamish depuis qu'elle y avait été initiée à l'âge de seize ans. Bien qu'elle eût plus de soixante-dix ans et qu'elle fût aveugle, elle était parvenue à escalader la montagne sans l'aide de quiconque. Ses yeux de la couleur du café étaient complètement immobiles. De la même taille que Stella, elle portait, par-dessus ses cheveux blancs, un grand chapeau de paille typique de sa culture. Son corps, quant à lui, était enveloppé dans une longue couverture rouge sur laquelle on pouvait voir des animaux sacrés de la mythologie indienne. L'Aigle du tonnerre, tissé selon l'art traditionnel, était parfaitement illustré sur le devant du vêtement et agissait comme le gardien du cœur.

Lorsque l'aïeule serra la main de Stella, elle posa une main sur son épaule, s'approcha doucement de son visage, et lui souffla à l'oreille quelques mots dans leur langue, que la visiteuse ne saisit pas.

— Sois le bienvenu parmi nous, ma sœur, termina Hailey, avant de se diriger vers les autres pour les saluer à leur tour.

En la regardant marcher, Stella se sentait toute drôle. Elle n'était pas préparée à un accueil aussi...physique. Elle se sentait honorée, certes, mais elle avait l'étrange impression que la chamane s'était adressée à elle... avec de la pitié dans sa voix. Une foule de questions lui venaient en tête : est-ce que Hailey Whispering Mountain connaissait son histoire ? Savait-elle qu'encore tout récemment, jamais elle n'aurait osé approcher un Autochtone, et encore moins un Squamish ?

Les salutations terminées, le chef Rivers pria les participants de se regrouper autour de lui et de Hailey pour leur expliquer la prochaine activité.

— Frères et sœurs, fils et filles de la Nation *Skwxwu7mesh*, je vous remercie tous d'être venus en ce jour béni par nos ancêtres. Ici, sur la montagne de Whistler, nous sommes réunis pour réapprendre les voies de nos pères. Vous êtes venus de loin, et vos estomacs sont sûrement vides. Une collation vous sera servie sous peu, mais juste avant, notre chamane va exécuter ce que nous appelons le rituel du poisson. Par la suite, chacun de vous sera invité à pêcher un saumon selon la méthode traditionnelle. Vous n'êtes pas obligé de le faire, mais je peux vous assurer que c'est un sport dans lequel on retrouve l'exaltation du défi.

Les Squamish allèrent s'asseoir autour des tables à pique-nique, à l'exception de Hailey qui, guidée par le chef, marcha jusqu'au bassin où se déversait la chute d'eau. Stella observa les deux anciens monter sur la passerelle en bois, tels deux mariés gravissant un autel.

— Justina, pourquoi est-ce qu'elle s'appelle *Whispering Mountain*.

— Je crois que c'est parce qu'elle communique avec les esprits de la montagne. Mais je ne suis pas certaine.

Justina se tourna vers Daniel et tira légèrement sur la chemise de ce dernier pour avoir son attention, du fait qu'il discutait avec Coles.

— Chéri, est-ce que tu sais pourquoi la chamane se nomme *Whispering Mountain* ?

— Non, je l'ignore. Le chef Rivers m'a déjà raconté qu'elle avait changé son nom après son initiation, mais c'est tout ce que je sais.

— Que va-t-elle faire au juste, comme rituel ?

— Tu verras, Stella, c'est un rituel formidable. En fait, ce n'est rien d'autre que d'attraper un poisson, mais c'est fascinant à voir parce que malgré sa cécité, Hailey y arrive parfaitement.

— Et que va-t-elle faire avec le poisson ?

— Attends, tu verras bien.

Une fois sur la passerelle, Rivers aida la chamane à l'y rejoindre. Il veilla sur elle avec la tendresse d'un fils pour sa vieille mère. À la surprise générale, la chamane demanda à ce qu'on lui donne un bâton en bois muni d'un filet. On lui noua ensuite une corde autour de la taille, avant d'enrouler l'autre extrémité à un arbre. Celui qui s'était livré à cet exercice, visiblement un expert en la matière, avait veillé à ce que le nœud soit bien bouclé, sans pour autant qu'il soit trop serré. Fin prête, la chamane s'installa sur le bord de la passerelle et fit passer son filet sur le bord des rapides, en s'efforçant de bouger le moins possible. Plusieurs poissons tentaient toujours de sauter par-dessus la chute d'eau pour atteindre le bassin, et bien que Rivers l'avertît chaque fois qu'un poisson sautait, Hailey *Whispering Mountain* rata quatre saumons. Lorsqu'un cinquième jaillit des eaux, avant même que le chef ne la prévienne, la femme, d'un brillant coup vif, parvint à attraper le poisson dans son filet, sous les applaudissements des spectateurs.

Après quoi, la chamane, toujours aux côtés du chef Rivers, prit un couteau et le planta d'un seul coup dans le cœur du saumon, qui

se débattait pourtant vigoureusement dans ses mains. Elle marcha ensuite vers la table où Stella et les Redcliff étaient assis, puis déposa le poisson dans une assiette. Toujours avec son couteau, elle entreprit de désosser la carcasse. Ce qu'elle fit alors, laissa Stella pantoise. Elle découpa le ventre du saumon avec une adresse parfaite, tout en entonnant d'une voix quasi religieuse une chanson issue du répertoire squamish. On aurait dit une prière. Après quoi, elle retira la peau du salmonidé et découpa la chair en petits cubes en prenant grand soin de ne pas toucher les arêtes avec la lame du couteau. Avec une expertise étonnante pour une non-voyante, elle détacha la chair sans toucher ou abîmer la moindre arête. Son travail terminé, elle prit le squelette tout entier et, toujours guidée par Rivers, alla le jeter dans la rivière. Quand elle revint à la table, elle invita tout le monde à aller pêcher un saumon, avant de s'asseoir et d'attendre le retour de tous pour entamer son repas.

En groupe de deux personnes, les Squamish allèrent à la passerelle, s'attachèrent à la corde et essayèrent d'attraper les poissons avec le filet. Parmi eux, il y en avait qui étaient très doués pour la pêche et qui réussirent à attraper leur saumon du premier coup. Pour les personnes ne souhaitant pas manger leur poisson cru, un dénommé Gabriel avait apporté un petit grill. De même, des femmes avaient apporté des épices, du citron, et autres accompagnements pour assaisonner le poisson. Pendant qu'elle attendait son tour à la passerelle, Stella questionna Daniel sur le rituel dont ils venaient d'être témoins.

— Pourquoi chantait-elle pendant qu'elle découpait le saumon ?

— C'est une chanson très ancienne qu'une chamane doit réciter lorsque le premier saumon de la saison est pêché, expliqua Daniel. Et pendant qu'elle chante, elle doit veiller à ne pas briser les arêtes du poisson, de façon à rejeter le squelette intact dans la rivière.

— Mais pourquoi tout ça ?

— Il est dit que, durant la saison de pêche, la chamane ne doit pas endommager les arêtes de la première prise avant de la retourner à l'eau, car autrement, la prochaine saison ne sera pas bonne.

— Est-ce que c'est vrai ?

— Bof ! fit Daniel, ce n'est qu'une cérémonie. Si un jour la rivière devait manquer de poissons, ce ne serait pas si grave. On pourrait toujours s'en procurer à l'épicerie. Mais personnellement, je préfère les produits frais pêchés, car leur goût est meilleur. Alors, si le rituel

auquel s'est livrée la chamane nous assure d'une abondance de poissons l'année prochaine, je suis heureux de savoir qu'elle l'a accompli adéquatement.

—C'est une très belle coutume, jugea Stella en continuant de regarder Hailey avec admiration. Je ne peux pas croire que dans son état, elle soit parvenue à faire tout ça.

—Voilà plus de cinquante-trois ans qu'elle répète ce rituel. Même si elle n'était pas aveugle, elle pourrait très bien désosser le poisson avec les yeux bandés.

En tournant le regard vers la rivière, Stella aperçut des enfants qui faisaient la ligne tout en se chamaillant pour savoir qui serait le premier à pêcher. Les parents, surtout les mères, durent intervenir pour les remettre à l'ordre. Quand vint leur tour de s'exécuter, certains gamins éprouvèrent de la difficulté à attraper leur poisson, en particulier les plus jeunes qui étaient trop petits pour les atteindre. Ceux-là durent se faire aider par leur mère, question d'apprendre à manipuler le filet. Mais au final, avec ou sans aide, tous réussirent à attraper un poisson.

Par la suite, ce fut au tour des adultes qui se trouvaient déjà sur la passerelle de pêcher leur repas. Ceci fait, les femmes qui n'avaient pas encore leur poisson furent invitées à s'exécuter, ce que fit Stella, sous l'œil attentif de Justina qui préférait observer le spectacle.

Une fois Stella attachée à la corde, on lui remit le filet en lui expliquant qu'elle ne devait pas trop se pencher vers l'eau, sous peine de trébucher. On lui conseilla également de ne pas plonger le filet trop profondément dans l'eau, car il risquait d'être emporté par les rapides. De même, il fallait éviter de l'approcher des rochers qui sillonnaient le fond de la rivière pour qu'il ne s'y accroche pas. Stella maintint donc son filet sur la surface de l'eau, attendant patiemment qu'un saumon se pointe. Sous l'eau, elle pouvait discerner des formes argentées qui telles des ombres, attendaient leur heure pour sauter par-dessus la cascade. Tout à coup, un poisson finit par jaillir. Les réflexes bien à l'affût, Stella parvint à l'attraper au premier essai. Alors que sa prise gigotait constamment, elle s'empressa de la ramener à la passerelle, de peur de l'échapper dans l'eau. Dès qu'elle y fut, un homme tua le saumon d'un coup de couteau, le nettoya, et le remit à sa propriétaire. Lorsque celle-ci partit avec le pauvre saumon mort dans le creux de ses mains, elle se jura que plus jamais on ne l'y reprendrait à manger un poisson pêché de cette manière. Valait mieux se procurer ce genre de denrée

à l'épicerie. Là-bas, non seulement le tout était-il bien emballé, mais de plus, jamais il n'y avait de traces de sang visibles sur la carcasse.

Une fois le festin terminé, le chef se leva de sa chaise. Hormis les enfants qui continuaient de se chamailler ou de jouer entre eux, tous le regardèrent en silence, sachant qu'il s'apprêtait à s'adresser à eux. En l'observant, Stella vit qu'il pouvait faire preuve de beaucoup de patience, alors même que les mères tentaient de ramener leur marmaille à l'ordre. Ceci fait, tous purent enfin diriger leur attention vers Rivers et Whispering Mountain, qui elle, avait l'habitude, lors de ces rencontres, de transmettre son savoir sur les pratiques ancestrales et les esprits qui veillent sur les peuples de la côte. Finalement, Rivers prit la parole et entretint son auditoire au sujet du chef légendaire *Sa7plek*², mieux connu, chez les Blancs, sous le nom de Joe Capilano.

— À l'époque où *Sa7plek* marchait sur ces terres, expliqua-t-il, notre peuple vivait encore selon les traditions ancestrales. Nous pêchions le saumon dans les rivières, nous chassions le chevreuil dans les vallées et sur les hautes montagnes et nous apprenions à nos enfants comment construire nos canots. En fait, c'est ce que nous faisions depuis la nuit des temps. Or, bien avant que Capilano ne pousse son premier cri dans les bras de sa mère, les Blancs étaient déjà en contact avec les peuples salish. Les premiers à débarquer sur ces terres furent les Espagnols, qui nous arrivaient de la Californie. Sont apparus ensuite les Russes, qui jusque-là, occupaient les berges glacées de l'Alaska. Puis, les Anglais et les Canadiens se sont amenés de l'est dans le but de fouiller nos montagnes et nos rivières pour y trouver de l'or. Avec eux sont arrivés les trains, les routes, les grandes maisons et des villes qu'ils ont voulues aussi immenses que la caldera d'un volcan. Enfin bref, ils ont doté nos terres d'un tas de choses alors inconnues de nos ancêtres. Et avec ces nouveautés, est né le processus de l'assimilation de nos peuples. Nous savions tous que l'homme blanc mettrait tout en œuvre pour nous obliger à adhérer à sa culture. *Sa7plek* a vécu au cœur de cette ère de grands changements, qu'il n'a pas rejetés, sans pour autant inciter ses semblables à faire de même. Il a été éduqué par des prêtres catholiques venus en mission dans notre vallée. Il a appris beaucoup de choses sur cette religion. Un jour, mon père m'avait raconté que *Sa7plek* pouvait aisément chanter une messe complète. Quand il est devenu un homme, il a quitté son peuple pour

2. Dans la langue Squamish, *Sa7plek* est prononcé comme telle : Su-à-pu-luck.

aller s'installer dans une mission catholique à North Vancouver, où il a pratiqué le métier de bûcheron. Les gens du coin l'appelaient Hâyas³ Joe, en raison de sa grande force physique. Et c'est durant cette période qu'il a épousé sa femme, Mary Agnès Lixwelut. Un jour est arrivé un curé du nom de Paul Dur... je m'excuse, je ne sais pas comment prononcer son nom en français, mais ce Paul a demandé à *Sa7plek* de rejoindre son peuple dans la vallée des Squamish. Il lui a fait cette requête, car de nombreux membres de la tribu avaient quitté la mission parce qu'ils refusaient d'adhérer à la religion catholique. Le curé espérait que *Sa7plek*, un catholique bien ancré, parvienne à convaincre ses frères et sœurs de revenir à la foi catholique. Pour l'aider dans sa quête, l'homme a réussi à convaincre le conseil de la Nation de nommer *Sa7plek* à la tête des Squamish. Ce que ce dernier a fait par la suite montre ce qu'il y a de plus admirable chez lui... Quand il est devenu chef, il n'a pas cherché à imposer la religion catholique à quiconque. Il est certes parvenu à convertir certaines personnes, de même qu'il a fait construire une nouvelle église, mais jamais il n'a sommé ses frères d'abandonner nos croyances ou d'oublier que l'Aigle du Tonnerre veille sur nous depuis les cieux. Lui non plus, d'ailleurs, n'avait pas cessé de croire aux esprits, tout comme il n'a jamais renoncé à nos vieilles coutumes. Même quand il célébrait la messe et honorait le nom de Jésus, il continuait de vénérer l'Aigle du Tonnerre et de prier nos ancêtres. Lors d'une quête spirituelle durant laquelle il avait jeûné plusieurs jours dans les montagnes, il avait aidé et encouragé ses fils à suivre son exemple...

La main de Stella jaillit tout à coup devant les yeux de Rivers, qui s'interrompit pour la laisser parler.

— Il y a quelque chose que je ne saisis pas, lui dit-elle après s'être excusée de son interruption. Si *Sa7plek* vénérât toujours la religion de nos ancêtres, pourquoi s'est-il converti au catholicisme ? Et pourquoi a-t-il encouragé les autres Squamish à se convertir ?

— Pourquoi ne se serait-il pas converti ? questionna le chef en posant sur son interlocutrice un regard amusé.

— Eh bien... parce que ce n'est pas la religion de notre peuple. Et pourquoi adopter la religion d'un envahisseur qui cherchait à nous dominer ?

3. L'accent sur le *a* est en fait un accent aigu, comme *é*.

Une ombre noire vint assombrir le visage de Rivers, qui affichait désormais un sourire triste. Le remarquant, Stella craignait d'avoir dit une bêtise. Le chef laissa entendre un faible soupir, avant de reprendre la parole sans y aller d'aucun reproche. Au contraire, il semblait parfaitement comprendre ce qui avait poussé Stella à poser une telle question sur le paradoxe de *Sa7plek*.

— Il est inconcevable que les Blancs aient cherché à nous imposer leurs croyances et leur culture. Encore aujourd'hui, ils essaient d'enrayer notre identité et vont même jusqu'à l'effacer dans la mémoire de nos futures générations. Ils ont tenté de transformer *Sa7plek* pour en faire un modèle à suivre par les autres Squamish, mais leur tactique a échoué. Alors, pourquoi a-t-il adhéré à la religion de ceux qui voulaient abolir la nôtre ? Je n'ai pas de réponses claires à cette question. *Sa7plek* n'a jamais beaucoup parlé de ses convictions religieuses, mais je suis certain d'une chose ; il n'était pas d'accord avec l'idée d'imposer nos croyances aux autres. Au même titre que moi, il était d'avis que chaque humain devait parcourir son propre chemin et que peu importe ce chemin, il faut toujours se souvenir de ces trois choses : la maison où on est né, la terre où on a grandi et la famille qui nous a chéris. *Sa7plek* croyait que tout comme lui, les peuples salishs étaient attachés à cette terre. Et c'est pour défendre leur droit d'y vivre qu'il est parti rencontrer le roi Edward en Angleterre avec les chefs Basil David, de la nation shuswap et Chilli hitza, de la nation okanogan. Avant son départ, les autres chefs se sont réunis devant sa hutte pour l'honorer. Et c'est là qu'ils l'ont baptisé *Sa7plek*, en l'honneur des anciens qui avaient accompli de grands exploits pour défendre les peuples de la côte. Et c'est sous ce nom que notre héros s'est présenté à Sa Majesté à Londres pour décrier l'injustice commise à l'égard des Autochtones et dénoncer la colonisation de leurs terres. Malheureusement, s'il a été bien reçu par ses hôtes, son appel à la justice a été entendu par les oreilles du roi, mais pas par son cœur. Le souverain n'éprouvait aucune compassion pour les peuples de la côte. De ce fait, le roi ne s'est pas opposé à la colonisation de nos terres. Mais, le voyage de *Sa7plek* en Angleterre n'a pas été un acte vain, car il a marqué le début de notre résistance face à l'oppression qui nous menaçait jadis, et qui encore, menace nos droits à nos terres et à notre culture. Nous avons poursuivi l'œuvre de notre ancêtre en continuant de dénoncer l'injustice du système colonial. Nous luttons, comme

tous nos frères et sœurs à travers ce continent. Parviendrons-nous un jour à nous libérer de cette oppression? Seul l'Aigle du Tonnerre pourrait répondre à cette question. Mais il ne faut pas oublier que nous sommes encore ici, et que nous continuerons de vivre ici parce qu'ici, c'est notre terre, notre foyer. Notre passé et notre futur sont unis par cette terre, comme les rivières sont liées aux lacs. Et notre culture, comme notre âme, n'est pas un arbre, mais une montagne. Jamais elle ne pourra être abattue.

Chapitre 9

La présentation de Rivers terminée, les Squamish, guidés par le chef et la chamane Hailey, descendirent le mont Whistler pour gagner le lac Alta, situé tout en bas de la montagne. Tous les bruits naturels susceptibles d'être entendus dans une forêt étaient étouffés par les conversations incessantes des randonneurs, qui se félicitaient les uns les autres d'être parvenus à tirer un saumon de l'eau selon le rituel qu'on leur avait enseigné. Certains, en particulier les hommes, se targuaient d'avoir réussi à attraper leur prise dès le premier essai, tandis que d'autres, dont Sam Baker, affirmaient être parvenus à pêcher leur saumon par la queue, sans l'aide du filet.

De tout le groupe, seule Stella demeurait silencieuse. Elle avait l'esprit tellement ailleurs, que c'est tout juste si elle regardait devant elle. En fait, la plupart du temps, elle fixait le sol rempli de feuilles mortes et d'épines de pin. De temps à autre, quand elle sentait le vent de l'ouest souffler dans ses cheveux, elle prenait la peine de soulever brièvement le regard pour contempler la vallée et le lac Alta, tout en bas. Malgré la distance, elle était en mesure de voir de petites embarcations abandonnées sur la plage.

Ayant tôt fait de remarquer l'air absent de sa cousine, Justina l'observa. Cette dernière avait l'impression de devoir toujours rester sur ses gardes avec Stella, dont l'humeur semblait imprévisible. C'est ce qu'elle avait remarqué, effectivement, et ce, depuis le tout premier jour de leurs retrouvailles. Elle se faisait tellement de souci pour sa parente, qu'il lui arrivait parfois de se réveiller au beau milieu de la nuit après avoir fait un horrible cauchemar au cours duquel elle avait vu des images la montrant morte. Son corps était étendu dans le fond d'un lac, le cou entouré d'une corde, elle-même reliée à une pierre. Justina n'en était pas à craindre que Stella veuille à nouveau attenter à ses jours, mais elle ne pouvait s'empêcher de croire, et avec raison, qu'un gros nuage noir planait au-dessus de sa tête. Elle savait que Stella avait eu une vie difficile et qu'il lui faudrait parcourir encore beaucoup de chemin pour faire la paix avec son passé. Aussi, il lui était impossible d'effacer de sa tête l'image de cette femme fragilisée à qui on avait tout enlevé, jusqu'à son identité.

Justina laissa Daniel marcher avec Evelyn et rejoignit Stella, qui se trouvait à quelques pas derrière eux. Prenant place à ses côtés, elle oublia ses mornes pensées et afficha un sourire joyeux, tout en restant à l'affût du moindre signe capable de lui permettre de déterminer ce qui en ce moment même troublait sa cousine.

— Toi non plus tu n'arrives pas à supporter le froid de la montagne ? lui demanda-t-elle pour entamer la conversation.

— Pardon ?

Si Justina avait posé cette question, c'est qu'elle avait remarqué que Stella, qui ne portait qu'un T-shirt, gardait constamment les bras croisés contre sa poitrine, en plus de se frotter les épaules chaque fois que le vent s'amenait dans sa direction.

— Ah oui, répondit cette dernière en tirant sur le bout de son T-shirt. Je dois avouer que je ne viens pas souvent à la montagne. Et toi, tu es une habituée ?

— À dire vrai, je crois que ce sera ma dernière escapade, confessa Justina en massant légèrement ses membres inférieurs. J'en ai assez de me torturer les jambes. Ce doit être l'âge.

— Mais l'air est tellement frais, ici.

— Tu veux de l'air frais ? Allume ton air conditionné.

Les deux cousines émirent un gloussement, puis Justina enchaîna.

— Dis-moi, chère cousine, est-ce que tu vas bien ?

Tout à coup, Stella eut un sentiment de déjà-vu, se souvenant trop bien de la fois où Jérémie lui avait posé cette même question. Elle se mit donc sur ses gardes.

— Euh... tu crois que je n'ai pas l'air de bien aller ? répliqua-t-elle, consciente qu'il lui serait plus difficile de berner sa cousine que son neveu.

— Eh bien, tu as à peine prononcé un mot depuis que nous avons quitté le sommet. Est-ce qu'il y a quelque chose qui te perturbe ?

— Je n'irais pas jusqu'à dire ça. C'est... c'est l'histoire de *Sa7plek*. C'est triste.

— Oui, c'est triste. La première fois qu'on me l'a contée, j'ai fondu en larmes. Mais tu sais, ce n'est pas parce qu'un héros a échoué, qu'il n'est plus un héros. *Sa7plek* n'a peut-être pas pu empêcher les Blancs de prendre nos terres, il reste qu'il n'a pas baissé les bras pour autant. Pour le bien de notre peuple, il a persévéré.

— Je ne prétends pas que ce qu’il a fait était futile. Au contraire, je l’admire comme s’il était le Messie.

— Le Messie ? répéta Justina en s’esclaffant. Allons donc !

— Bon... O.K... C’est ma façon de dire que c’était un grand homme, et je suis heureuse d’avoir entendu son histoire. Il semble être notre... comment dire ? Notre version de Gandhi.

— Tu le compares à Gandhi ?

— Eh bien, ce grand homme a combattu pour le peuple indien, comme *Sa7plek* l’a fait pour nous.

— Oui, mais Gandhi a mené des manifestations et fait des discours pour que l’Inde se libère des Anglais. Tout ce que *Sa7plek* a fait, c’est de s’adresser au roi pour dénoncer l’injustice des Blancs envers notre peuple. J’admets toutefois que ce n’était pas une mince affaire de traverser l’océan pour aller rencontrer le roi en personne. À cette époque-là, peu d’Indiens osaient s’aventurer par-delà les Cascades, les berges de l’Alaska et même, les déserts de la Californie. Encore aujourd’hui, plusieurs Squamish n’ont pas la chance de mettre les pieds dans des endroits comme celui-ci.

— Et pourtant, ça n’a pas toujours été le cas. Il fut un temps où nous voyagions sur toutes les côtes du nord-ouest. C’était à l’époque où nous n’étions pas confinés dans nos réserves. Nous étions libres de circuler où nous le souhaitions.

— Nous le pouvons encore, répliqua Justina. Visiter les anciens sites de notre peuple, n’est-ce pas ce que nous faisons actuellement ?

— Et pourtant, nous ne sommes pas tous là pour en profiter.

— C’est parce que certains d’entre nous n’ont pas les moyens.

— Je sais, c’est navrant.

Stella regarda une nouvelle fois en direction du lac Alta, mais il y avait trop d’arbres dans son champ de vision pour voir l’étendue d’eau.

— À quoi penses-tu ? chercha à savoir Justina.

— À plein de choses.

— Comme ?

— Je me demande ce que nous allons faire au lac Alta, répondit Stella après une longue hésitation. Et aussi... non... oublie ça... c’est inutile.

— Nous avons encore une longue marche à faire. Même les choses inutiles nous aideront à passer le temps.

— Je... je pensais à ce que le chef Rivers a dit à propos de *Sa7plek*.

— Tu veux parler de son entretien avec le roi ?

— ...

— Cette histoire, c'est un peu de la petite bière pour nous. Mais qu'y a-t-il d'étonnant ? Le gouvernement d'Ottawa ne se soucie pas trop de nous et le roi du Royaume-Uni de l'époque encore moins. *Sa7plek* aurait pu aller voir le magicien d'Oz, on se serait quand même payé sa tête.

— Penses-tu que *Sa7plek* a songé à s'enlever la vie ?

À cette question, le visage de Justina devint tout blanc. Inquiète, elle répondit :

— Je... je ne sais pas. Peut-être que oui, peut-être que non. Qui peut le savoir ?

— Lui-même, je suppose.

— Stella, qu'est-ce qui se passe, au juste ?

— Oh rien, laisse tomber.

— Non, vas-y, parle.

— Il n'y a rien à dire. Je ne faisais que radoter.

Au même moment, lorsque le groupe sortit de la forêt, un membre du groupe laissa entendre que la beauté du lac Alta était si sublime, que toute personne ayant la chance de le voir ne serait-ce qu'une seconde aurait tôt fait d'oublier ses pires angoisses, propos qui furent vite validés par Daniel. Et c'était vrai. Même Stella se devait d'admettre que la magnificence des lieux lui apportait du réconfort. Par chance, le groupe atteignit le rivage de l'Alta sous un ciel complètement dégagé. Pas un seul nuage n'y flottait. Pour ajouter au décor, on pouvait voir, à même l'eau du lac, toutes les montagnes du nord et du sud qui l'entouraient, dont le sommet du mont Whistler, qui semblait s'y mirer. Et pour couronner le tout, l'endroit était aussi paisible que tranquille. La fraîcheur du vent, jumelée à l'odeur riche du pin et du cèdre, venait vous masser les joues.

Lorsque le groupe aboutit sur la plage de sable dorée, qui couvrait la rive australe du lac sur une superficie de deux kilomètres, Stella se sentit nostalgique. Un tas de souvenirs datant de son enfance ressurgirent à la vue des canots qui envahissaient la plage. Elle se remémorait ses ambitions de l'époque tout autant, hélas, que son désir récent de mettre fin à ses jours.

En tout, il y avait trois grands canots. Après les avoir transportés sur le bord du lac à l'aide de camionnettes, des hommes les préparaient en vue de les mettre à l'eau, tandis que d'autres pêchaient, bien installés sur les abords du mont Whistler. En les regardant bien, Stella fit vite de constater que ces gens n'étaient pas tous autochtones. Parmi eux, il y avait trois gardes forestiers, dont la camionnette arborant le logo des parcs forestiers de la Colombie-Britannique était garée près de la plage.

Une fois le groupe de Daniel rassemblé devant les embarcations, un Squamish se présenta au chef Rivers. De petite taille, l'homme avait une chevelure courte et noire, dont la coiffure n'était pas sans rappeler celle de Moe, l'un des trois humoristes du groupe *The Three Stooges*. Pieds nus, à la fois humble et fier, il salua les élèves de Daniel, puis leur expliqua la dernière activité de la journée.

— *Tl'ik chexw*, bonjour à vous tous, commença-t-il. Je me nomme Jamie Craig, et je suis un sculpteur de bois originaire de Stawamus. Ce que vous avez sous les yeux sont les premiers canots que j'ai construits de mes propres mains. Cet après-midi, nous allons ramer autour du lac Alta, comme nos ancêtres le faisaient jadis. Nous allons faire cette petite promenade pour tester nos canots, car l'année prochaine, monsieur Rivers compte organiser une visite officielle chez les Chinooks, au nord, et il tient à se rendre là-bas avec ces embarcations. Rassurez-vous, ils ont été certifiés par les inspecteurs du *Boating BC Association* et nous les avons déjà mis à l'épreuve avec à bord, des charges équivalentes au poids maximal qu'ils peuvent supporter. D'ailleurs, je les ai moi-même conduits plusieurs fois. Durant notre promenade, nous serons accompagnés par trois gardes forestiers. Voici Marc, Kimberly et Harry, qui nous aideront en cas de besoin. Voici comment nous allons procéder. Les canots peuvent contenir un maximum de dix passagers. Six devront s'asseoir sur les bancs du milieu. Ceux-là seront eux les rameurs. Naturellement, les enfants et les aînés n'auront pas à se plier à cet exercice. Mais avant de prendre place dans les embarcations, je veux que tout le monde enfile un gilet de sauvetage. Venez avec moi, nous allons vous les distribuer.

Près des canots, il y avait quelques piles de gilets de sauvetage. Un par un, Jamie, ses amis et les gardes forestiers les remirent aux randonneurs. Pour attacher celui de Bill, Riley et Randolph, les plus costauds du groupe, durent le soulever de sa chaise et le maintenir en

position debout, pendant que Daniel lui passait le gilet autour de la taille. Quand Marion lui demanda si ce n'était pas trop serré, le vieil homme répondit d'un ton moqueur :

— Moins qu'un sac rempli de grenades !

Quand tous furent prêts, Jamie invita chacun à choisir une embarcation, en leur rappelant qu'ils ne devaient pas être plus de dix personnes dans le même canot. Certaines familles maugrèrent contre cette consigne, du fait qu'elles auraient voulu effectuer la randonnée ensemble. Malgré tout, elles se plièrent aux exigences. Une fois les barques remplis, Daniel et ses amis les poussèrent un à un vers l'eau.

Les Redcliff eurent la chance d'être tous ensemble, en compagnie de Stella. Le seul autre passager qui ne faisait pas partie du clan était l'un des gardes forestiers, Harry, qui transportait avec lui une trousse de premiers soins.

Stella adorait leur chaloupe en cèdre rouge. Sur la coque, elle vit une peinture salish représentant une tortue qui nageait à la surface d'eau. Le bois était si souple et si doux, que l'on aurait dit qu'il avait été sablé à moult reprises. Stella ne pouvait qu'admirer le travail de Jamie et éprouver de la fierté envers son peuple.

Une fois tout le monde bien installé, Jamie, qui occupait la position de tête, emprunta une voix très forte pour expliquer le parcours. D'abord, ils allaient pagayer à contre-courant vers l'est, jusqu'à un point rocheux appelé *Stones Circles*. Ensuite, ils devraient effectuer un demi-cercle pour contourner les rochers et atteindre le milieu du lac. Après quoi, ils poursuivraient leur route vers l'ouest, en direction de la plage. Ceci, en se déplaçant en file indienne et en restant groupé. Comme le courant était plus fort par endroits, il fallait faire preuve de prudence. Pour assurer la communication, un passager par embarcation fut désigné pour prendre place sur la proue pour bien entendre et retransmettre les indications de Jamie. À bord du canot des Redcliff, c'est Evelyn et ses cousines qui se proposèrent pour occuper cette fonction, même si Justina se doutait bien que leur intention n'était pas de se rendre utiles, mais bien d'être aux premières loges pour admirer le paysage. Elle les avisa toutefois d'être prudentes et d'écouter à la lettre les consignes de Jamie, ce à quoi Evelyn répliqua moqueusement en faisant un salut marin :

— À vos ordres, capitaine Nemo ! On gardera l'œil bien ouvert.

C'est le moment que choisit Jamie pour donner le signal de départ. Il pria les rameurs de droite de pagayer normalement, et ceux de gauche d'y aller à un rythme plus lent. Stella se trouvait à droite avec Daniel et Randolph, tandis que le garde-forestier et Riley étaient à gauche. Stella fut la première à mouiller sa rame. L'excitation qu'elle éprouvait à faire bouger la chaloupe lui donnait envie de la conduire toute seule. Plusieurs fois, d'ailleurs, Daniel et les autres durent la ramener à l'ordre et lui demander de ne pas aller trop vite. Sans quoi, ils tournaient en rond.

Rendus au large, les rameurs firent bien attention de ne pas dévier de la ligne qu'ils devaient maintenir. Le courant étant faible, ils faisaient avancer les canots sans trop se fatiguer. Jamie les prévient de ne pas s'approcher de la côte, afin d'éviter les rochers cachés sous l'eau. Si tous suivaient les instructions, il s'en trouvait quelques-uns qui souhaitaient que le chef de file se taise. Le paysage était si serein, qu'ils préféraient de loin profiter du spectacle plutôt que d'entendre ses cris.

De son côté, Stella admirait les hautes montagnes recouvertes de pins verts. Toute cette nature jumelée à l'odeur marine aiguisait ses narines, tandis que le vent dans ses cheveux et l'eau qui éclaboussait son bras droit chaque fois qu'elle plongeait sa rame dans le lac ravivaient dans son esprit de vieux souvenirs. Elle se revoyait toute petite, dans son village de Johnstone Strait, en train de pagayer sur l'océan Pacifique dans son canot bien à elle. Elle sentait enfin se délier les dernières chaînes de son passé. Elle était libre. Vraiment libre. Elle n'avait plus peur de rien et n'entretenait plus aucun doute sur son identité.

— Eh, Stella ?

Daniel lui tapota l'épaule, ce qui la fit sursauter, comme s'il venait de l'extirper d'un profond sommeil.

— Nous commençons à contourner le lac, lui indiqua-t-il. Arrête de pagayer, car autrement, nous ne parviendrons pas à tourner vers la gauche.

Stella mit une bonne seconde avant de se rendre compte qu'il ne plaisantait pas. Devant eux, les deux premiers canots déviaient déjà sur la gauche alors que les rameurs de droite avaient cessé d'avancer, se contentant de garder leur pagaie dans l'eau pour maintenir le contrôle du mouvement. Stella imita les gestes de Daniel et Randolph,

de façon à ce que leur canot suive les autres, non sans percuter de petites vagues à la surface de l'eau. Tandis que les embarcations se dirigeaient vers l'ouest, un courant d'air froid en provenance du nord se mit à souffler sur la petite flotte, ce qui provoqua de faibles remous, en plus de décoiffer les femmes.

— Je suppose que tu iras visiter ton coiffeur dès ton retour, hein ? rigola Bill à l'endroit de Stella.

— Pour ton information, s'exclama cette dernière, je me coiffe moi-même. Je ne laisse personne toucher mes cheveux.

— Pareil pour moi, blagua Bill, dont le crâne était totalement dénué de cheveux.

— Est-ce que tu fais souvent du canot ? le questionna Stella.

— HA ! HA ! HA ! La dernière fois que j'en ai fait, c'était quand j'étais tout petit, dans l'embarcation de mon père. À l'époque, nous fabriquions nous-mêmes nos chaloupes. Mais à vrai dire, je n'ai jamais ramé de toute ma vie.

— Tu te moques de moi !

— Non, c'est la vérité. Je le jure sur la tombe de mon vieux.

— Pourtant, tu rames comme un pro.

— Ça, c'est parce que je me souviens parfaitement des leçons de mon père. Il était très sévère sur le respect des traditions. Quand il nous enseignait nos us et coutumes, on avait l'impression d'être dans l'armée. Même s'il ne nous faisait pas ramer pour vrai, il nous expliquait comment le faire et il s'arrangeait pour qu'on ne l'oublie pas. Et crois-moi, je n'ai jamais oublié...

— Mais pourquoi n'as-tu jamais conduit un canot ?

— Parce que j'avais trop peur de commettre des erreurs, ce qui m'aurait valu une bonne fessée. Ha !

C'est alors que Stella entendit Evelyn leur transmettre les nouvelles instructions de Jamie. Tous devaient faire dévier leur embarcation à bâbord, en maintenant le cap vers la rive opposée du lac Alta. Alors qu'ils s'exécutaient, l'eau devint un peu plus tumultueuse, du fait qu'ils suivaient le courant. Du coup, ils durent ralentir la cadence pour ne pas être entraînés vers l'ouest. Il s'agissait d'un exercice plutôt exigeant pour les muscles. Stella commençait d'ailleurs à ressentir de la fatigue au niveau des bras et de la douleur au coude, qui heurtait le rebord du canot chaque fois qu'elle commettait un impair avec sa rame. Malgré tout, elle était trop heureuse pour s'arrêter.

Il fallut plus d'une demi-heure pour gagner la rive opposée. Il approchait déjà dix-huit heures, mais le soleil brillait toujours dans le ciel. Jamie annonça qu'il ne leur restait plus qu'une dizaine de minutes avant d'arriver à bon port. Si chacun était aussi fatigué que Stella, pas question pour quiconque d'abandonner la partie alors qu'ils étaient si près du but. Pendant qu'ils longeaient la rive, l'un des enfants lança un cri. Aussitôt, tous les regards se tournèrent vers le bord du lac. À la surprise générale, debout sur ses pattes arrière, un grand ours noir les surveillait de loin. Ils pouvaient même l'entendre pousser des grognements à leur endroit. En dépit de la bonne distance qui les séparait, Stella s'inquiétait un peu de la réaction de la bête qui fort probablement, apercevait des humains pour la première fois de sa vie, vu l'état sauvage des lieux.

— Oh ! s'exclama Evely. Regardez là-bas ! Des oursons !

— Ils sont si mignons ! s'écria l'une de ses cousines.

Stella tenta de repérer les fameux bébés ours parmi les algues et le rivage mousseux, mais sans succès.

— Mais où sont-ils donc ?

— Là, juste devant leur mère.

Cette fois, Stella aperçut une petite tête munie d'un long museau appuyée sur les pattes de la mère. De même, l'animal tenait un saumon dans sa gueule. Puis soudain, une autre tête pas plus grosse que celle d'un ours en peluche jaillit de la surface de l'eau. Le petit cherchait à dévorer son repas qui tentait de s'échapper de ses dents, pendant que son frère, lui, voulait le lui voler. Les deux bêtes se mirent à se chamailler dans l'eau à violents coups de patte, tandis que leur mère continuait de surveiller les rameurs. Au cours du combat, le petit voleur parvint à frapper la gueule de son adversaire suffisamment fort pour que le poisson tombe à l'eau. Puis, oubliant leur querelle, les oursons unirent leurs efforts pour le rattraper.

— Tu te souviens quand on s'était disputé pour le camion de pompier ? demanda en riant Randolph à Riley.

— Vous deux, ne recommencez pas ça, où je vous jette dans le lac ! lâcha sèchement Bill.

Le soir tombait tout juste quand les Squamish regagnèrent le rivage. Le soleil disparaissait progressivement à l'ouest, mais ses rayons brillaient encore assez fort pour éclairer légèrement le visage des canotiers. Une fois les embarcations ramenées dans les camion-

nettes, le temps était venu de veiller à la préparation du souper. Plusieurs, dont Stella, avaient apporté de la viande coupée, du pain, des légumes, ce qui restait de leurs prises de l'après-midi sur le mont Whistler, des biscuits, du fromage, et plusieurs autres aliments devant leur permettre de concocter un vrai petit festin. Les femmes sortirent de très grandes couvertures rouges et blanches, puis les étalèrent sur le sable. Par-dessus, elles étendirent des serviettes pour y placer les plats. Après quoi, elles remirent à chacun une assiette avec des ustensiles en plastique. Le groupe avait aussi apporté du bois pour faire un feu de camp. Suivant les directives des gardes forestiers, ils creusèrent un petit trou dans le sable, puis y placèrent un cercle formé de cailloux, ainsi que des bûches et des branches. Pour terminer, ils ajoutèrent du papier journal enflammé. Très vite, le feu démarra et fut prêt à cuire les mets.

Tout au long de la soirée, les discussions fusaient de partout. Non seulement les participants en avaient beaucoup à raconter sur leur première expérience en canot, mais de plus, la plupart disaient avoir hâte de recommencer l'activité l'année suivante.

Puis, le repas terminé, un homme s'amena vers le groupe de Stella. La nuit était tombée depuis un bon moment, faisant que le visage du nouveau venu n'était éclairé que par les flammes. Quand même, tous purent reconnaître Hank Dancing Leaf.

— Bonsoir, les salua-t-il. La chamane va nous raconter une légende. Est-ce que vous voudriez vous joindre à nous pour l'entendre ?

Tous se firent un plaisir d'accepter l'invitation. Ils abandonnèrent donc leurs affaires, rapatrièrent les enfants qui jouaient sur le bord du lac, éteignirent le feu, et allèrent rejoindre le reste du groupe qui formait un grand cercle autour de Hailey Whispering Mountain. Assise sur une chaise, la chamane prit la parole dès qu'elle vit que tout le monde était réuni.

— Quand j'étais enfant, raconta-t-elle, ma grand-mère et moi venions souvent camper sur ce lac durant les chaudes nuits d'été. À l'époque, nous vivions dans une petite cabane où il n'y avait ni eau courante, ni télévision, ni électricité. Nous utilisions l'eau des rivières et des lacs pour faire la lessive et nous laver. L'été de mes dix ans, j'ai trouvé un magazine où il était question d'appareils électroniques. C'était la première fois que j'en voyais. Aussi, j'étais surprise de voir toutes ces belles choses qui pouvaient cuisiner, laver et nettoyer la

maison pour nous. Quand j'ai parlé de cette belle découverte à ma grand-mère, elle m'a dit qu'un jour, il me serait peut-être permis de posséder ces électroménagers, mais qu'en pareil cas, je ne devais jamais oublier les rivières et les lacs qui m'ont généreusement offert leur eau chaque fois que j'en ai eu besoin. Par la suite, elle m'a demandé : « Si jamais un jour tu entres en possession de tous les appareils requis pour effectuer les tâches que j'ai l'habitude de réaliser au quotidien, est-ce que tu me remplacerais par eux ? » À cela j'ai répondu : « Grand-mère, jamais je ne pourrais te remplacer par quelque appareil que ce soit. » « Et pourtant », a poursuivi mon ancêtre, « il y a déjà beaucoup de choses qui ont été substituées par d'autres. Comme tu l'as si bien dit, jamais nous ne pourrions remplacer nos proches. C'est pourtant ce que nous avons fait avec nos frères et sœurs de la nature. Nous avons remplacé le bois des arbres par le chauffage électrique. Nous avons remplacé l'eau des rivières par celle des aqueducs... »

La vieille dame marqua une pause, puis ajouta :

— Nous avons changé bien des choses, au cours des années, c'est vrai, et nous ne devons pas nous le reprocher, car si un réfrigérateur peut garder notre nourriture au frais et si un radiateur électrique peut nous garder au chaud durant l'hiver, où est le mal ? Ce que nous ne devons pas faire, par contre, et c'est ce que ma grand-mère a voulu me faire comprendre, c'est qu'il ne faut jamais oublier notre mère la Terre et sa générosité. Elle nous a tenus au chaud comme nos mères nous ont tenus au chaud. Elle nous a protégés comme nos pères et nous a enseigné comme nos aïeux. Et vous savez quoi ? Même si je les ai souhaités durant mon enfance, aujourd'hui, je n'ai ni lavabos ni appareil ménager dans ma maison. Je lave encore ma vaisselle avec l'eau du lac, et je fais toujours cuire ma nourriture sur un feu de bois. Mais si j'ai fait ce choix, c'est uniquement parce que je suis une vieille femme qui s'entête à vivre exactement comme le faisait sa grand-mère. Donc, après notre discussion, elle m'a raconté une histoire. Celle de la Grande Ourse. Nous ne pouvons pas la voir cette nuit, mais vous l'avez sans doute tous déjà vue. Cet alignement d'étoiles que les Blancs comparent à une casserole. Mais savez-vous seulement comment la Grande Ourse est apparue dans le ciel ?

À cette question, nul ne répondit. Chacun savait parfaitement que les étoiles étaient des soleils et pourtant, on pouvait lire, sur leur visage, une vive envie d'entendre la suite.

—Au temps de nos lointains ancêtres, reprit l'aïeule, il existait un village habité par les Kainais. Six garçons et deux filles y vivaient. Orphelins, ils devaient survivre sans leurs parents. Pendant que les cinq plus vieux des garçons partaient à la chasse, l'aînée des filles préparait les repas et la plus jeune s'occupait de son petit frère. Il arrivait souvent que la grande sœur accompagne ses frères dans les bois pour faire le plein de bois et d'eau, mais, pour une raison inconnue, à chacune de ces sorties, elle revenait toujours au coucher du soleil, alors que la rivière et la forêt étaient tout près du village. Un jour, la cadette, qui était curieuse, suivit sa grande sœur jusqu'au cœur de la forêt, et là, elle l'aperçut dans les bras d'un gros ours noir. Comme deux amants, ils copulaient sur un lit de feuilles mortes.

Si certains peinaient à cacher leur étonnement, d'autres ne purent s'empêcher de lâcher un rire discret.

—Quand la fillette découvrit le secret de sa grande sœur, reprit Hailey après une brève pause, elle rentra chez elle pour raconter à ses frères ce dont elle avait été témoin. En colère, ces derniers se mirent à redouter que cette nouvelle se répande à travers le village et qu'ils deviennent, par la force des choses, la risée de tous. Les cinq garçons s'armèrent donc, puis prirent le chemin de la forêt. Dès qu'ils y furent, ils se rendirent à la grotte de l'ours et le tuèrent tandis qu'il dormait auprès de leur sœur, qui elle, était assoupie sous le bras de l'animal. Réveillée en sursaut, la jeune femme déversa un flot de larmes sur le cadavre de la bête qu'elle avait tant aimée. Un peu plus tard, juste avant de retourner au village, elle coupa l'une des griffes de l'ours et la glissa à son collier. Pendant plusieurs semaines, elle est restée assise près de la cheminée, à faire son deuil plutôt que de vaquer à ses tâches. Malgré que ses frères aient tout fait pour taire ce scandale, les gens du village finirent par l'apprendre et bientôt, elle devint la cible de tous. Les hommes la harcelaient, les femmes l'insultaient et les enfants lui jetaient de la boue. Un jour, une dame la traita de monstre devant tout le monde, puis lui lança une pierre en pleine figure. En furie comme jamais et lasse des atrocités dont elle était victime, l'adolescente, dotée subitement d'une force surhumaine, exhiba ses crocs, puis se mit à hurler comme un ours et à attaquer ses détracteurs sans la moindre pitié. Hommes, femmes et enfants, tous ceux qui avaient osé s'en prendre à elle furent mortellement attaqués. Le temps que sa colère se soit calmée, il n'y avait plus âme qui vive au village, hormis

sa sœur et son petit frère. Quant aux garçons de la famille, ils étaient partis en forêt. La cadette, terrorisée par ce qu'elle venait de voir, prit le bambin avec elle et alla se cacher avec lui dans les bois. Lorsqu'ils furent retrouvés par leurs frères, la pauvre enfant leur raconta ce qui s'était passé. Aussitôt, les garçons se réunirent pour discuter des mesures à prendre. L'un suggéra de quitter le village, mais le plus âgé fit remarquer qu'ils n'avaient ni mocassins ni vêtements de rechange pour effectuer le dangereux trajet qui menait à la côte. Ils demandèrent donc à leur petite sœur, qui avait toujours entretenu une excellente relation avec son aînée, de rentrer chez elle en faisant comme si rien ne s'était passé, et de préparer un sac de voyage pour tous. Pendant ce temps, histoire d'empêcher la démente de les poursuivre, les frères jetèrent des épines de cactus devant la porte de leur demeure, tout en prenant soin de libérer un chemin étroit pour permettre à leur cadette de les rejoindre en toute sécurité. La fillette et son petit frère retournèrent donc à la maison, où ils tombèrent nez à nez avec leur sœur. Ayant retrouvé son état normal, celle-ci leur avoua éprouver de vifs remords à la suite de ses actes immondes. La jeune fille fit mine de la pardonner, mais dès qu'elle fut seule, elle s'empressa de rassembler tout ce que ses frères lui avaient demandé. Ceci fait, elle entraîna le petit et sortit de la maison en empruntant le petit sentier qu'on lui avait indiqué. Or, l'aînée fit vite de découvrir la supercherie. Aussi, se lança-t-elle à la poursuite des deux fugueurs dans le but de les dévorer. Mais dès qu'elle posa le pied sur le chemin recouvert d'épines, elle lâcha un hurlement qui se répercuta dans toute la forêt. Les deux enfants parvinrent à rejoindre leurs frères, mais peu de temps s'écoula avant que la démente ne se remette de sa douleur et se lance à leur poursuite. Durant cette course effrénée, l'un des garçons, doté de pouvoirs magiques transmis par les esprits, cracha derrière son épaule. Très vite, sa salive forma un grand lac, ce qui obligea leur poursuivante, maintenant transformée en ourse, de le contourner. Ceci permit au petit groupe de prendre de l'avance. Lorsque la bête finit par les rattraper à nouveau, le magicien jeta sa brosse en queue de hérisson derrière lui et aussitôt, un énorme bosquet prit forme. Encore une fois, l'ourse perdit un temps fou avant d'arriver à le traverser. Pendant ce temps, ses proies grimperent dans un arbre pour s'y cacher parmi les feuilles. En vain, puisque l'autre fit vite de les repérer. Avec ses deux pattes avant bien agrippées au tronc, elle secoua l'arbre suffisamment fort pour

faire tomber quatre des frères, dont le magicien. Ce dernier, voyant qu'ils allaient être dévorés d'un moment à l'autre, sortit une flèche de son carquois et réussit à la planter dans le front de l'animal, qui retrouva aussitôt sa forme originale. Sauf que ladite forme était morte. Les jeunes se réunirent autour de la dépouille et se mirent à pleurer. Après avoir séché ses larmes, le magicien, de loin le plus malheureux du groupe, annonça qu'il leur fallait poursuivre leur route. Mais où aller, s'inquiétèrent les autres, alors qu'ils avaient déjà parcouru beaucoup de chemin sans même savoir où ils allaient. En fait, ils n'avaient aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient. Leur interlocuteur leur demanda de fermer les yeux. Ceci fait, il saisit une flèche et la décocha vers le ciel. Lorsque les autres rouvrirent les paupières, ils étaient dans le ciel, où ils côtoieraient à jamais les étoiles. Encore aujourd'hui, les anciens racontent l'histoire de la Grande Ourse, mais ne le nomment pas tous de la même façon. Les Kainais l'appellent les sept Frères. Certains prétendent que les quatre garçons qui sont tombés de l'arbre représentent les quatre étoiles les plus basses de la constellation, alors que la fillette aurait épousé l'une des étoiles de la Casserole. On dit que *l'étoile qui ne bouge jamais*, ou l'étoile Polaire comme les Blancs l'appellent, ne serait nulle autre qu'elle⁴.

Lorsque Hailey Whispering Mountain eut fini son histoire, elle laissa le doux bruit de l'eau envahir la plage, tandis que ses auditeurs demeurèrent muets d'étonnement.

Peu après, tous remballèrent leurs affaires et quittèrent le lac. La pleine lune dominait le ciel étoilé, et sa position, tout au centre, laissait deviner qu'il était passé minuit. Les Squamish marchèrent sur la route menant à Whistler en éclairant le sentier avec des lampes de poche pour guider leurs pas. Chaque famille formait un groupe distinct et dans chacun d'eux, on se disait ravi de cette journée et de la magnifique légende qui leur avait été racontée.

Comme la plupart des hommes affirmaient que leur activité préférée avait été sans contredit l'escapade en chaloupe, Daniel et ses frères, qui ne faisaient pas exception, s'entendirent pour organiser une sortie familiale en canot quelque part au mois de septembre. Il ne leur restait plus qu'à déterminer une destination.

4. Ceci est une version personnelle de l'histoire originale, à laquelle j'ai fait quelques ajouts. La version originale de cette légende de la Fille-Ourse peut être lue dans le livre «Paroles indiennes» de Beverly Hungry Wolf, éditions Plon, Paris, 1980.

De son côté, Stella se tenait avec les femmes, dont la discussion tournait autour de la légende de la Grande Ourse. Justina et Marion l'avaient déjà entendue durant leur enfance, mais la première des deux avait oublié la partie où l'ourse avait attaqué ses frères et sa sœur alors qu'ils étaient cachés dans l'arbre. Stella aussi avait bien aimé l'histoire, quoique quelque peu traumatisée par le passage où il était question d'une femme qui faisait l'amour avec un ours et qui avait massacré tout un village pour venger son amour perdu. Pour elle, finalement, cette légende était encore plus horrible qu'un film de Freddy Kreuger. Soucieuse des enfants, elle questionna sa cousine pour savoir si sa fille ne risquait pas de rester marquée par cette histoire.

—Evely ne s'intéresse pas aux légendes, répondit Justina. Elle aime bien chanter nos chansons, mais pour ce qui est des vieilles histoires, elle ne les écoute même pas.

—Est-ce qu'elle connaissait celle qui nous a été racontée ce soir ?

—Pas du tout ! Dans le passé, chaque fois que j'ai voulu lui raconter une légende, elle s'endormait tout de suite. Pour ce qui est de la télévision, par contre, elle pourrait l'écouter toute la nuit !

—C'est peut-être une bonne chose, car c'était traumatisant.

—Je pense, intervint Marion, que l'histoire de la Grande Ourse n'est pas plus traumatisante que ce que nos enfants regardent de nos jours. Pour eux, une fille qui se transforme en ourse n'a rien d'exceptionnel.

—Et toi, Stella, reprit Justina, tu en penses quoi de cette histoire ?

—Je crois que je ne regarderai plus jamais la Grande Ourse de la même manière. À vrai dire, j'ai de la peine pour l'adolescente. Ça me touche qu'elle ait perdu celui qu'elle aimait, quand bien même il s'agissait d'un ours. D'un autre côté, je me demande bien comment on peut tomber amoureuse d'un animal. Peu importe les circonstances, comment peut-on massacrer tant de gens et s'en prendre aux membres de sa propre famille par souci de vengeance ? Sa réaction m'a semblé complètement démesurée.

—J'avoue qu'elle aurait pu trouver un autre moyen de dissiper sa haine, convint Justina.

—Moi je lui aurais prescrit une bonne dose d'antidépresseurs, blagua Marion.

— Bonne idée, approuva Stella, car si vous voulez mon avis, cette fille était sûrement cinglée.

— J'avoue, confirma Justina.

— Mais vous savez, reprit Stella, je ne pense pas que le but de cette histoire soit centré sur la relation amoureuse entre une femme et un ours.

— Ah non ? s'étonna Justina.

— Je crois qu'il s'agit plutôt d'une métaphore.

— Une méta... quoi ? répéta Marion.

— Une *métaphore*, répondit Justina. Comme lorsque tu utilises un symbole pour expliquer quelque chose de plus profond.

— L'ours et la fille seraient donc des symboles ?

— Peut-être bien.

— Exactement, se permit d'intervenir Stella. Vous ne trouvez pas que cette histoire rappelle celle de la *Belle et la Bête* ?

— J'en doute, ricana Marion. L'ours dont on parle n'a rien d'un prince charmant transformé en animal par une méchante fée...

— Peut-être que ça représente... l'amour de la jeune fille pour la nature ? suggéra Stella.

— Ou son attirance pour... pour ses instincts primitifs, renchérit Justina. Ou encore, son penchant pour la colère.

— La colère ? questionna Stella, bouche bée.

— Oui. Dans le sens qu'elle aime extérioriser sa colère, qui est représentée par l'ours.

— En somme, un problème émotionnel d'ordre féminin, déduisit Marion.

— Je le crois bien. Qu'est-ce que tu en penses, Stella ?

Question à laquelle la principale intéressée s'abstint de répondre. Une fois parvenus au stationnement improvisé près de la route, les Squamish se dirent adieu avant de retourner chacun chez soi. Les Bakers partis, les frères Redcliff aidèrent Bill à monter dans la camionnette, tandis que Riley déposait le fauteuil roulant à l'arrière. Pour leur part, les filles étaient déjà assises dans la voiture, en train de causer, comme toujours, de *Jem*, d'*Hollywood 90210* et de leurs matières scolaires.

En attendant Daniel, Justina et Stella restèrent près de la voiture pour poursuivre leur discussion sur les événements de la journée, que toutes deux avaient adorée. En fait, jamais elles ne s'étaient autant

amusées. Malgré tout, Stella restait sur ses gardes, elle qui redoutait trop que sa cousine lui envoie une autre de ses questions pour le moins embarrassantes. Et elle n'avait pas tort. Justina, effectivement, fit vite de revenir à la charge.

— Écoute, est-ce que tu as déjà consulté un psychologue ?

Pour la première fois de la journée, Stella regrettait d'être venue à Whistler.

— Un psychologue ?

— Oui.

— N... non, je n'ai pas eu le temps. Pourquoi cette question ?

— Tu le sais très bien, chère cousine, s'impatienta Justina.

— Je n'en ai pas besoin, je vais beaucoup mieux.

— Tu en es sûre ?

— Mais oui !

— Je crois que tu devrais quand même aller chercher de l'aide.

— Justina...

— N'y va que pour une consultation, d'accord ?

— Justina, je n'ai pas besoin d'un psy.

— Vraiment ? Et qu'en dirait Jérémie ?

Comme un fantôme, la lettre de son neveu remonta à la mémoire de Stella.

— ... hum... bon... O.K. Je vais m'efforcer d'en trouver un.

— Tant mieux ! s'exclama Justina. Je suis heureuse de l'apprendre.

Puis, voyant que sa cousine ne semblait pas de son avis, elle crut bon d'ajouter :

— Tu sais que je ne dis pas ça pour t'embêter, pas vrai ?

— Mais non, je ne te fais pas de reproches. Seulement...

C'est le moment que choisit Daniel pour les prévenir qu'il avait installé son père dans le camion. Alors qu'elle s'apprêtait à dire au revoir à Stella, Justina se souvint soudainement de quelque chose. Elle retourna à la voiture, sortit un objet de la boîte à gants, et revint auprès de sa cousine, qui fut plus que surprise lorsqu'elle reconnut l'épaulard en cristal, le bijou qu'elle avait repêché de la mer à la réserve de Johnstone Strait.

— Qu'est-ce que tu fais avec... ça ? demanda-t-elle, visiblement mal à l'aise.

— Ça m’a fait très plaisir quand tu m’as rapporté ce vieux souvenir, indiqua Justina avec un beau sourire, mais... je ne peux pas le garder.

— Pourquoi ?

— Les souvenirs, soupira Justina après avoir brièvement observé le bijou, je suis incapable de les supporter. Quand tu m’as remis ce bracelet, je me suis tout de suite remémoré toutes ces journées passées à nous amuser. Mais ça m’a également remémoré la peine que j’ai ressentie quand j’ai été séparée de toi. Parlant de ça, hier soir, j’ai fait un horrible cauchemar.

Stella eut un sentiment de déjà-vu quand elle entendit :

— J’ai rêvé que tu avais disparu une nouvelle fois de ma vie. Et quand je me suis réveillée, j’étais persuadée que tu ne viendrais pas à Whistler.

— Justina, je ne voulais pas te faire du mal en te remettant ce bijou.

— Je sais, mais je ne peux plus le garder. Alors... je te l’offre.

— Tu ne préférerais pas le donner à Evelyn ?

— J’ai voulu, mais elle l’a refusé. Tu sais, elle n’a jamais été une amatrice des bijoux.

— Je... je ne sais pas si je le veux.

— Pourrais-tu quand même le prendre ? Je ne peux plus supporter de l’avoir sous mon toit. Et c’est un objet qui a beaucoup trop de valeur pour être jeté à la poubelle ou vendu. Alors, garde-le, et plus tard, nous déciderons ensemble de son sort. Et qui sait ? Peut-être qu’Evelyn changera d’avis.

D’abord hésitante, Stella finit par s’emparer de l’épaulard en cristal. Comme il était froid au toucher, elle s’empressa de le déposer dans sa poche. Sitôt après, les deux femmes se dirent au revoir, puis embarquèrent chacune dans leur voiture pour retourner à Vancouver. Durant le trajet, Stella pensa à mille et une choses, sauf à l’idée de recourir à un psychologue.

Chapitre 10

Stella était assise sur son fauteuil. Il était près de dix-huit heures et pourtant, elle n'avait encore rien préparé pour le souper. Son estomac était vide, mais sa tête était si pleine, qu'il lui était impossible de se concentrer sur autre chose que la peur qui l'accaparait. Près d'elle, une lampe était allumée, même si les rayons du soleil éclairaient encore le salon. Sur une table se trouvaient toutes ses notes de cours écrites sur des feuilles blanches étalées de façon éparse. Il y en avait tellement, que toute la surface du meuble en était recouverte. Toute, sauf un coin, sur lequel était posé un annuaire téléphonique. Il y avait un petit signet en carton inséré au milieu, dans la section réservée aux psychologues. Voilà quelque six heures que Stella l'y avait placé à cet endroit. Elle avait beau se dire qu'elle était trop occupée à réviser ses leçons, elle savait pertinemment que ce n'était là qu'une excuse pour éviter de suivre les conseils de sa cousine. Elle pouvait déjà entendre cette dernière lui dire :

— Stella ! Mais quand donc vas-tu te prendre en main ?

Elle jeta un coup d'œil sur sa montre. Dix-huit heures douze minutes. D'ordinaire, les dentistes, les psychologues et autres professionnels fermaient leurs portes à dix-sept heures, mais souvent, une secrétaire demeurait sur place pour prendre les appels en soirée. Stella pouvait donc téléphoner sans problème. Et pourtant, ses mains restaient rivées sur les bras de son fauteuil.

Quel était le problème, au juste ? Qu'est-ce qui l'empêchait d'ouvrir ce satané annuaire, de repérer le premier numéro au haut de la page et de prendre un rendez-vous pour le lendemain ? Stella avait plusieurs théories, et toutes rimaient avec : *J'ai peur*.

Elle posa la tête sur le dossier de son fauteuil et s'amusa à étirer ses longs cheveux noirs pendant qu'elle réfléchissait. Dans sa tête, elle tentait d'imaginer ce à quoi pouvait bien ressembler un entretien avec un psychologue. Elle se voyait couchée sur un fauteuil, un bras appuyé contre son front, comme si elle était au bord de la folie, avec, tout près d'elle, un vieil homme ressemblant étrangement à Sigmund Freud et habillé à l'ancienne. Bien assis, il tenait dans ses mains un carnet de notes et un stylo.

Comme si elle était apte à concevoir une histoire en vue d'écrire un roman, Stella se mit à imaginer ce qu'elle pourrait bien raconter à cet homme. Par où commencer ? Comment s'amorce une discussion avec un psychologue ? Un simple bonjour suivi de : « D'accord, quel est votre problème ? » Serait-elle d'abord invitée à s'allonger sur un sofa ? La laisserait-on se détendre avant de commencer à raconter sa vie ? Est-ce que celui qui recevrait ses confidences lui offrirait un café en la questionnant entre chaque gorgée. Et d'ailleurs, à quel genre de questions devait-elle s'attendre ? « Pourquoi êtes-vous ici ? » ou encore : « Pourquoi avez-vous essayé de mettre fin à vos jours ? »

— Tu en fais trop, ma grande, se dit Stella à elle-même.

Puis elle se mit à penser au film *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Dans ce long métrage, l'acteur Jack Nicholson campe le rôle de Randall Patrick McMurphy, un homme qui se fait volontairement interner pour échapper à la prison. Ayant vu ce film maintes et maintes fois, Stella se remémora une scène qu'elle avait particulièrement aimée, soit celle où Randall rencontrait le psychiatre de l'institut. En repassant leur discussion dans sa tête, elle se dit que cela pourrait parfaitement lui servir de point de repère. Du coup, elle imagina la conversation qui suit :

— *Bonjour, madame Andersen. Enchanté de faire votre connaissance.*

— *Moi de même.*

— *Stella Andersen, âgée de quarante-deux ans. Née à Vancouver en 1942. Fille aînée de Thomas et Lucie Andersen. Un seul frère, Peter Andersen. Diplômée de l'Université d'Exeter en 1964. Mariée à Martin Ridgewell en 1969. Divorcée en 1982. Métier : consultante et vendeuse pour plusieurs compagnies. Lieu de résidence : Port Moody. Tentative de suicide en 1985. Alors, madame Andersen, pourquoi avez-vous tenté de vous suicider ?*

— ... pardon, je ne sais quoi dire.

— *Ce n'est pas très grave, vous pouvez prendre votre temps. Voudriez-vous un café ?*

— *N... non, ça va.*

— *En êtes-vous sûre ? Vous avez froid, dites-moi ? Pourquoi tremblez-vous autant ? Euh... Madame Andersen ?*

« *Et pourquoi m'appelle-t-il Andersen ?* » de s'interroger Stella dans son for intérieur. « *C'est Running Wolf, mon nom, pas Andersen !* »

—Pardonnez-moi, j'étais perdue dans mes pensées.
—Ne vous en faites pas, j'ai l'habitude. Nous avons tout notre temps.

—Il y a... il y a une erreur.

—Pardon ?

—Il y a une erreur.

—Où ça ?

—Sur... sur votre fiche.

—Non, je ne crois pas. Tous les renseignements que j'ai notés sur cette fiche correspondent à ceux qui figurent dans les données gouvernementales. Je peux vous assurer que tout est en ordre.

—Je sais, mais... Stella Andersen n'est pas mon vrai nom.

—Comment ? Mais cela est impossible. Vous m'avez envoyé votre certificat de naissance la semaine dernière. Stella Andersen, c'est bien le nom qui était écrit dessus. À moins que vous ne m'ayez remis un faux certificat...

—Non... enfin, oui. Écoutez, mon second père a fait changer mon certificat quand j'avais onze ans.

—Votre véritable nom de famille serait donc : Braxton ?

—Co... comment avez-vous obtenu cette information ?

—Vous avez indiqué, dans un message que vous m'avez fait parvenir, que votre certificat a été modifié le 5 mars 1959, à la suite du mariage de votre mère avec Thomas Andersen. De même, vous avez précisé que Harold Braxton était son premier mari.

—Ah... fit Stella, j'avais oublié. Oui, ma mère avait épousé Harold, mais... il n'est pas mon père biologique. Mon père... mon véritable père...c'est quelqu'un... d'autre.

—Ah bon ? Et de qui s'agit-il ?

—Je... je ne m'en souviens plus.

—Et où votre mère a-t-elle rencontré cet homme ?

—À la... à la... à la réserve de Johnstone Strait.

—La réserve de Johnstone Strait ?

—Oui, c'est une réserve autochtone située sur l'île de Vancouver.

—Mais ceci n'apparaît pas dans vos documents officiels. Et que faisaient vos parents dans une réserve autochtone ?

—Ils sont... ils sont Autochtones.

—Vous dites... Autochtones ?

— *Bien sûr, c'est ce que je dis ! Ils sont nés dans la réserve de Johnstone Strait. C'est là que moi aussi je suis née. Je suis une Squamish.*

— *Alors... vous êtes née dans la réserve autochtone de Johnstone Strait ?*

— *Exact.*

— *Cela laisse donc supposer que vous êtes Autochtone.*

— *Ça ne laisse pas supposer... Je suis Autochtone. Une Squamish !*

— *D'accord. Et quand est-ce que vous avez quitté la réserve ?*

— *À l'âge de douze ans. Dites, je sais que vous devez prendre des notes, mais pourriez-vous faire moins de bruit quand vous écrivez ? Ça m'énerve.*

— *Restons concentrés sur le sujet, je vous prie. Donc, si j'ai bien compris, vous êtes autochtone, née et élevée dans la réserve de Johnstone Strait. Votre premier père était autochtone et par la suite, votre mère a épousé un Blanc du nom de Harold Braxton...*

— *Attendez, vous ne m'avez pas demandé pourquoi ma mère a épousé Harold.*

— *Très bien, alors. Pourquoi votre mère a-t-elle épousé Harold Braxton ? Et pourquoi a-t-elle quitté votre père ?*

— *Mon père... mon vrai père est mort dans un accident de travail. Et ma mère a été forcée de marier Harold.*

— *Forcée ? Par qui ?*

— *Par ses parents ! Mon grand-père nous a vendues à un sa-lopard qui a épousé ma mère dans le seul but d'avoir un fils, et rien d'autre. Il a fait de notre vie un enfer...*

— *Vendues ? Contre quoi ? De l'argent ? Un service ? Un règlement de dettes ?*

— *Est-ce vraiment important ? Il n'y a rien en ce monde qui vaut la vie d'une personne ! Encore moins de deux !*

— *Calmez-vous, madame Andersen, j'essaie simplement d'obtenir tous les détails.*

— *Désolée, mais ce détail-là, je ne le donnerai pas.*

— *Très bien. Mais... madame Andersen, avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?*

— *Que voulez-vous dire par preuves ?*

—Avez-vous un certificat du Bureau des affaires indiennes qui prouve que vous êtes autochtone ?

—Non, mais...

—Avez-vous une reconnaissance officielle et écrite de la part du dirigeant de votre clan qui démontre que vous appartenez au peuple squamish ?

—Ma mère avait peut-être ces papiers avant sa mort, mais elle les a probablement détruits.

—Et pourquoi aurait-elle fait ça ?

—Parce qu'elle détestait sa famille et son peuple ! Elle ne voulait en aucun cas se faire remémorer son passé. Elle m'a même interdit de lui parler de notre vie dans la réserve. Même qu'une fois, elle s'était emportée contre moi parce que je lui ai demandé si on pouvait aller voir les totems au parc Stanley. Elle était si furieuse, qu'elle a menacé de me taper les fesses avec une cuillère en bois.

—Peut-être dites-vous vrai. Peut-être, aussi, qu'elle n'a jamais détruit ces documents parce qu'elle ne les a jamais eus... du fait qu'elle n'était pas autochtone.

—Je ne vous raconte pas de mensonges ! Ma mère était autochtone et moi aussi je le suis.

—Où sont les preuves ?

—Vous les avez devant vous !

—Et qu'est-ce que j'ai devant moi ?

—Une Autochtone, espèce d'idiot !

—Allons... du calme, madame Andersen.

—Mon nom est Running Wolf !

—Running Wolf, dites-vous ?

—OUI!!!!

—Je détecte chez vous un plus grand problème que je ne l'aurais anticipé.

—Que voulez-vous dire ?

—Quand j'ai lu votre dossier, je m'attendais à entendre une histoire banale à propos d'une femme qui a voulu s'enlever la vie à la suite d'une déception amoureuse, ou parce qu'elle dépendait de substances toxiques, comme l'alcool ou la drogue. Or, je perçois que votre mal est plus profond. Je n'irai pas par quatre chemins, madame Andersen. Vous êtes folle.

—Non, ce n'est pas vrai. J'ai toute ma tête !

—Et pourtant, votre histoire dépasse les bornes de la logique.

—Je vous assure que je ne vous ai pas menti. Je suis autochtone.

—Un fou pourrait affirmer qu'il est capable de voler dans le ciel simplement en attachant des plumes sous ses bras, mais cela ne signifie pas que c'est vrai.

—Je ne suis pas folle !

—Alors, pourquoi êtes-vous si persuadée que vous êtes autochtone ?

—Parce que... mais pourquoi ne me croyez-vous pas ?

—Primo, vous n'avez aucune preuve pour confirmer vos dires. Secondo, vous n'avez pas de papiers du Bureau des affaires indiennes pour appuyer vos propos. Tertio, regardez-vous donc. Vous ne ressemblez pas du tout à une Autochtone. Vous résidez à Vancouver, plus précisément à Port Moody, et vos amis, vos voisins, votre famille sont tous de race blanche. Enfin, juste en regardant vos vêtements, il m'est très difficile de croire que vous êtes autochtone.

—Mais qu'est-ce qu'ils ont mes...

Stella abaissa brièvement la tête, puis devint incapable de bouger. Manches blanches, veste à fermeture éclair, chapeau Carthwheel, souliers à talon haut et jupe noire qui lui arrivait à la hauteur des genoux... Elle portait du Chanel, alors qu'elle ne se souvenait pas d'avoir revêtu ces vêtements avant de se présenter chez le psychologue.

—Avouez-le.

Stella releva la tête et constata que le psychologue avait disparu et qu'une autre personne se trouvait dans la pièce. Il s'agissait de Lucie Andersen. Sa mère. À la vue de ses traits durs et de ses paupières aussi ridées que tombantes, Stella se souvint que, toute petite, elle devait affronter ce même regard diabolique rempli de haine chaque fois qu'elle refusait d'obéir et qu'elle faisait allusion à l'époque où elle s'appelait Stella Running Wolf.

—Avoue-le, ma fille ! Ton nom est Stella Andersen.

—AHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHH!!!

Stella lâcha un cri dément qui la sortit enfin de sa léthargie, quoiqu'elle n'était pas réellement convaincue d'être de retour dans la réalité. Comment le savoir ? D'instinct, elle jeta un coup d'œil sur les vêtements qu'elle portait en frôlant sa manche du doigt. Le contact doux du tissu de sa robe de chambre finit par la persuader qu'elle ne

revêtait pas son ensemble *Chanel* et qu'elle était bel et bien de retour dans son salon. En regardant sa montre, elle s'aperçut qu'il était dix-sept heures et trente et une. Dix-sept heures et trente et une... Elle n'en revenait pas ! Elle avait rêvassé pendant au moins une heure ! *Quelle insouciance je suis !* pensait-elle. Fallait-il vraiment qu'elle plonge ainsi dans ses pensées pour aller voir ce qui grouillait sous la surface ? Telle une gamine qui venait de faire une bêtise, elle se donna une petite tape sur le front et retrouva ses esprits.

Se saisissant du bottin téléphonique qui reposait toujours sur sa table, elle parcourut du doigt le nom des différents professionnels qui offraient leurs services. Docteur Henry Ulrich, spécialisé dans le traitement de la dépression. Docteure Jane Flanagan, spécialiste auprès des personnes endeuillées. Docteur Martin Campbell, spécialiste en physiothérapie et méditation. Docteure Woo Sat-Wen, psychologue de l'Université de la Colombie-Britannique qui privilégie la clientèle estudiantine. Docteur...

— Oh, et puis, non !

Encore sous le choc de la conversation imaginaire qu'elle venait d'avoir avec un prétendu psychologue, Stella se sentait incapable d'en consulter un vrai. D'un coup sec, elle referma donc le bottin et retourna à ses notes de cours. Avec un peu de chance, se disait-elle, elle parviendrait à résoudre ses problèmes grâce à ces fameux cours. Sinon, ceux-ci lui permettraient au moins de penser à autre chose.

Chapitre 11

Le dernier cours de Daniel Redcliff était prévu dans la région de la Baie Sound, ou *Howe Sound*, comme on l'appelle dans la langue anglaise. Ce nom doit son origine au capitaine George Vancouver, qui lors de ses explorations sur la côte du Nord-Ouest, au 18^e siècle, avait baptisé la région en l'honneur de son maître, Richard Strobe, le comte de Howe.

Avant que son nom ne soit modifié, Howe Sound s'appelait : *Atl'ka7tsem*, ou la baie des clans. C'est ainsi que l'avaient baptisé les Squamish

Le bras de mer qui forme l'ouverture de la baie constitue une grande échancrure par laquelle la baie de Howe, alimentée par la rivière Squamish, se déverse dans le détroit de Géorgie et dans la baie de Burreet. Fait plutôt étonnant, l'on retrouve, sur cette baie, plusieurs îles et fjords, semblables à ce qu'on peut voir en Norvège. Parmi ces îles, il y a celle de Gambier, la plus grande de l'archipel, l'île Bowen, la plus rapprochée de Vancouver, et l'île Keats. La plupart des communautés de la baie occupent les berges, mais très peu de gens vivent sur les îles elles-mêmes. Les rares personnes qui les visitent s'y rendent pour pêcher, faire du canot ou observer la migration des oiseaux marins, en particulier les fameux pygargues à tête blanche.

Le dernier cours devait avoir lieu sur l'île d'Anvil. Ne connaissant pas la région, Stella se demandait bien comment ils gagneraient ce lieu, puisqu'aucun traversier ne s'y rendait. Elle obtint la réponse à sa question dès qu'elle gara sa voiture à proximité de la petite plage où Daniel avait donné rendez-vous à tout le groupe. En sortant de son véhicule, elle remarqua que les autres étaient déjà rassemblés à l'endroit désigné, sis tout en bas de l'autoroute 99 et qui n'était accessible que par un sentier sableux truffé de roches.

Alors qu'elle marchait, Stella découvrit à son grand détriment que ses espadrilles avaient beau être dernier cri, ils n'empêchaient pas le sable de s'y infiltrer pour autant. Justina, Daniel et Evelyn étaient là, ainsi que Bill et son fils Riley. En revanche, Randolph, Marion et leurs filles n'avaient pu se déplacer en raison d'une sortie familiale. Sam et Ruby étaient aussi présents, de même que le petit Trevor, qui marchait pieds nus dans l'eau, à la recherche de coquillages.

Pour sa part, Nadine Bentley aidait les autres à mettre les canots de Jamie à l'eau. Il s'agissait, en fait, des mêmes embarcations que le groupe avait utilisées lors de leur sortie au lac Alta. L'adolescente et Stella étaient si heureuses de se revoir, qu'elles s'enlacèrent dans les bras l'une de l'autre.

—Nadine ! s'exclama Stella. On dirait qu'il y a une éternité qu'on ne s'est pas vues.

—À qui le dis-tu ! Si tu savais ce que les sages ont préparé !

—Quoi, ils te l'ont dit ?

—Non, mais je suis déjà venue sur cette île quand j'étais petite. Crois-moi, c'est complètement flippant. Tu vas t'en souvenir jusqu'à la fin des temps !

Si tôt après, tous montèrent dans les canots et, à la suite de celui de Jamie, prirent la direction de l'île d'Anvil. Le courant était relativement faible, ce qui fait que les rameurs n'eurent pas à trimer trop dur pour atteindre leur destination. Tout comme Justina, Stella avait choisi de se laisser transporter, mais comme il s'agissait de la toute dernière rencontre avant l'été suivant, elle s'était promis de ramer au retour.

Lorsque les canots eurent traversé le détroit qui sépare l'île d'Anvil de la côte de Howe Sound, les Squamish furent guidés par Jamie vers une plage recouverte de sable blond et où l'eau était peu profonde. À quelques mètres de la banquise, la plupart des adultes retirèrent leurs chaussures, retroussèrent leurs manches et posèrent les pieds à l'eau pour pousser les embarcations jusqu'au bord de l'étendue d'eau. Après quoi, ils aidèrent les enfants et les aînés à descendre.

Une fois tout le monde sur terre, ils furent accueillis par d'autres Squamish qui les attendaient sur l'île. Parmi eux, Stella reconnut Hailey Whispering Mountain, Christopher Rivers et l'homme au nez fracturé. Tous se saluèrent, puis suivirent le chef et la chamane.

La piste sur laquelle ils circulaient en était une très ancienne. Certaines parties se composaient de roches recouvertes de terre et de racines qu'il fallait constamment enjamber en soulevant les enfants par le bras pour éviter qu'ils se blessent. Une véritable randonnée militaire ! Il s'en trouvait, parmi les marcheurs, qui n'étaient même pas adéquatement chaussés pour ce genre d'expédition. C'était le cas de Justina, uniquement chaussée de sandales de plage, et ce, à la grande surprise de Stella, qui malgré ses bons souliers, commençait à ressentir une affreuse douleur aux pieds.

Tout à coup, alors qu'elle passait par-dessus un gros rocher couvert de mousse, celle-ci entendit quelqu'un trébucher derrière elle. Elle avisa sa cousine avant d'aller voir ce qui se passait. Chemin faisant, elle vit que quelqu'un avait glissé sur une roche, et que cette personne n'était nulle autre que Nadine. La famille Baker l'aida à se relever avant d'examiner sa jambe ensablée qui heureusement, n'était pas cassée.

— Est-ce que tu vas bien ? s'enquit Sam.

— Oui, tout est O.K.

En montant une pente, toutefois, Nadine sentit une petite douleur à la cuisse. Lorsqu'elle étendit le bras vers sa jambe pour soulager la blessure, sa tête pencha, ce qui fit tomber sa masse de cheveux vers le bas. C'est ainsi que Stella put remarquer qu'elle avait une boucle d'oreille, dont la couleur bleue lui rappelait celle de l'épaulard en cristal de Justina. Elle distingua de plus quelque chose de troublant, juste sous son oreille. On aurait dit des bandes rouges. Stella n'était pas certaine de ce dont il pouvait s'agir, mais elle avait la nette impression qu'elle avait sous les yeux des marques laissées à la suite d'une forte gifle. Après qu'elle eut redressé la tête, Nadine lui lança : « Pas de souci », puis l'invita à la suivre.

À l'approche de l'heure du dîner, les Squamish atteignirent la partie escarpée de l'île, soit celle qui menait vers les collines surplombant la baie de Howe Sound. Après avoir traversé la forêt, pour le plus grand bonheur de tous, ils marchèrent sur un petit terrain ouvert dont le sol était plus sableux et moins rocailleux. Après quoi, ils longèrent une haute paroi rocheuse. Plus ils avançaient, plus la baie de Howe Sound rétrécissait à l'horizon.

Soudain, tous s'arrêtèrent devant la paroi, qui laissa sans voix ceux qui la voyaient pour la première fois. On pouvait y apercevoir des idéogrammes tracés dans de la peinture rupestre. Le tout ressemblait aux dessins archéologiques figurant sur les cavernes artificielles exposées dans les musées historiques. Même si ces dessins étaient d'un rouge très vif, Stella peinait à bien les distinguer, du fait qu'elle ne les voyait que de loin. Quand même, elle parvenait à discerner des formes humaines, ou plutôt, des bonhommes allumettes semblables à ceux que dessinent les enfants.

Le chef Rivers invita le groupe à prendre place autour de lui et de la chamane Whispering Mountain. Les personnes âgées s'assirent

sur les rochers plats, tandis que les autres s'installèrent sur le sol. Puis tous se mirent à écouter religieusement Rivers.

— La première fois que je suis venu ici, commença ce dernier, j'accompagnais mon père, qui était de religion chrétienne. Il m'a demandé : « Sais-tu, mon fils, depuis combien de temps la Bible existe ? Je lui ai répondu : « Je n'en ai pas la moindre idée. » Et il a dit : « Quand j'avais ton âge, le curé qui m'a inculqué la religion chrétienne affirmait que la Bible était vieille de deux mille ans. Mais regarde bien ces symboles. Ce sont ceux de notre peuple, et ils sont encore plus anciens que ceux de la Bible. Ce sont peut-être même les plus anciens de la Terre, parce qu'ils ont été tracés peu après sa création. » Eh bien, je ne suis pas certain si ces idéogrammes étaient déjà là quand le soleil est apparu dans le ciel pour la première fois, ou quand l'homme est arrivé dans ces contrées, mais je peux vous dire qu'ils sont aussi anciens que les symboles égyptiens. Peut-être plus, encore. Donc, lorsque les Blancs vous raconteront que la Bible représente la parole de Dieu, et que ses paroles ont été prononcées dès la création de la Terre, demandez-leur si les idéogrammes de nos ancêtres sont l'œuvre de Dieu. Demandez-leur, aussi, pourquoi on n'en fait pas mention dans la Bible.

Le chef émit un sourire pour indiquer qu'il plaisantait, puis reprit en disant :

— Mais sérieusement, on peut se poser des questions sur ces idéogrammes. Par exemple, pourquoi est-ce que nos ancêtres les ont réalisés ici, sur cette île ? Et que signifient-ils ? Quelqu'un aurait-il une idée ?

— Je crois que ces dessins racontent des histoires, répondit Nadine après avoir levé la main. On dit que les dessins des hommes des cavernes représentent des légendes. Par exemple, s'ils voulaient faire savoir qu'un homme avait vaincu un mammoth, il dessinait la bête et ensuite, celui qui l'avait éventrée avec sa lance. Est-ce que j'ai raison ?

— Oui, mais en partie, répliqua Rivers. L'art rupestre était pratiqué dans les temps anciens pour raconter des mythes, des légendes, et même, des faits vécus. Les Squamish, tout comme les autres tribus autochtones de l'Amérique, ont eux aussi eu recours à cette forme d'expression. Mais pourquoi ont-ils fait ces dessins ici, en ce lieu ?

Comme nul ne connaissait la réponse, Rivers poursuivit.

— Dans ces temps reculés, nos ancêtres se rassemblaient ici pour célébrer des événements importants comme des mariages, des danses rituelles, des potlachs ou des funérailles. Pour ceux et celles qui ne le savent pas, il existe des tombes, sur ces îles, où reposent des guerriers courageux et des chefs honorifiques. On les a enterrés ici pour les protéger contre les prédateurs, notamment les loups, qui sévissaient en grand nombre sur la côte. Mais avant de continuer, j'aimerais vous faire voir quelque chose.

Rivers saisit le sac à dos qu'il traînait avec lui et en sortit une boîte en bois. Il déverrouilla cette dernière, puis très doucement, s'empara d'un objet qu'il manipula avec beaucoup de soin, comme s'il s'agissait d'un artefact. Et c'était bien le cas. Tous purent voir un petit couteau muni d'une lame en métal blanc enracinée dans son manche en bois. Le chef fit circuler l'objet afin que chacun puisse l'admirer de près et expliqua :

— Quand les Blancs sont arrivés en Amérique du Nord, ils croyaient que nous étions des êtres primitifs parce que nous ne pratiquions pas la métallurgie. Ceci n'est que partiellement exact. Il est vrai que certaines tribus d'Amérique ne connaissaient pas la métallurgie, à l'époque, mais ce n'était pas le cas de toutes. Au Mexique, les Aztèques connaissaient l'art de fondre l'or pour en faire des statues, tandis que les Incas avaient le don d'intégrer l'environnement naturel d'un terrain à leur architecture. En ce qui concerne notre tribu et celles qui vivaient sur la côte, nous étions parfaitement en mesure de travailler les métaux. À preuve, ce couteau qui m'a été légué par mon grand-père. Mais pour concevoir un objet si complexe, car il est composé de plusieurs matériaux, il fallait plus que le savoir-faire. Il fallait aussi les ressources, et c'est ce qui nous faisait défaut dans la vallée de Squamish. Quelqu'un a-t-il une idée de la façon dont nous nous y prenions pour remédier à la situation ?

— Par le commerce ? s'empressa de répondre Stella.

— Exactement, par le commerce. Il n'y a pas si longtemps, cette région était la plaque tournante d'un grand réseau de commerce intertribal. On y échangeait des produits qui provenaient d'aussi loin que les côtes glaciales de l'Alaska, les chaînes des Cascades et les berges de la Californie. Grâce à ces réseaux, notre culture s'est étendue à travers la côte de l'Ouest, et nous avons partagé avec les autres peuples beaucoup de notre savoir et de notre histoire, et réciproquement.

Quand des Indiens d'autres tribus s'amenaient pour troquer avec nous, nous nous rassemblions sur cette île, devant ces mêmes idéogrammes, et nos anciens racontaient aux visiteurs les histoires relatées par ces dessins. Mais quelles étaient ces légendes, au juste? Je vais laisser Whispering Mountain répondre à cette question.

Sous l'invitation du chef, la chamane vint prendre sa place au centre du demi-cercle formé par le groupe. Une fois bien installée, elle prit la parole.

— Très peu, aujourd'hui, arrivent à déchiffrer les idéogrammes de nos ancêtres. Pour ma part, j'ai passé les quinze dernières années à apprendre à les lire. Si j'y suis parvenue, c'est grâce à mon professeur, Grey Wolf, qui vivait autrefois à Spirit Lake, dans l'état de Washington. J'allais le visiter chaque été pour bénéficier de son enseignement. Malheureusement, il y a cinq ans, la montagne Loowit est entrée en éruption. Loowit, pour ceux qui l'ignorent, c'est le nom qu'utilisent les habitants de Klickitat pour désigner le mont St-Helens.

Ce n'est que lorsque Hailey nomma la montagne par son nom anglais que Stella comprit qu'il s'agissait d'un volcan. Elle se souvenait parfaitement de ce jour où le mont St-Hélène était entré en éruption. Une vision quasi apocalyptique! C'était le 18 mai 1980.

— Gray Wolf a été tué par la nuée ardente qui a jailli du cratère de Loowit, seulement quelques minutes après le début de l'éruption, expliqua la chamane, les paupières alourdies par le chagrin. Quelques jours avant le drame, il y avait eu certains signes indiquant que le volcan se réveillerait d'une journée à l'autre, et c'est pourquoi l'armée américaine avait évacué la population. Mais Gray Wolf avait refusé de partir. Encore aujourd'hui, je me demande ce qui l'a poussé à demeurer sur Spirit Lake. Peut-être parce qu'il était très attaché à sa terre et qu'il voulait vivre avec les esprits. Il me disait souvent: «Même quand je veux être seul, les esprits ne me laissent pas tranquille, mais je préfère vivre avec eux qu'avec les humains.» Mais que signifie: vivre avec les esprits? Eh bien, chacun peut avoir sa propre interprétation, mais je peux vous dire que l'expression demeure au cœur de notre religion. Vivre avec les esprits, c'est prendre conscience et accepter que ce monde ne soit pas gouverné par la main de l'homme. C'est comprendre qu'il y a des forces invisibles qui œuvrent dans tous les aspects de la vie, et que leurs actions ont un impact bénéfique et destructif sur ce monde. Puisque les esprits existent dans les forêts,

les rivières, les vallées et les montagnes, tous les lieux naturels sont sacrés. Même cette île l'est, parce que les esprits œuvrent pour préserver sa beauté, pour nourrir les saumons qui peuplent les rivières, les corneilles, et aussi, pour préserver les messages du passé inscrits sur les montagnes. Mais ce ne sont pas tous les esprits qui œuvrent pour le bien. Il en existe qui se plaisent à tout détruire à l'aide de tremblements de terre, d'inondations, et bien sûr, d'éruptions volcaniques. Un jour, alors que Gray et moi nous promenions ensemble sur les rives de Spirit Lake, il m'a raconté que son peuple craignait ce lac autant que la vérole. Quand je lui ai demandé pourquoi, il m'a expliqué que ce cours d'eau était habité par des esprits dangereux qui dans le passé, avaient provoqué des éruptions cataclysmiques qui avaient failli provoquer l'extinction des tribus autochtones de la Côte, et même du plateau continental. Ceci démontre que...

Le chef Rivers posa une main sur l'épaule de sa consœur pour l'aviser que quelqu'un, dans le groupe, souhaitait prendre la parole. Hailey s'interrompit donc pour laisser l'homme s'adresser à elle.

— Pourquoi ne pas avoir essayé de le convaincre de partir ?

— Ah ! pouffa Hailey, j'aurais pu lui dire qu'une comète se dirigeait tout droit sur Spirit Lake, qu'il m'aurait répondu : « Hailey, ma vie est ici, et de toute façon, je devrai affronter le danger, peu importe où j'irai. Si je vais habiter une autre forêt, comment saurais-je si je ne serai pas dévoré par un ours ? Et si je décide de vivre en ville, qui sait si je ne me ferai pas frapper par une voiture ? »

En entendant cela, Nadine chuchota à l'oreille de Stella :

— Il aurait pu aussi dire : « Et si je déménage dans l'*Étoile de la mort*, comment saurais-je si Luke Skywalker ne va pas balancer un missile dans le réacteur et tout faire sauter ? »

— Mais de quoi parles-tu ?

— Tu n'as donc jamais vu *Star Wars* ?

— Non, mais on en reparlera plus tard, répliqua Stella, dont cette petite conversation lui avait fait perdre le fil de ce que racontait Hailey.

— ...ont toujours marqué notre existence. Autrefois, nos ancêtres croyaient fermement que les esprits agissaient en fonction de notre relation avec eux. Si une tempête dévastait les villages ou si une sécheresse entraînait la ruine des récoltes, ils étaient persuadés que ce fléau résultait d'un esprit offensé. Aujourd'hui, nous pouvons nous

fier à la science pour comprendre le fonctionnement des phénomènes naturels, mais cela ne signifie pas pour autant que les esprits n'existent pas. Grâce à la technologie, nous pouvons certes expliquer comment le cerveau fonctionne, mais ce n'est pas parce qu'un ordinateur ne peut pas *voir* le rêve d'une personne que l'on peut affirmer qu'elle ne rêve pas. Donc, même si nous ne pouvons pas voir les esprits, ni les entendre, ni leur parler, cela ne signifie aucunement qu'ils n'œuvrent pas sur cette Terre. À l'exemple de ces idéogrammes, nos ancêtres ont laissé des traces de leur existence, en ce monde, et ce n'était pas seulement pour nous dire que des gens avaient vécu ici avant nous. Mais bien pour nous rappeler que nous avons un passé qui nous relie à la Terre et que les liens qui nous rattachent à celle-ci sont aussi éternels et profonds que l'amour des parents pour leur enfant. Maintenant, rapprochez-vous, car je vais vous raconter l'histoire de ces symboles, ce qui vous permettra de connaître l'origine de notre peuple.

À la fois intrigués et fascinés, les Squamish formèrent un cercle encore plus serré autour de la chamane. Lorsque Stella se trouva plus près de la paroi rocheuse, il lui fut plus facile d'identifier les idéogrammes. À vue d'œil, ces dessins lui rappelaient un peu les runes que les anciens Vikings traçaient sur des piliers pour raconter les Eddas. Les graphiques se résumaient à de simples lignes aux formes variées : courbes, lignes droites, rondes, centrées, transposées, rectangulaires, diagonales... Ces dessins, pourtant rudimentaires, ressemblaient à un livre à colorier montrant des images d'arbres, de rivières, d'animaux, d'aigles, de baleines, de chèvres et surtout, d'êtres humains. On pouvait voir ces derniers vaquer à diverses activités, comme la pêche ou la chasse, mais il y avait aussi des hommes aux formes étranges dessinés en rouge vif. C'est ainsi que juste à côté de la chamane, Stella put discerner un homme dont les pieds étaient recourbés dans le dos. Était-ce un mutant ? Elle n'aurait su le dire. Elle aperçut également, un peu plus haut, un autre dessin pour le moins bizarre. Celui-là montrait un personnage doté d'une tête humaine, mais dont les jambes et les pieds plats ressemblaient à ceux d'une tortue. Qu'était-ce ?

La chamane se mit à parcourir les idéogrammes à l'aide de son doigt pour aider son auditoire à bien suivre l'histoire. Tous se montrèrent impressionnés de voir une personne aveugle arriver à situer aussi bien les figures.

—Nos origines remontent à une époque lointaine, commença Hailey. Si lointaine que même les étoiles n'étaient pas plus vieilles que des enfants. Il y avait un village où vivaient un homme et sa famille. L'homme s'appelait *T'sekàltn*.⁵ Après la naissance de son cinquième et dernier enfant, *T'sekàltn* a entendu un bruit en provenance de la forêt. Curieux, il a rempli son panier de nourriture, s'est muni de son arc et ses flèches, et est parti vers les bois. Au fond de ceux-ci, il a aperçu un homme nommé *Sx̣elàltn*⁶ en train de danser la *Sx̣wa 'yxwey*⁷ sur le toit de sa maison. Étonné, il lui a demandé de descendre. Plutôt que d'obtempérer, l'individu a poursuivi sa danse, jusqu'à ce que le rite soit accompli. Par la suite, *T'sekàltn* est resté plusieurs jours chez son hôte, le temps que celui-ci lui enseigne la danse du *Sx̣wa 'yxwey*. Après quoi, les deux se sont quittés tels des frères. De retour chez lui, *T'sekàltn* a fondé un second village sur le bord de la mer, qu'il a baptisé *Schenk*, où les Squamish se nourrissaient des richesses de la mer et de la forêt. Un peu plus tard, ils ont mis sur pied de nouvelles communautés, depuis l'île de Vancouver jusqu'à Whistler et Alta Lake.

Whispering Mountain marcha jusqu'au bout de la paroi, où se trouvaient de nombreux autres idéogrammes. Dessiné à la poudre rouge, l'un d'eux, semblable à un tableau historique, montrait beaucoup de personnages humains et, tout au centre, ce qui ressemblait à un grand cône fumant. Tous croyaient d'abord à un grand tipi emboucané, mais en y regardant de plus près, ils virent qu'il s'agissait en fait d'un volcan en activité. Faisant encore une fois glisser sa main sur les différents dessins, Hailey entreprit de raconter sa seconde et dernière légende.

—Les dessins que vous voyez ici racontent l'histoire de la ruine de *Spo7ez*, et de la naissance de l'amitié entre les Squamish et les Lil'wats. *Spo7ez* était autrefois un village situé tout près de Whistler, à l'embouchure des lacs Garibaldi et Cheakamus. Il était l'un des nombreux villages fondés par les descendants de *T'sekàltn*, même s'il n'a pas toujours été habité uniquement par les Squamish. Une autre tribu, les Lil'wat, est venue s'y installer et petit à petit, les deux peuples ont développé des liens d'amitié grâce aux échanges commerciaux, au partage des terrains de chasse et aux alliances qu'ils ont conclues

5. Selon la grammaire squamish, la virgule est située sur le s, et l'accent sur le a est un accent aigu.

6. Accent aigu sur le a.

7. Dans ce mot, il y a un accent aigu sur le y.

pour combattre ensemble leurs ennemis : les Haïdas et les Chinook. Or, pour une raison qui demeure obscure, les Squamish et les Lil'wat se sont mis à se détester, au point où leur amitié s'est transformée en haine. Avant qu'ils ne se détruisent, l'Oiseau du tonnerre, qui avait entendu leurs plaintes depuis le ciel, a fait battre ses ailes, et le volcan *Black Tusk* est entré en éruption. Un énorme glissement de terrain a ensuite enseveli toute la vallée et ses résidents. Plusieurs de nos ancêtres, ainsi que des membres d'autres tribus, ont perdu la vie au cours de ce désastre. Leurs corps ont été entraînés par le torrent de terre et de boue jusqu'à la mer, avant de disparaître dans les confins de l'océan. Après la catastrophe, les survivants ont bâti chacun leur village et mis fin aux hostilités. Dès lors, ils se sont dits : *Squamish ou Lil'wat, nous sommes tous frères et voisins parce que nous vivons sur la même terre, et nous devons travailler ensemble pour éviter qu'un nouveau désastre ne vienne nous apporter la ruine.*

À la fin de son récit, Hailey invita les membres du groupe à échanger sur ce qu'ils venaient d'entendre. Comme la plupart, dont les Redcliff, avaient déjà entendu cette légende durant leur enfance, ils ne trouvèrent que peu de choses à dire, sinon qu'il s'agissait là d'une belle histoire à raconter aux enfants et qu'elle évoquait de beaux souvenirs. Quelques personnes, toutefois, y allèrent de certains commentaires, comme Jamie, le fabricant de canots, qui croyait fermement que la catastrophe résultait de la fin de l'amitié qui unissait les deux peuples. En total désaccord, Daniel lança une vive discussion qui ne manqua pas de distraire les témoins de la scène.

— L'amitié est une valeur fondamentale que chaque peuple devrait chérir, argua-t-il, mais cela ne veut pas nécessairement dire que la fin d'une amitié mène directement au désastre. Si tel était le cas, alors, chaque couple qui divorce entraînerait sa ruine.

— Ce n'est pas justement le cas ? l'interrompt Jamie. Quand un homme et une femme divorcent, ils mettent fin à leur union et du coup, leur mariage est détruit. Et si leur mariage est détruit, on peut parler de désastre puisque cette rupture freine toute chance de réconciliation et par le fait même, l'amour qui existait entre ces deux personnes.

— Pas nécessairement, intervint Justina. Le divorce met fin à une union, oui, mais cela ne signifie pas que les deux personnes vont arrêter de s'aimer ou qu'ils vont forcément entrer en guerre. Parfois, quand toutes les options se sont soldées en échec, le divorce est la

meilleure des solutions. Il peut arriver, sachez-le, que l'amour qui a uni deux personnes devienne plus fort après l'annulation de leur mariage.

—O.K., répliqua Jamie, mais pour en revenir à l'amitié, si deux peuples décident de mettre fin à leur alliance, ça va forcément conduire à un désastre parce que s'il n'y a plus d'alliance, le terrain devient propice à une guerre.

—Le terrain peut devenir *propice*, mais cela ne veut pas dire qu'il y aura une guerre, soumit Daniel.

—Si je puis me permettre, intervint Hailey, vous semblez tous les deux oublier l'élément le plus important de notre histoire. Quand une catastrophe frappe un ou des pays, la seule chance de survivre, c'est de s'unir et de s'entraider. Sans quoi, c'est la fin certaine.

—Mais l'Oiseau du tonnerre n'avait-il pas puni les deux peuples pour avoir rompu leur amitié? demanda Jamie.

—Puni? répéta Hailey en haussant les sourcils comme si elle entendait ce mot pour la première fois. Mais qui a parlé d'une punition?

—Eh bien, je ne sais pas... vous?

—Si tu reviens chez toi en voiture après une sortie au restaurant avec ta copine et que l'orage frappe, expliqua la chamane, serait-ce parce que tu aurais oublié de donner un pourboire au serveur, ou que tu n'aurais pas offert de tirer la chaise pour ta bien-aimée?

Devant le silence de Jamie et les regards moqueurs des autres, Hailey poursuivit en disant:

—L'Oiseau du tonnerre, et ne l'oublions jamais, est une incarnation de la Nature, et la Nature n'est ni bonne, ni mauvaise. Elle n'est ni le jour ou la nuit ni le soleil ou la pluie; elle est *tout*. Elle apporte la pluie qui fait pousser les semences, et cause les inondations qui noient les terres. Elle érige de hautes montagnes et elle provoque des glissements de terrain. Elle accorde le premier souffle au nouveau-né, et retire l'air des poumons du mourant. Où vois-tu la punition ou encore, la récompense? La Nature est ce qu'elle est, comme nous, les humains, sommes ce que nous sommes. Dans le passé, les moments de bonheur et les catastrophes se sont toujours succédés et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. De son vivant, Gray Wolf me racontait plusieurs histoires en lien avec des éruptions volcaniques survenues il y a des dizaines de milliers d'années et dont certaines ont été bien

plus désastreuses que celle du mont St-Helens. Ces éruptions auraient pu éradiquer toutes les tribus de la côte, et même celles qui vivaient au-delà de la chaîne des Cascades. Et pourtant, malgré des milliers de morts, nous avons survécu à ces catastrophes parce que nos ancêtres ont su comprendre l'importance de l'amitié. Et même si leur amitié n'a pas duré éternellement, jamais elle ne disparaîtra de notre mémoire. À preuve, nous sommes tous réunis sur cette île afin de partager notre amour commun pour notre culture et notre peuple. Nous sommes ici pour apprendre ensemble, pour parler ensemble, pour pêcher ensemble, pour manger ensemble, pour rire ensemble, et parce que nous sommes ensemble, notre peuple connaît une renaissance qui nous permettra d'entrevoir l'avenir avec cet espoir qui nous a été arraché par les Blancs et par nous-mêmes, il y a de cela très longtemps. Grâce à notre amour pour notre peuple et pour cette terre, nous, les habitants de la côte, les enfants de *T'sekàltn*, les *Skwxwù7mesh* *Úxwumixw*, ne disparaîtrons jamais de cette terre, termina la chamane avant de revenir aux dessins anciens.

Un peu plus tard, alors que les Squamish examinaient les peintures rupestres de plus près, l'admiration se lisait dans le regard de chacun d'entre eux. Pas un ne pouvait détacher ses yeux de ces œuvres ancestrales.

Stella contemplait des dessins vieux de deux mille ans et qui racontaient l'histoire de *T'sekàltn*. Elle ne comprenait rien aux symboles devant elle, et ce, même si elle avait écouté attentivement le récit de Hailey. Pour elle, ces images étaient vides de sens. En fait, elles ressemblaient davantage à des gribouillis d'enfant qu'à des légendes. Elle devait toutefois reconnaître qu'elles étaient précieuses. Pas seulement pour la nation squamish, mais aussi, pour la postérité. S'il s'avérait exact qu'ils étaient aussi anciens que les textes du Nouveau Testament, alors pourquoi les gens qu'elle connaissait ignoraient-ils qu'un tel trésor existait à même leur province ?

— Je parie que tu es en train de te dire : « Ah, si seulement j'avais amené mon appareil photo ! » lança Nadine.

En la regardant, Stella ne put qu'établir un lien entre cette fille et les idéogrammes. Si ces dernières rappelaient des dessins d'enfant, l'adolescente, elle, ressemblait à une fillette avec son T-shirt mauve orné de pochettes et son jean qui lui arrivait aux genoux.

—Effectivement, j’aurais peut-être dû l’apporter. Tant pis, ce sera pour la prochaine fois.

—Moi, répliqua Nadine, je crois que les meilleures photos sont celles qu’on garde dans nos têtes.

—Mais dans ce cas, on ne pourrait pas les partager avec les autres.

—On a bien le droit de garder des choses pour nous, non ? Dis donc, ça te dirait une petite promenade ? Je connais un sentier qui mène en haut de la colline. On aura une belle vue sur la baie.

—D’accord, accepta Stella, visiblement ravie. Je te suis.

Après avoir informé les Redcliff qu’elle partait, Stella marcha à la suite de Nadine sur le chemin qui longeait la paroi rocheuse. Au bout d’un moment, elles débouchèrent sur un autre sentier qui lui, traversait la pente jusqu’à son sommet. Rendue à destination, Stella, le souffle coupé, ne put que s’ébahir devant la vue éblouissante qui s’offrait à elle. D’où elle était, elle pouvait voir toute l’étendue de la baie Howe, qui s’étirait jusqu’à l’île de Bowen au sud. De même, elle pouvait voir plusieurs nuages blancs qui, poussés par le vent glacial du nord, volaient allègrement vers l’océan Pacifique. Ce même vent, d’ailleurs, qui obligeait Stella à couvrir le haut de son corps avec ses bras pour se réchauffer. Mais la vue était si magnifique, que le froid n’était guère un problème.

—Seigneur ! s’exclama-t-elle. C’est ici que j’aurais dû emmener Jérémie.

—Jérémie ? Qui est-ce ? Ton copain ?

—Pas du tout. C’est mon neveu. Il était venu passer quelque temps chez moi l’été dernier, et je lui ai fait voir Prospect Point, près du Lions Gate.

—Ah, c’est sympa. Et il s’est amusé, avec toi ?

—Hum... pas au début.

—Pourquoi, il n’aime pas les baies ?

—Non, ce n’est pas ça. Il... disons que je l’ai sorti d’une mauvaise passe.

—Mauvaise passe ? Du genre... il a balancé une pierre à la fenêtre de quelqu’un ? Ou encore, il a échappé la vaisselle de ta grand-mère par accident ?

—Tu es bien curieuse, toi ! lança Stella.

— Oh, pardon. Je sais, ça ne me regarde pas. C'est top-secret pour toi et je ne dois pas chercher à savoir.

— Bon... tu essaies de me faire comprendre que je suis une méchante ?

— Nan, juste un dindon.

À cette dernière réplique, les deux femmes pouffèrent de rire.

— Mais que lui est-il arrivé, au juste ? insista Nadine.

— Eh bien, disons qu'il avait un ami qui l'obligeait à faire de mauvaises choses.

— Ah je vois. *Mauvaise influence*, ou un truc du genre, c'est ça ?

— Je dirais plutôt qu'il voulait se faire des amis et... qu'il était tombé sur le mauvais garçon.

— C'est ce que je disais... *Mauvaise influence*. Les jeunes se laissent toujours influencer pour prouver qu'ils sont *cool*.

— Eh bien, figure-toi que ce n'était pas mon cas quand j'étais jeune.

— Ah bon ? Et c'était comment ta jeunesse ?

— Je préfère ne pas en parler.

Pour chasser les mauvais souvenirs qui lui traversaient l'esprit, Stella ramassa un caillou qui traînait sur le sol et le jeta en direction de la baie.

— Oh ! s'excusa Nadine, désolée de t'avoir importunée.

— Ne t'en fais pas pour ça. Toi, est-ce que tes amis t'ont déjà obligée à faire des bêtises ?

— Euh... balbutia Nadine. Je ne peux pas vraiment dire que j'ai des amis.

— Tu es sérieuse ?

— Eh bien, j'ai des copines de travail, mais on n'est pas très proches. Il y a aussi ma sœur, et ça me convient. Enfin, ça me convenait jusqu'à ce que...

La jeune femme cessa de parler, tandis que ses yeux devinrent tout tristes.

— Jusqu'à ce que quoi ?

Stella se mit à penser que c'était peut-être bien cette sœur qui était à l'origine des marques qu'elle avait vues dans le cou de Nadine.

— Euh... articula nerveusement cette dernière, j'ai... j'aurais un énorme service à te demander.

— Lequel ?

—Eh bien... est-ce que... est-ce que tu pourrais m'héberger pour quelques jours ?

—Pardon ?

—Je sais, tu ne me connais pas et c'est beaucoup te demander, mais... j'ai vraiment besoin de partir de chez moi.

—Et pourquoi as-tu pensé que tu pouvais venir chez moi ?

Bien que Nadine donnât l'impression de ne pas avoir entendu la question, Stella savait parfaitement qu'en réalité, elle s'efforçait d'inventer une réponse.

—Tu as peur que ta sœur s'en prenne encore à toi ? laissa-t-elle entendre.

—Quoi ?

—Les marques sur ton cou, c'est elle qui te les a faites ?

—Les... les marques sur mon cou... ?

—Je les ai vues. C'est ta sœur qui te les a faites, oui ou non ?

—Oui... enfin... ce n'est pas ce que tu crois. J'ai avalé un gros morceau de légume et il est resté coincé dans ma gorge. Ma sœur a essayé de le déloger avec ses mains, et...

—Et elle a eu recours à la manœuvre de Heimlich, c'est bien ça ?

—Oui c'est ça, le truc du docteur allemand.

—Et elle connaît bien cette pratique ? Parce que la manœuvre de Heimlich consiste à serrer les bras autour du ventre et de pousser vers le haut, pas d'étrangler une personne.

—Oh... euh... peut-être qu'elle s'y est mal prise, mais en tout cas, elle est parvenue à faire ressortir le morceau. Hé !

«Non, mais... est-ce qu'elle me prend pour une dingue, ou quoi ?» se dit Stella.

—D'accord, reprit-elle. Mais si ta sœur ne t'a rien fait, pourquoi veux-tu t'éloigner d'elle ?

—Parce qu'on... parce qu'on traverse une mauvaise passe, en ce moment, et que je n'arrive pas à la supporter.

—Vous n'avez pas tenté de vous réconcilier ?

—Moi j'ai essayé, mais elle est vraiment rendue au bout du rouleau.

—Que s'est-il passé entre vous ?

—Je... je lui ai balancé des conneries et elle a pété les plombs. J'ai juste besoin de prendre mes distances, le temps qu'elle se calme.

Stella se doutait bien que la jeune femme lui cachait quelque chose, ou du moins, qu'elle ne lui disait pas tout. Elle hésitait quant à la décision à prendre. D'un côté, elle n'avait pas vraiment envie de recevoir cette fille chez elle. Ce n'était le bon moment, d'autant plus qu'elle-même avait des problèmes à régler. D'autre part, elle ne pouvait s'empêcher de penser aux marques que portait Nadine. Si cette dernière refusait de lui dire la vérité au sujet de celles-ci, c'était peut-être bien parce qu'elle était trop horrible à entendre ? Qui pouvait savoir si sa sœur ou quelqu'un d'autre ne cherchait pas à s'en prendre elle ? Enfin, si elle lui refusait l'hospitalité, où donc irait cette pauvre malheureuse ?

Stella prit tout son temps pour réfléchir à la question.

Chapitre 12

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Stella, Justina et Daniel étaient rassemblés dans le stationnement, tandis que les autres quittaient petit à petit la plage. Avec la pleine lune qui brillait haut et fort dans le ciel, Stella pouvait aisément voir l'expression qu'affichaient ses interlocuteurs. Clair qu'ils désapprouvaient sa décision. Si Daniel demeurerait muet, Justina, elle, ne se gênait pas pour user de tout son arsenal d'arguments dissuasifs.

— Tu ne la connais même pas ! s'écria-t-elle. Qui te dit qu'elle ne te ment pas ?

— Je suis persuadée qu'elle dit la vérité.

— Comment peux-tu en être si sûre ? râla Justina en agitant la tête dans tous les sens. C'est peut-être une fugueuse ou pire, une criminelle en fuite !

— Justina, arrête ! cria Stella.

À ces mots, sa cousine devint complètement immobile.

— Nadine n'habitera chez moi que pour quelques jours. Si jamais elle me fait des problèmes, ce sera à moi d'y voir.

— Mais... et ta thérapie ? Tu m'as promis, l'autre jour, que tu consulterais un psychologue.

— Eh bien, ça devra attendre.

— Stella, je te rappelle que tu as failli t'enlever ta vie !

— Justina... *chut* ! intervint Daniel, qui craignait que la conversation soit entendue par des oreilles indiscrètes.

— Désolée, tu as raison, chéri, s'excusa Justina. D'accord, cousine... Je peux comprendre que tu veuilles aider cette fille, mais je ne suis pas d'accord avec ta décision.

— Que voudrais-tu que je fasse ? Que je l'abandonne ?

— Je veux que tu réfléchisses ! Prends au moins le temps de te renseigner sur elle.

— Et comment veux-tu que je m'y prenne ? Personne qui ne la connaît.

— Justement ! C'est pourquoi tu devrais... Oh... et puis, fais ce que tu veux !

Justina tourna promptement les talons et marcha d'un pas lourd vers la voiture, où Evelyn était déjà assise. Stella tenta de la rattraper,

mais Daniel lui prit doucement le bras pour lui faire comprendre qu'il était inutile d'insister.

— Si tu crois que je suis une idiote, toi aussi, pas la peine de me le cacher.

— Crois-moi, Stella, ni moi ni Justina ne pensons une telle chose. Personnellement, je trouve qu'il est très louable de ta part d'offrir ton hospitalité à cette personne. Mais tu dois admettre que tu ne sais pratiquement rien d'elle. Dis-moi, qu'est-ce qu'elle t'a dit, au juste, pour te convaincre de l'héberger ?

— Qu'elle s'est disputée avec sa sœur et qu'elle a besoin de s'éloigner d'elle pour quelque temps.

— Sans vouloir être méchant, ce n'est pas un motif suffisant pour quitter la maison.

— Je sais bien, approuva Stella. Et c'est pour cette raison que je pense qu'elle me cache quelque chose.

— Est-ce pour ça que tu veux la garder chez toi ? Pour découvrir son secret ?

— Non. Enfin... pas tout à fait. Mais je crois que quelqu'un, peut-être bien sa sœur, lui veut du mal.

— Et qu'est-ce qui te fait croire une telle chose ? s'étonna Daniel.

— J'ai vu des marques sur son cou.

— Des marques ?

— Oui, on aurait dit des traces de doigts. Comme si quelqu'un avait essayé de l'étrangler.

— Oh, mon Dieu !

Daniel se tut un moment, le temps de bien respirer. Les histoires de violence semblaient agiter son système nerveux, supposa Stella.

— Bon, reprit-il, à supposer que tu dises vrai, qu'est-ce que tu comptes faire, au juste ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu vas convaincre cette fille d'aller au poste de police ?

— Bien sûr que non !

— Pourquoi ?

— Parce que je ne sais pas si... Pourquoi est-ce que tu me poses cette question ?

— Je veux juste comprendre tes intentions.

— Il n'y a rien à comprendre... Je veux simplement aider une personne en détresse.

Daniel lâcha un long soupir d'abdication devant l'entêtement de son interlocutrice.

— O.K., lança-t-il froidement. Si tu crois que c'est ce que tu dois le faire, alors vas-y. Sauf qu'en tant qu'ami, je me dois de te dire que c'est une mauvaise idée. S'il devait t'arriver quelque chose...

— Je prendrai mes précautions. Il n'arrivera rien, je te le promets.

— D'accord. Mais si tu as besoin d'aide, appelle-nous.

— C'est promis. Merci, Daniel.

Une fois chez Stella, cette dernière et son invitée sortirent sur le pavé, où Nadine prit quelques instants pour contempler la maison. Comme une touriste sur un site historique, la jeune femme peinait à cacher son émerveillement. Elle aimait surtout la pelouse et le jardin, vers lequel elle se précipita pour sentir les fleurs, non sans demander à son hôtesse le nom de son jardinier.

De retour à l'intérieur de la demeure, Stella descendit avec Nadine dans le sous-sol pour lui montrer le matelas-lit où elle devrait dormir. Au départ, elle n'était pas certaine si la jeune femme trouverait le meuble confortable, mais à la voir sauter dessus et s'y installer aussi confortablement qu'un chiot sur une paille, elle n'eut plus aucun doute.

— Je te promets que ce ne sera que pour une seule nuit ; juré craché, dit l'adolescente.

— Tu pourras rester quelques jours de plus, si tu le désires, répliqua Stella, sans trop savoir s'il lui faudrait la ramener à Chiyakmesh.

— Non, une seule nuit, je te dis. Ce n'est pas que je me sens mal ici, mais je ne veux pas abuser de ton hospitalité.

— Je te rappelle que c'est toi qui m'as demandé de t'héberger.

— Et c'est exactement pour ça que je ne voudrais pas abuser. D'ailleurs, est-ce que je pourrais téléphoner à ma sœur ? Ne t'inquiète pas, je ne lui donnerai pas ton adresse.

— Tu peux au moins lui donner mon numéro, répondit Stella en arquant un sourcil pour signifier son étonnement.

— ... Non, ça va. De toute façon, comme je te l'ai dit, je ne resterai pas ici longtemps.

— Sauf que si elle s'inquiète, elle doit pouvoir te joindre, non ?

Étrangement, Nadine se mit à regarder ailleurs, sans répondre. Puis, elle finit par accepter. Les deux femmes montèrent donc au sa-

lon, où Stella désigna le téléphone. La jeune femme prit le combiné et composa le numéro de son domicile. Après quelques sonneries, elle obtint enfin une réponse.

—Salut, ma soe...

Tout à coup, Nadine s'arrêta net de parler. Stella s'approcha pour tenter d'entendre la voix d'Arielle, mais n'y parvint pas du fait qu'il y avait trop de statique sur la ligne.

—Quoi ? Oh, désolée, je ne...

L'adolescente fut interrompue une nouvelle fois par des bruits statiques continus qui allaient en augmentant.

—O.K., essaya-t-elle de dire, peux-tu s'il te plaît me laisser...

Or, l'aînée continuait de parler sans relâche, sans que Stella parvienne à comprendre ce qu'elle racontait.

—Écoute... tenta à nouveau Nadine.

Cette fois, Arielle se mit à hurler, si bien que sa jeune sœur devint blême. Décidant d'intervenir, Stella demanda à cette dernière de lui remettre le téléphone. Comme son invitée n'osait pas s'exécuter, et le lui prit de force.

—Allo ? dit-elle.

L'autre continuait de crier, comme si elle ne s'était pas rendu compte qu'elle avait une nouvelle interlocutrice.

—Sais-tu seulement combien de fois je me suis fait tâter le derrière, hier soir ? Sais-tu ce que ça me coûte d'être entourée de bons à rien toute la journée pendant que tu te trimbales avec tes crétins d'amis dans vos voyages à la con ?

—Madame...

—VA TE FAIRE FOUTRE, SOEURETTE !

Puis Arielle raccrocha violemment. Ensuite, plus rien. Stella demanda à Nadine de lui donner son numéro de téléphone, mais la jeune femme demeura muette. Durant un instant, l'ombre du regret lui traversa le visage. Son hôtesse décida de ne pas insister.

—Aimerais-tu t'asseoir ? lui proposa-t-elle.

Sans répondre, Nadine s'installa sur le sofa. Stella ignorait quoi lui dire tant elle était encore foudroyée par la furie d'Arielle. Jamais elle n'avait entendu quelqu'un crier autant, sauf, peut-être, elle-même, lorsqu'elle avait appris, en écoutant les infos à la télévision, qu'on avait modifié la loi C-31.

Retenant son calme, elle se dirigea vers la cuisine pour préparer quelque chose à manger. En ouvrant le frigidaire, elle n'y trouva qu'un restant de poulet et un pot à moitié rempli de mayonnaise. Elle s'empara du tout et fit deux sandwiches. Après quoi, elle offrit une assiette à Nadine, mais celle-ci était trop triste pour avaler quoi que ce soit.

Tout en mangeant tranquillement, Stella gardait les yeux rivés sur son invitée en se demandant ce qu'elle pourrait bien lui dire pour l'amener à se confier à elle. Comme une enfant en peine, la pauvre fille avait les deux mains plaquées sur ses joues. Ses paupières étaient rabaissées et même si elle ne pleurait pas, il apparaissait évident qu'elle avait le cœur noué.

— Tu peux le dire, si ça te chante, lança soudainement Nadine en brisant le silence.

— Pardon ?

— Ma sœur... c'est une garce, pas vrai ?

— Je n'irais pas jusqu'à dire ça, répondit Stella, mais je ne crois pas qu'elle était en droit de te parler de la sorte. Pourquoi était-elle si furieuse ?

— C'est... c'est son emploi. Il est très stressant et ça lui arrive quelques fois de piquer une crise.

— Est-ce qu'elle t'engueule souvent ?

— ... non... pas tant.

Alors qu'elle écoutait la voix tremblotante de Nadine, Stella avait l'impression de discuter avec Jérémie.

— Quel est son travail ? demanda-t-elle.

— Tu me promets que tu ne nous jugeras pas ? exigea de savoir la jeune femme, les yeux tout mouillés, avant de répondre.

— Je ne vais pas vous juger, c'est promis.

— Ce n'est pas du bidon ?

— Ce n'est pas du bidon.

— O.K... soupira Nadine en respirant un bon coup. Ma sœur... danse dans une boîte de nuit.

Un silence de mort envahit le salon, silence qui ne fut interrompu que par le passage d'une voiture qui roulait à l'extérieur avant que Stella ne reprenne la conversation.

— Tu veux dire qu'elle est stripteaseuse ?

— Ouais. Elle doit se dandiner le derrière de vingt heures à cinq heures en bikini *Fleury*, devant des hommes à la langue pendue qui ne cessent de lui dire : « Woo-hoo, chérie ! Enlève ton slip, Chica ! » Et... il m'est arrivé de l'aider.

— Que veux-tu dire ?

— Moi aussi, j'ai dansé devant ces pervers pour qu'ils me jettent de l'argent à la figure.

— Mais... mais pourquoi travaillez-vous dans un endroit pareil ?

— Parce qu'il n'y a rien d'autre à faire à Chiyakmesh. Je veux dire, en termes de travail. Nous avons besoin d'argent, et comme les chèques du gouvernement ne suffisaient pas, on a dû trouver un moyen de faire du pognon.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas cherché ailleurs ?

— Où ? Chiyakmesh est une réserve indienne. On n'a pas le choix. Si une opportunité se présente, il faut la saisir.

— Mais vous ne pouviez pas trouver du travail à l'extérieur de la réserve ? Comme Sam ?

— Sam n'est pas comme nous. Il a réussi à l'école, puis il est allé chercher son brevet pour devenir plombier. Depuis, il s'en tire bien. Arielle et moi, on a abandonné l'école avant d'avoir terminé notre secondaire. On n'a rien. Pas d'éducation, pas d'argent, pas de contacts, presque pas d'amis, et...

— Quoi ?

— Bof, laisse tomber. On a fait des bêtises quand on était gamines et maintenant, on est en train d'apprendre que la vie peut devenir très compliquée quand on fait les idiots.

— Dis-moi, demanda Stella. Toi, comment te sens-tu dans tout ça ?

— Ben... je n'aime pas ça, mais je ne peux pas vraiment changer les choses. Ce n'est pas grave. Je ne m'en fais pas trop.

— Dans ce cas, pourquoi m'as-tu demandé de t'héberger ?

— Hé, attends une minute ! Tu ne m'héberges pas, je ne fais que passer une nuit ici. J'avais besoin d'une pause avec ma sœur, sans plus.

— Je n'en doute pas. Tu sais, selon ce que j'ai pu entendre, ta sœur a un grave problème d'attitude et je ne pense pas que son comportement va s'améliorer demain matin...

— Elle traverse juste une mauvaise passe, en ce moment, plaيدا Nadine. Ça va s'arranger. Des mauvaises passes, ça arrive à tout le monde. Tu as sûrement connu des gens comme ça, dans ta vie, non ?

Cette question amena Stella à penser à Peter.

— Nadine, reprit-elle. Je déteste me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais... ta sœur ne va pas bien. Ça se devine juste à l'entendre parler. Et j'ai peur de ce qui pourrait t'arriver si...

Soudain, le téléphone sonna. La première idée de Stella fut de ne pas répondre, mais puisque la sonnerie se faisait insistante, elle interrompit la conversation et prit l'appel.

— Allo ?

— Stella ? C'est Sarah.

À l'annonce de ce nom, Stella resta sans voix. Elle ne rêvait pas, c'était bien son ex-belle-sœur à l'autre bout du fil. Elle regarda Nadine, qui semblait tout écouter depuis le divan, et se mit à parler avec la mère de son neveu comme si elle était seule.

— Bonjour, toi, comment vas-tu ?

Elle n'entendit d'abord qu'un faible reniflement, puis ensuite :

— Stella... Oh, mon Dieu, je ne sais pas comment t'annoncer ça...

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis à l'hôpital d'Oakville. Jérémie... oh non...

— Quoi ? s'emballa Stella, dont le cœur commençait à battre à un rythme effréné. Qu'est-il arrivé à Jérémie ?

— Jérémie... Jérémie a été battu. Il est à l'hôpital et est gravement blessé.

Chapitre 13

Stella se sentait prise au dépourvu. Non seulement son neveu était-il grièvement blessé, mais de plus, elle avait une invitée sur les bras. Une étrangère, de surcroît, en qui elle doutait avoir suffisamment confiance pour la laisser seule à la maison. Or, dès qu'elle comprit ce qui se passait, Nadine lui proposa de l'accompagner à Oakville. Stella ignorait s'il était convenable de se présenter au chevet de son neveu avec une inconnue, mais quel autre choix s'offrait à elle ? Avec une voix empreinte de gratitude, elle accepta donc la proposition. Ceci étant décidé, elles préparèrent rapidement leurs sacs de voyage et se mirent en route pour l'aéroport.

Par miracle, elles arrivèrent juste à temps pour embarquer sur le vol 614 à destination de Toronto. Durant le trajet, Stella expliqua à Nadine la dernière mésaventure de Jérémie. Selon les dires de Sarah, le garçon se serait fait tabasser à violents coups de pied par un dénommé James, un voyou qu'il avait fréquenté dans le passé.

Il était presque vingt-trois heures, en Ontario, quand l'avion atterrit à Toronto. Sitôt les bagages récupérés, Stella héla un taxi et promit au chauffeur un généreux pourboire s'il parvenait à les conduire à Oakville en une seule heure.

À leur arrivée au *Trafalgar-Oakville Memorial Hospital*, les deux femmes s'engouffrèrent dans l'établissement aussi rapidement qu'une équipe d'intervention en traînant leurs bagages derrière elles. À la réception, une infirmière leur indiqua le chemin à suivre pour gagner la chambre de Jérémie Andersen.

Dès qu'elles atteignirent le troisième étage, Stella et Nadine aboutirent dans la section réservée aux patients dont l'état n'était pas jugé critique. L'endroit était tranquille. Il n'y avait que très peu de personnel, pratiquement aucun visiteur, alors que la plupart des malades dormaient déjà. En marchant dans les corridors, les visiteuses étaient un peu perdues, mais par chance, elles croisèrent un infirmier qui les accompagna jusqu'à la chambre de Jérémie.

Une fois sur place, Stella cogna doucement à la porte pour ne pas réveiller les autres patients. Une vieille femme aux cheveux gris vint lui répondre. Comme la nouvelle venue ne la connaissait nullement, elle craignait de s'être trompée de chambre.

— Êtes-vous Stella ? s'enquit la dame.

— Oui, c'est moi. Est-ce que vous êtes de la famille de Sarah ?

— Oui, je suis sa mère, Estelle. Nous nous sommes rencontrées au mariage de Sarah. Ça fait un bail, pas vrai ?

Avant de les laisser entrer, l'aïeule pria les deux femmes de ne pas faire de bruit, car son petit-fils dormait. La chambre ne comptait qu'un seul lieu de repos, ce qui permettait plus d'intimité. Il y avait un rideau pour cacher le lit, mais il avait été repoussé contre le mur, ce qui donna aux nouvelles venues l'occasion d'examiner l'état de l'enfant, qui était plutôt horrible à voir. Celui-ci portait un pyjama bleu et reposait sous une couverture grise, où il roupillait paisiblement. Stella fut sidérée quand elle vit le crâne de son pauvre neveu, qu'on avait recouvert d'un bandage. Juste au-dessus de l'oreille gauche, on pouvait voir une tache de sang. De même, un petit pansement avait été apposé sur son nez, tandis que son œil droit était entouré d'un cercle bleu et violet. De voir le pauvre garçon dans un tel état déprimait la tante au plus haut point. On aurait dit qu'il avait fait la guerre.

Deux autres personnes étaient présentes dans la pièce. D'abord, un vieil homme moustachu, qui devait sûrement être le père de Sarah. N'ayant pas encore remarqué la présence des nouvelles arrivantes, il était appuyé sur un mur, les bras croisés contre sa poitrine, le regard vert éclatant rivé sur son petit-fils.

L'autre personne était la mère de Jérémie. Assise près du lit, la pauvre avait les yeux imbibés de larmes. Dès qu'elle aperçut son ex-belle-sœur, elle se précipita vers elle pour la serrer dans ses bras. Cette dernière lui massa tranquillement le dos, étant à même de comprendre sa détresse, même si Jérémie n'était pas en danger de mort. Une fois calmée, Sarah fit les présentations. Andrew, son père, serra la main de Stella et la remercia d'être venue. Après quoi, celle-ci présenta Nadine à tout le monde.

— Jérémie était encore conscient lorsqu'il a été transporté ici. On lui a donné un sédatif pour l'aider à dormir, indiqua Sarah.

— Quand devrait-il se réveiller ? s'enquit Stella.

— Je ne sais pas, mais il a besoin de repos. On a dû lui faire petite chirurgie à la tête. Le docteur dit qu'il devrait se porter mieux demain matin.

— D'accord. Mais dis-moi, qu'est-il arrivé, exactement ? Est-ce que James a été arrêté par la police ?

—Oui, le chef de police m’a appelée juste avant ton arrivée. Ils ont trouvé le garçon chez ses parents. Crois-moi, il va passer une sale nuit au poste. L’incident est survenu à la fin de la journée, après l’école, alors que Jérémie venait de terminer un examen. Je n’ai pas pu aller le chercher, car je travaillais. Il est donc rentré à pied. Quand ils l’ont vu, James et deux autres garçons lui ont sauté dessus. Ils l’ont tabassé à coups de poing et de pied. Heureusement, un passant a tout vu et a appelé la police. Les agents ont pu rattraper l’un des garçons, qui a tout avoué.

Sarah se tut quelques secondes, le temps d’essuyer les larmes qui roulaient sur ses joues.

—Je te jure, pesta-t-elle, que je vais tout faire pour que ce malotru soit enfermé dans un centre d’accueil et ensuite, derrière les barreaux pour le restant de ses jours.

—J’espère aussi qu’il aura ce qu’il mérite, approuva Stella. Est-ce que Jérémie va s’en sortir ?

—Absolument, répondit Sarah. Les médecins ont fait un excellent travail. C’est juste que... mon Dieu, je n’aurais jamais imaginé qu’une telle chose puisse lui arriver. J’aurais aimé qu’il se réveille avant ton arrivée, mais je crois que tu devras attendre à demain matin pour lui parler.

—Ne t’en fais pas. Le plus important, c’est qu’il se repose. D’ailleurs, est-ce qu’il nous serait possible de rester chez toi, cette nuit ?

—Oui, bien sûr ! Tu ne crois quand même pas que je vais vous laisser dormir à l’hôtel !

Tous restèrent encore un peu pour veiller sur Jérémie, puis durent partir lorsqu’une infirmière vint les prévenir que les visites étaient terminées depuis longtemps. Finalement, tout le monde alla passer la nuit chez Sarah. Les grands-parents dormirent dans la chambre de la maîtresse des lieux, cette dernière dans celle de Jérémie, tandis que les deux autres durent se contenter des divans du salon.

Or, Stella était incapable de trouver le sommeil. Chaque fois qu’elle fermait les yeux, elle voyait Jérémie se faire rouer de coups par trois énormes garçons. Elle l’entendait hurler de terreur et appeler à l’aide. Désespérée, elle écrasa son visage contre son oreiller.

—Toi non plus, tu n’arrives pas à dormir ?

Stella releva la tête et posa le regard sur le fauteuil où Nadine était couchée.

— Chaque fois que je ferme les yeux, confessa-t-elle, je vois Jérémie qui se fait battre. Comment une telle chose a-t-elle pu lui arriver ?

— Moi, je n'arrive pas à comprendre comment de telles choses peuvent arriver en général.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, tout le mal en ce monde. La violence, les guerres, les mensonges, la torture... Tout ça n'a pas de sens pour moi. Qui est-ce qui décide que tout ça doit nous arriver ? Et pour quelle raison ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, soupira Stella. Dieu, peut-être...

— Tu crois en Dieu, toi ?

— ...Je ne sais pas. Je ne me suis jamais interrogée à ce sujet.

— Ah...

— Et toi, est-ce que tu crois en Dieu ?

— Bof... Pour moi, les dieux et les esprits, c'est du bidon. Mais s'il y a un dieu, là-haut, qui décide un jour de nous emmerder avec les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse, le mec a vraiment besoin de prendre des médicaments.

Stella pouffa de rire, quand Nadine ajouta :

— Quand même, je suis désolée pour ce qui est arrivé à ton neveu.

— Merci. Et merci d'être ici avec moi.

— Eh, les amis sont là pour ça, non ?

Malgré la noirceur ambiante, Stella adressa un sourire à la jeune femme.

— Jérémie et toi êtes très proches, pas vrai ? demanda cette dernière. Je suis certaine que vous avez passé beaucoup de bon temps ensemble.

— Oui... mais pas autant que je l'aurais souhaité.

— Hein ? Il ne te visite donc jamais ?

— Non, ce n'est pas ça.

Brièvement, et sans donner trop de détails, Stella raconta l'histoire de Jérémie, en passant par les problèmes d'alcool de son père, son déménagement à Oakville et ses difficultés émotionnelles.

—Mince, alors ! lança Nadine. Et comment se porte-t-il, maintenant, le p'tit guerrier ?

—Je ne sais pas. Je crois qu'il a encore quelques problèmes, mais... d'après ses lettres, il semble aller beaucoup mieux que lorsque je l'ai rencontré à Oakville l'été dernier.

—En tout cas, j'ai hâte de lui parler. Bonne nuit.

Et Nadine s'endormit en l'espace de cinq minutes. Pour Stella, par contre, il fallut beaucoup plus de temps.

Au petit matin, Sarah informa ses invités qu'elle avait reçu un appel de l'hôpital. Le docteur de Jérémie lui avait dit qu'il s'était réveillé et qu'il se portait bien. Mais comme il devait encore porter son bandage sur la tête, il devait rester hospitalisé deux ou trois jours supplémentaires. Tous retournèrent donc à l'établissement, où ils trouvèrent Jérémie assis à la cafétéria. Malgré sa blessure à la tête, il se sentait en pleine forme et se réjouissait d'avoir sa famille auprès de lui, en particulier sa tante, dont la présence le surprit. Il avait à peine remarqué celle de Nadine, jusqu'à ce que sa tante la lui présente.

Durant le petit déjeuner, Jérémie parla peu de ses cours de rattrapage. Sûrement qu'il était embarrassé d'aborder le sujet, étant donné qu'il avait raté ses derniers examens. Mais Stella ne s'inquiétait pas pour autant, persuadée qu'il finirait par réussir. Quand il eut terminé de manger ses céréales, Jérémie demanda à sa tante de lui parler des enseignements de Daniel et de lui raconter comment elle avait rencontré Nadine. Les deux femmes lui narrèrent donc tout ce qu'elles avaient appris sur leur culture, de même qu'elles lui décrivirent les lieux visités. Amoureux de la Colombie-Britannique, Jérémie était avide de tout savoir.

—Les cours étaient plus palpitants que je ne l'aurais espéré, confessa Stella, qui rayonnait de joie et de fierté. Nous avons visité le parc Stanley, et un endroit plus éloigné qu'on appelle le mont Whistler.

—Est-ce que c'est là que se trouvent les rochers des Deux-Sœurs dont tu m'avais parlé ?

—Pas du tout. Le mont Whistler se trouve au nord, près du village de Squamish.

—Est-ce que vous avez visité des villages où il y avait des tipis ?

—HA ! HA ! HA ! rigola Nadine. On dirait que le *petit guerrier* en a long à apprendre sur notre culture !

—Non, nous n'avons pas vu de tipis, répliqua Stella qui visiblement, n'avait pas aimé l'intervention de Nadine. Chez les peuples de la côte, nous habitons, ou plutôt, nous habitons dans des maisons en bois. Oh ! Aimerais-tu apprendre comment nous attrapons le poisson ?

—Oui, j'aimerais bien.

—Eh bien, c'est assez rigolo.

—Oui, si tu aimes mouiller tes pantalons, pouffa Nadine.

—Est-ce que je peux parler sans être interrompue, s'il vous plaît ? se fâcha Stella.

Pour toute réponse, l'adolescente posa son index sur sa bouche.

—Alors, voici comment les Squamish pêchent le saumon. Tout d'abord, ils se rendent vers un plan d'eau, puis ils s'installent près d'une chute. Ensuite, ils s'emparent d'un filet et tentent d'attraper les poissons lorsqu'ils sautent par-dessus les rochers.

—Ça semble simple.

—Tu crois ? Quand mon tour est venu, j'ai dû me pencher directement au-dessus de la rivière, avec une corde attachée autour de ma taille. J'ai vraiment eu la frousse. J'avais si peur de tomber que j'en avais presque le vertige. Et pire, les saumons se déplaçaient tellement vite, que je ne les voyais même pas sauter. Il m'a fallu plusieurs essais avant de réussir.

—Et combien en as-tu attrapé ? s'enquit Sarah.

—Si ma mémoire est bonne... un seul.

Stella continua de décrire ses aventures à la manière de Shéhérazade racontant les contes des Mille et Une Nuits. Elle parla des légendes qui leur furent contées par Whispering Mountain, des rituels, des totems, et surtout, des gens merveilleux qu'elle avait rencontrés. Tout au long du repas, son audience resta rivée à ses lèvres.

À la fin de la matinée, Stella et Nadine raccompagnèrent Jérémie à sa chambre. Contrairement à ce que la tante craignait, son neveu semblait bien s'entendre avec sa nouvelle copine. C'en était étonnant et réjouissant à la fois, car le fait que le garçon se soit lié si rapidement d'amitié avec la jeune femme démontrait qu'il avait beaucoup évolué depuis son passage en Colombie-Britannique.

—Eh, n'oublie pas, *petit guerrier*, lui dit Nadine quand il se recoucha dans son lit. Quand tu reviendras à Vancouver, tu m'appelles, d'accord ?

—Ne t'inquiète pas, je n'oublierai pas.

—Parfait ! lança l'adolescente avant de se tourner vers Stella pour lui dire : est-ce que tu viens ?

—Pas encore, répondit cette dernière. Va rejoindre les autres à la cafétéria. Je n'en ai que pour quelques minutes.

—Entendu. À la prochaine, petit bonhomme ! Guéris bien, O.K. ?

—Jérémie, attaqua Stella d'une voix grave dès qu'elle fut seule avec son neveu, pourquoi est-ce que James t'a battu ?

L'enfant la regarda avec un visage figé, comme s'il était redevenu le garçon timide qu'elle avait rencontré sur le passage des Officiers à Oakville. Impression qui perdura jusqu'à ce qu'il se décide enfin à répondre.

—Je... je ne sais pas. En fait... je crois que j'ai ma petite idée. Je l'avais appelé peu de temps auparavant.

—Tu l'avais appelé ? s'étonna Stella. Mais pourquoi ?

—Écoute, je te jure que je ne veux plus être son ami, confessa nerveusement le jeune homme. Je l'avais appelé parce que je voulais savoir s'il était fâché après moi depuis la dernière fois qu'on s'était vu.

—Et qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

—Tu... tu ne le diras pas à ma mère, promis ?

—Je ne lui dirai rien. Allez, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

—Il... il voulait savoir si je l'avais dénoncé à la police pour un coup qu'il avait fait. Je lui ai dit que non, mais il ne m'a pas cru et il m'a raccroché au nez.

—Crois-tu qu'il t'ait attaqué pour se venger de toi ?

—Je crois que oui, mais... je ne suis pas sûr. Tout est arrivé si vite. Il m'a croisé sur la rue, puis il m'a poussé sur le sol. Ensuite, lui et ses copains se sont mis à me tabasser.

C'était clair dans l'esprit de Stella que James avait cherché à se venger.

—Mon Dieu, lâcha-t-elle, le cœur serré. Je suis vraiment désolée. Si... si j'avais été là...

—Allons, tante Stella, tu ne peux pas toujours être là pour moi, ricana Jérémie. De toute façon, on a tous une croix à porter, non ?

—Où as-tu entendu cette maxime ?

Le garçon ne répondit pas. Pris soudainement d'une vilaine migraine, il posa la tête sur son oreiller avec l'aide de sa tante, qui lui de-

manda s'il désirait un verre d'eau et un cachet. Le jeune refusa, disant qu'il souhaitait simplement se reposer. Pour lui permettre de mieux dormir, Stella tira les rideaux autour de son lit.

— Nous avons peut-être tous une croix à porter, dit-elle avec un charmant sourire, mais le salopard qui nous a imposé cette croix reste un salopard.

— Hé ! fit Jérémie. Ce n'est pas bête, ça.

Puis ses paupières se rabaissèrent et son visage afficha un air un peu morbide. Voyant bien que quelque chose n'allait pas, Stella s'assit sur le rebord du lit et demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a, dis-moi ?

— Stella... je suis content que tu sois là. Vraiment, je le suis... mais...

— Mais quoi ?

— Non, oublie ça.

— Allons, petit homme, tu as encore des secrets pour moi ? Tu sais bien que tôt ou tard, je vais finir par les découvrir.

— Stella, même si au début de mon séjour chez toi ça ne s'est pas bien déroulé, à la fin, j'étais content d'avoir passé du temps avec toi. Mais... il m'arrive parfois de me demander si... si c'était si chouette que ça. Je veux dire, ce n'est pas que je te détestais... enfin... au début, oui, mais plus par la suite. C'est juste que... quand on discutait au sujet de nos souffrances, je n'aimais pas vraiment ça, même si je comprenais que je ne devais pas garder ma douleur pour moi. J'ai pensé qu'en m'ouvrant à toi, puis à maman, et maintenant au psychologue, ça m'aiderait à guérir. Mais... dernièrement, j'ai l'impression que les choses ne font qu'empirer. Mon psychologue veut toujours que je lui parle des moments où j'éprouve de la colère et il insiste pour que je lui raconte des trucs sur mon père. Sauf que moi, je préférerais ne pas parler de lui, parce que chaque fois que j'y pense, je suis tout à l'envers et ça me fait mal au cœur quand j'ai à répéter que je l'aimais, mais que je détestais quand il buvait et qu'il se disputait avec ma mère.

— Crois-tu que tu irais mieux si tu ne consultais pas de psychologue ?

— Non, mais je trouve que mon état ne s'améliore pas. Je veux dire, je suis content de ne plus avoir peur des voitures et d'être parvenu à mieux contrôler ma colère, mais je voudrais tellement que... que la guérison ne soit pas aussi douloureuse.

— Tu penses ainsi parce que présentement, tu dois te remettre de tes blessures. Tu as mal, les bandages ne te donnent pas la meilleure apparence, mais éventuellement, tu vas guérir. Bien sûr, d'ici là, tu devras endurer tes migraines. Quant aux blessures de ton esprit, elles prendront plus de temps à s'éclipser. Il y aura peut-être des moments où elles referont surface et évidemment, tu en souffriras. Mais dis-toi bien que quand tu seras guéri, tu seras encore plus fort. Il faut juste que tu y mettes un peu d'effort. Tu sais, c'est tout de même mieux que de rester dans la douleur, non ?

— J'imagine, dit Jérémie, déçu. Mais faut-il vraiment que ce soit si difficile ?

— Il faut parfois traverser des épreuves difficiles pour atteindre un but. C'est comme dans les contes. Le chevalier doit affronter le dragon et risquer de se faire brûler pour sauver la belle princesse. Ton passé ne te quittera peut-être jamais, mais lorsque tu auras traversé cette nouvelle épreuve, tu n'auras plus besoin de craindre la noirceur qui dort en toi. Est-ce que tout ça ne vaut pas au moins quelques rencontres avec le psychologue ?

— Ben, si c'est ça le prix à payer...

— Pour moi, c'est un prix bien modeste pour obtenir quelque chose que tant de gens en ce monde sont incapables d'acquérir par soi-même. Et tu veux savoir autre chose, Jérémie ?

— Quoi ?

— Tu n'as pas besoin de parcourir ce long chemin tout seul, indiqua Stella en se relevant pour caresser la joue de son neveu. N'oublie pas que ta mère et moi sommes là pour t'aider.

— C'est vrai... Désolé, je vous avais oubliées.

— Ce n'est pas grave. Est-ce que tu aimes bien ton psychologue, au moins ?

— Hummm... plus ou moins, hésita Jérémie. Ça ne fait pas si longtemps que je le vois, mais il a l'air sympathique.

En posant le regard sur l'un des murs de la chambre, Stella vit une horloge accrochée à côté d'un calendrier.

— Bon, je dois maintenant partir, annonça-t-elle en reprenant son sac à main laissé sur la table de chevet.

— J'aurais préféré que tu restes encore un peu, rouspéta Jérémie.

— Moi aussi, mais nos vies doivent suivre leur propre cours. Tu sais quoi ? Je vais faire un marché avec toi. Quand tu auras réussi

tes examens, vous pourrez venir, toi et ta mère, passer quelques jours avec moi à Vancouver.

—Ah oui? s'exclama Jérémie, tout rayonnant. Dans ce cas, je vais faire tout ce que je peux pour devenir le meilleur élève de l'école!

—Je te demande simplement de te concentrer sur tes études, jeune homme. À la prochaine, bel enfant.

—À la prochaine.

Et Stella sortit de la chambre pour laisser son neveu dormir en paix.

Chapitre 14

Le retour à Vancouver fut beaucoup moins hâtif que le départ. Après avoir fait ses adieux à son ex-belle-sœur, Stella parvint à acheter des billets d'avion à l'aéroport de Toronto sans devoir y mettre le fort prix, du fait qu'il ne s'agissait pas, cette fois, d'un départ précipité.

Une fois dans l'avion, Nadine témoigna à Stella toute la joie qu'elle ressentait d'être dans les airs. Tout au long du trajet, elle se plaisait à regarder par le hublot pour observer le paysage sous elle. Elle adorait voir la terre depuis le ciel et les nuages qui flottaient tout autour de l'appareil. En fait, tout ce qui lui déplaisait se résumait au mal d'oreille qu'elle avait ressenti lors du décollage et au manque d'activité à bord de l'appareil. Que faire, effectivement, sinon lire des revues ? Pour l'aider à tuer le temps, Stella l'entretint au sujet de Jérémie et James.

— Donc, comprit Nadine après avoir entendu l'histoire, c'est pour cette raison que cette brute s'est attaquée à ton neveu ? Il avait peur qu'il le dénonce à la police ?

— Apparemment, répondit Stella. Les voyous comme James sont capables de tout.

— Des mecs comme ça, on en trouve partout.

— Tu en connais, toi ?

— Pas moi. Mais avec le métier qu'elle fait, il arrive que ma sœur en croise sur son chemin. Et bien sûr, elle me parle d'eux. Euh... j'ai soif, tout à coup. Est-ce qu'on peut commander quelque chose à boire ?

Elles firent venir l'hôtesse, qui revint quelques minutes plus tard avec des boissons froides.

— Est-ce que tu voudrais l'appeler quand nous serons rentrées chez moi ? s'enquit Stella.

— Qui ça ?

— Ta sœur.

— Appeler Arielle ? répliqua Nadine, la mine basse. Non, ça ira. Je lui parlerai quand je serai de retour chez moi demain.

— Elle ne s'attendait pas à ce que tu reviennes ce matin ?

Dans leur précipitation, Nadine avait oublié de rappeler sa sœur.

—Bof! lâcha-t-elle. Je partirais pour un mois, elle s'en foutrait carrément.

Après avoir déposé son gobelet de cola à l'endroit prévu à cet effet, Nadine tourna le regard vers le hublot. Elle avait beau faire semblant d'observer le paysage illuminé par le soleil du matin, Stella voyait bien qu'elle cherchait à éviter de parler de sa sœur.

—Dis, demanda soudainement la jeune femme. Est-ce que... est-ce que tu t'es déjà retrouvée dans une situation où... où tu devais faire quelque chose... de mal pour aider une personne?

—Comment?

— Est-ce que tu t'es déjà retrouvée dans une situation où tu devais faire quelque chose de mal pour aider une personne? répéta Nadine d'une voix plus assurée.

—Euh... non. Pourquoi me demandes-tu ça?

—Je ne sais pas. Si tu vivais dans la rue avec ta mère, qu'elle était en train de mourir de faim et qu'il y avait une boulangerie fermée juste en face de vous, est-ce que tu briserais la vitre pour prendre du pain?

—Au risque d'aller en prison? Non, j'essaierais plutôt de me dénicher un emploi. De cette façon, je pourrais nous nourrir toutes les deux.

—Oui, mais si personne ne veut t'embaucher?

—Eh bien, j'irais vivre ailleurs. Si je dois voler du pain pour me nourrir un jour, j'en volerais encore le jour suivant, et le jour d'après, ce qui ferait de moi une éternelle voleuse.

—Et si tu ne pouvais pas vivre ailleurs?

—Tu peux toujours vivre ailleurs. Je ne sais pas si je trouverais un pays plus plaisant qu'ici, mais je suppose qu'il y a des endroits plus accueillants que d'autres. Il est préférable de trouver un moyen de sortir de nos problèmes plutôt que d'y rester enfermé et croire qu'on ne s'en sortira jamais. Tu n'es pas d'accord?

—Bien d'accord. Mais à supposer que tu décides de partir, mais que ta mère refuse de te suivre? Tu fais quoi?

—Je... je ne sais pas.

Nadine mit fin à la conversation et se tut jusqu'à ce que l'avion se pose à l'aéroport de Vancouver.

Lorsque le taxi s'arrêta devant la maison de Stella, celle-ci émit un soupir de satisfaction à l'idée de savoir qu'elle allait enfin pouvoir

se reposer. Le stress engendré par le voyage l'avait épuisée. De plus, elle souffrait d'un léger mal de dos, du fait que le siège d'avion n'était pas très confortable. Rien de grave, mais assez pour se masser le dos sitôt après avoir déposé son sac de voyage dans le hall d'entrée.

— Tu as mal au dos ? demanda Nadine.

— Oui. La prochaine fois que je prendrai l'avion, je vais me procurer un billet de première classe.

— Tu crois vraiment que les sièges sont plus confortables dans cette section ?

— Au prix qu'ils demandent, j'espère bien. Oh... J'ai sommeil.

— Tu veux aller dormir ?

— O... oui, bâilla quelque peu Stella. Je suis désolée, mais je suis vraiment fatiguée. Ça ne te dérange pas si je te reconduis demain à Chiyakmesh ?

— Pas de problème. Va te reposer.

Réjouie, Stella prit le chemin de l'escalier. Mais avant de quitter le salon, elle se retourna vers Nadine pour lui dire avec un air empreint de reconnaissance :

— Eh, Nadine... Merci encore d'être venue avec moi en Ontario et de t'être montrée si gentille avec Jérémy.

— Ça m'a fait plaisir, lança la jeune femme. En tout cas, j'ai hâte de raconter ça à mes copines quand je serai de retour à la réserve. L'avion, c'était flippant !

Stella fut tentée de lui demander si elle ne voudrait pas rester avec elle à Port Moody plutôt que de retourner chez elle, mais la fatigue l'en empêcha. Elle monta à sa chambre en se disant qu'elle pourrait toujours le lui proposer après sa sieste.

Dès qu'elle fut dans son lit et qu'elle ferma les yeux, elle plongea dans les bras de Morphée.

C'était la pleine lune.

Stella entendit un craquement sourd sous ses pieds, mais il faisait si noir qu'elle ne pouvait pas distinguer le sol. Lorsqu'elle se pencha vers une flaque d'eau pour voir de plus près, elle aperçut quelque chose qui ressemblait à une masse noire, de la grosseur d'une patte de gorille. Et cette chose était en mouvement.

C'est là qu'elle comprit qu'elle s'était métamorphosée en quelque chose d'horrible, gros et gigantesque. Pire, elle n'avait aucun contrôle sur cette chose.

Lorsqu'elle se mit à courir à quatre pattes dans la forêt sombre, elle pouvait sentir le sol trembler sous chacun de ses pas. Tel un animal en furie, elle courait vers le centre de la forêt. On aurait dit qu'elle traquait une proie, mais laquelle ? Soudain, il devint impossible, à Stella, de regarder derrière elle, du fait que sa tête refusait de bouger. D'ailleurs, tous les membres de son corps étaient condamnés à l'immobilité, comme si son esprit venait d'être enfermé dans la peau de la bête sauvage, toujours en quête d'une proie. Stella avait beau y mettre tous les efforts, elle ne parvenait pas à prendre le contrôle de l'animal, dont elle était désormais prisonnière. Sa seule fenêtre vers le monde extérieur se résumait aux yeux de la créature.

Elle avait l'impression que son âme s'était fusionnée au corps de l'animal. Elle pouvait l'entendre respirer, sentir ses griffes marteler la terre et ses crocs s'entrechoquer dans sa mâchoire. De même, elle sentait la chaleur de la fourrure qui enveloppait son corps, ainsi que son museau humide. Mais par-dessus tout, elle devinait sa colère démesurée.

« Mon Dieu, se dit-elle, qu'est-ce que je suis devenue ? »

Le monstre dont elle revêtait maintenant la forme poursuivait sa course à travers la forêt sans que rien ne puisse l'arrêter. Elle sautait par-dessus les rochers, écartait les broussailles, écrasait les buissons et les baies sauvages. De ses pattes, elle repoussait les troncs d'arbre qui obstruaient son chemin. Elle faisait voler les feuilles mortes dans le ciel, non sans provoquer une tornade qui tourbillonnaient autour d'elle comme un cyclone. Elle ne connaissait ni la fatigue ni la faim. Il n'y avait que la haine. Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui pouvait bien la rendre si furieuse ? Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'elle pourchassait ?

« Qu'est-ce que je fais ici ? » s'interrogea-t-elle.

L'animal dont elle était prisonnière ne cessait de rugir dans l'obscurité. Ses hurlements faisaient écho dans la forêt, au point même de faire tomber les glands des arbres. Tout à coup, elle fonça à travers un grand buisson, dont les branches et les épines lui égratignèrent les yeux. Après quoi, elle se précipita vers un arbrisseau, puis un autre, et encore un autre. Les feuilles lui fouettaient la tête, les branches heurtaient son pelage, mais elle continuait tout de même de courir, pendant que son âme prisonnière malgré elle criait dans sa tête. Or, nul ne pouvait l'entendre.

Puis, après avoir rencontré un dernier arbrisseau, la bête s'arrêta enfin. Cette fois, cette dernière hurla à un point tel, que si elle avait pu, Stella se serait bouché les oreilles. Quand le silence revint dans la forêt, la captive vit à travers les yeux du monstre qu'ils étaient arrivés devant un lac. Étrangement, la surface de l'eau reflétait une lumière bleue aussi éblouissante que celle du jour. Sur la rive, il y avait une femme qui criait. Une femme qui n'était nulle autre que... Stella Andersen ! Habillée à la mode parisienne, elle portait son ensemble Chanel et un chapeau. Cette dernière pouvait sentir la bave de l'animal sur ses lèvres. Juste avant que celui-ci ne lui saute dessus pour la dévorer, elle lui tourna le dos et, dans une prouesse étonnante, plongea dans le lac. Loin de lâcher prise, la bête prit un élan et courut jusqu'au bord de l'étendue d'eau. C'est là que, pendant une toute petite seconde, la prisonnière put voir son reflet sur la surface de l'eau. La pauvre avait maintenant l'apparence d'un gros ours noir avec des yeux rouges de colère et des crocs si pointus, qu'ils auraient pu aisément fendre de l'acier.

Lorsqu'elle se réveilla, Stella sentit de l'humidité sur son visage. Or, lorsqu'elle passa une main sur son nez pour l'essuyer, il était parfaitement sec. En revanche, ses doigts tremblaient comme s'ils touchaient de la glace. Le cauchemar qu'elle venait de faire l'avait tellement terrifiée, qu'elle n'osait plus fermer les yeux, de peur d'y replonger. Résolue à ne plus y penser, elle tourna la tête vers la fenêtre pour voir s'il faisait encore jour. Notant que le soir était tombé, elle se sentit aussitôt coupable d'avoir laissé Nadine seule toute la journée.

Après s'être levée, alors qu'elle remontait la couverture sur le lit, elle crut entendre le frémissement d'une feuille de papier. Mais plutôt que de vérifier l'origine de ce bruit, elle chaussa ses pantoufles, enfila une robe de chambre et descendit au salon.

Dès qu'elle y fut, elle ne vit pas Nadine. La pièce était silencieuse et la télévision était fermée. Partout dans la maison, l'atmosphère était sombre. Non seulement les lumières étaient éteintes, mais de plus, de gros nuages noirs avaient recouvert le ciel en ce début de soirée. Nul doute qu'il allait pleuvoir.

Cette dernière emprunta le corridor menant à la cuisine, puis constata que la porte du sous-sol était fermée. Croyant que son invitée s'y reposait, elle décida de la laisser tranquille. En entrant dans la salle à manger, elle feuilleta le livre de recettes qui reposait sur la

table depuis le souper avec les McCaughy. Elle voulait préparer un repas spécial pour exprimer sa gratitude envers Nadine, qui l'avait si gentiment accompagnée en Ontario. Mais alors qu'elle parcourait les recettes, elle se souvint que le frigo était vide et qu'il y avait belle lurette qu'elle n'avait pas fait l'épicerie. Elle aurait bien voulu appeler un restaurant pour commander des plats, mais en fouillant les tiroirs, elle ne trouva aucun menu.

Après avoir réfléchi, elle eut l'idée de proposer à la jeune femme de l'emmener manger au centre-ville. Il y avait si longtemps que Stella ne s'était pas offert une telle sortie ! Elle était persuadée qu'une soirée entre filles lui ferait le plus grand bien, sans compter que ce serait une excellente façon de remercier Nadine.

Sa décision prise, elle retourna dans sa chambre pour vérifier sa garde-robe. Ce faisant, elle constata qu'il y avait de nombreux ensembles qu'elle n'avait pas portés depuis des lustres. Elle doutait que l'un ou l'autre soit de la taille de l'adolescente, qui était un peu plus petite qu'elle. Néanmoins, elle examina les vêtements en mettant les plus petits de côté.

Soudain, elle entendit à nouveau un bruit de papier chiffonné. Si à son réveil elle avait cru que ce même bruit résultait de son imagination, cette fois-ci, c'était bel et bien réel. Elle marcha vers son lit, puis retira les vêtements qu'elle y avait jetés. Tout en dessous, elle trouva effectivement une feuille de papier. Voilà qui la rendit confuse, car de mémoire, elle n'avait laissé aucun papier ni aucun document dans sa chambre. En s'en emparant, elle constata qu'il s'agissait d'une lettre écrite à l'encre noire.

— Mais qu'est-ce que c'est ? se demanda-t-elle.

Elle ramassa la lettre et la lut. Quand elle comprit que cette dernière provenait de Nadine, des larmes se mirent à couler sur ses joues, tandis que son cœur se brisa en mille morceaux.

Chapitre 15

Je sais ce que tu penseras après que tu auras lu ce message. Tu te diras : Nadine est vraiment une sale personne. Et franchement, je ne t'en voudrais pas. Après tout, je viens de te poignarder dans le dos, pas vrai ? Au cas où tu ne l'aurais pas encore remarqué, j'ai commis un vol chez toi. Je ne sais pas depuis combien de temps tu es réveillée, mais il y a de fortes chances que je sois déjà loin lorsque tu liras ces lignes. Alors, inutile de me chercher.

Ne t'inquiète pas, je n'ai pas subtilisé beaucoup de choses. Juste quelques bricoles, sans plus. Je suis désolée de t'avoir trahie de la sorte. Si je l'ai fait, c'est parce qu'il m'apparaissait évident que tu étais une personne bien nantie. C'est pourquoi je t'ai fait croire que j'avais besoin de m'éloigner quelque peu de ma sœur. En fait, mon but se résumait à trouver une façon d'aller chez toi pour mettre la main sur des trucs de valeur. Je ne veux pas entrer dans les détails, mais ma sœur et moi avons besoin de cet argent. Je sais que j'aurais pu te le demander. Or, j'aurais été incapable de t'en expliquer les raisons.

Ça n'a probablement plus d'importance maintenant, mais j'aimerais te dire quelque chose. Je ne t'ai pas menti quand je t'ai dit que j'étais heureuse de t'avoir rencontrée. J'ai vraiment adoré chaque moment passé auprès de toi. Tu m'as traitée comme une sœur, et jamais je ne t'oublierai. Sache que j'aurais réellement voulu développer une amitié sincère et durable avec toi. Malheureusement, ma vie, en ce moment, va franchement mal et je refuse que tu y sois impliquée. Désolée pour la déception que je t'ai causée.

Porte-toi bien, Stella, et dis à Jérémie que je lui souhaite le meilleur. À toi aussi, d'ailleurs.

Nadine Bentley

P.-S. Si jamais on devait se recroiser, je t'en prie, ne m'adresse pas la parole et n'essaie pas d'entrer en contact avec moi. J'aurais trop honte de te regarder dans les yeux.

Dès que Stella lut ces deux dernières lignes, elle déchira rageusement la lettre en laissant retomber les bouts de papier à ses pieds. Ce

mot, c'était comme un coup de poing au visage. Jamais elle n'aurait cru que Nadine ait pu comploter de la sorte derrière son dos. Durant un moment, elle resta là, complètement immobile, puis se laissa choir sur son lit et se mit à pleurer. Très vite, ses oreillers furent inondés de larmes, tandis que les couvertures étouffaient ses hurlements. « NON ! NON ! NON ! » répétait-elle en martelant le matelas avec ses poings.

Tout à coup, elle s'arrêta de sangloter et eut une pensée totalement irrationnelle. Et si...et si tout cela n'était qu'un malentendu ? Ou une mauvaise blague ? À cette seule idée, sa colère s'apaisa pour céder la place à la joie. Sans plus attendre, elle se précipita au rez-de-chaussée. Arrivée devant la porte du sous-sol, elle l'ouvrit et dévala les marches de l'escalier. Dans la pièce qui servait de chambre à l'adolescente, elle trouva le matelas-lit ouvert, avec un oreiller et une couverture sur le dessus.

— Nadine ? Nadine ?

Or, aucune réponse ne vint. Tout de même, elle alla vérifier la salle de bain, qui constituait la seule autre pièce du sous-sol. Qui sait ? Peut-être que son invitée y faisait sa toilette. Encore là, personne. Pour la forme, elle tira les rideaux de douche, mais en vain.

Remontant l'escalier à la hâte, Stella parcourut ensuite le salon, la salle à manger, la cuisine, le balcon et la terrasse. Toujours personne. Désespérée, elle retourna dans sa chambre pour voir si Nadine ne s'y était pas cachée. Ou dans la salle de bain... Ou dans la buanderie... Ou encore, dans la bibliothèque. Non... personne.

Même si elle peinait à y croire, Stella devait se rendre à l'évidence. Nadine était partie. Elle l'avait trompée. Elle l'avait abandonnée et... trahie. Comme une somnambule, la pauvre femme retourna au salon pour s'asseoir dans son fauteuil et laisser son esprit se reposer.

Mais à peine fut-elle assise, qu'on frappa à sa porte. Elle n'avait aucune envie d'ouvrir, mais puisque son visiteur se faisait insistant et qu'aussi, elle se dit qu'il s'agissait peut-être de Nadine qui venait pour s'excuser, elle alla répondre. Malheureusement, ce n'était pas la personne qu'elle espérait, mais bien... un policier.

Derrière l'homme petit et costaud, Stella aperçut une auto-patrouille garée juste devant chez elle, ainsi que les voisins d'en face qui observaient la scène depuis leur fenêtre.

— Excusez-moi de vous déranger, madame, commença l'agent d'une voix grave. Est-ce que je suis bien chez Stella Andersen ?

—O... oui, c'est moi, confirma la maîtresse des lieux en fixant la voiture. Que puis-je faire pour vous ?

—Madame, est-ce que vous êtes au courant que votre fille a fait une fugue ?

—Ma... quoi ???

Stella crut aussitôt à une plaisanterie, d'où la raison pour laquelle elle exigea de voir le badge de ce drôle d'individu. Sans la moindre hésitation, celui-ci s'exécuta, en prenant même soin d'approcher le document des yeux de son interlocutrice pour lui permettre de bien lire son numéro d'immatriculation. Pas de doute, Stella avait devant elle un véritable policier.

—Ma...fille, dites-vous ? finit-elle par répondre.

—Oui, nous l'avons trouvée chez un prêteur sur gages dans l'un des quartiers de Coquitlam. Le propriétaire de l'établissement nous a contactés, car il se doutait que les objets que voulait lui vendre votre fille avaient été volés.

—Des objets... volés ?

—Souhaitez-vous les voir ?

Incapable de prononcer le moindre mot, Stella répondit d'un simple mouvement de la tête. Après quoi, le policier lui présenta une boîte de chaussures qu'il tenait sous son bras. Quand il retira le couvercle, Stella reconnut des bijoux qui lui appartenaient. Du coup, elle comprit que Nadine s'était fait passer pour sa fille. Elle fut toutefois à deux doigts de faire une crise de nerfs quand elle vit son épaulard en cristal bleu ! Elle ne pouvait pas croire que l'adolescente qui se disait son amie ait pu lui dérober un objet si précieux. Arrivant à se contenir malgré tout, elle répondit le plus calmement possible :

—Ce sont bien mes bijoux. Je suis vraiment désolée pour ce remue-ménage. Ma fille et moi, nous nous sommes disputées, tout à l'heure. J'ai cru qu'elle était simplement sortie pour prendre l'air. Est-ce qu'elle va bien ?

Le policier l'observa avec un tel air accusateur que la pauvre femme était certaine qu'il croyait qu'elle avait frappé Nadine.

—Oui, elle va bien, assura-t-il d'une voix grave. Elle nous a expliqué que vous vous êtes disputées à propos de... navré... je ne me souviens plus de la raison. Mais ne vous inquiétez pas, on ne l'accusera pas de vol, sauf si vous souhaitez porter plainte. Est-ce que vous êtes prête à la revoir ?

— Bien sûr, mais... pourquoi le propriétaire de l'établissement a-t-il cru qu'elle avait volé ces objets ?

— Parce qu'il croyait que votre fille était autochtone...

Là, Stella ouvrit grand ses yeux.

— Une autochtone, dites-vous ? répliqua Stella en écarquillant les yeux. Et quel est le rapport ?

— Selon ce qu'il nous a expliqué, il était persuadé qu'il avait devant lui une autochtone venue à Port Moody pour commettre des larcins.

Gagnée par la colère, Stella se mourait d'envie de demander l'adresse du commerçant pour aller lui dire sa façon de penser, mais préféra s'en tenir à Nadine.

— Est-ce que je pourrais voir ma fille ?

En guise de réponse, l'agent retourna à sa voiture et ouvrit la portière. Telle une condamnée, Nadine en sortit, puis avança lentement vers la maison, le visage rabaissé vers le sol, trop honteuse pour regarder Stella dans les yeux. Le policier l'escorta jusqu'à la galerie, en veillant à ce qu'elle ne trébuche pas. Une fois devant Stella, il demanda à cette dernière si elle avait besoin de son aide. Puisqu'elle refusa, il la salua et regagna son véhicule.

Lorsque les deux femmes se retrouvèrent seules, Stella ordonna à Nadine de la regarder franchement. Quand celle-ci lui eut obéi, elle ne put faire autrement que de reculer d'un pas devant le visage colérique de son hôtesse. L'adolescente était si terrorisée, qu'elle resta silencieuse.

— Comment as-tu pu me voler de la sorte ? commença abruptement Stella en soulevant le bracelet de l'épaulard bleu de sa main droite.

— Stella...

— Tu t'es jouée de moi ! Tu t'es liée d'amitié avec moi et tu t'es infiltrée chez moi dans le simple but de me dérober.

— Non, non... se défendit Nadine, tu te trompes. Je suis vraiment ton amie...

— Tais-toi !

Le ton employé par Stella était à ce point agressif, que la jeune femme en devint muette. À la fois en colère et chagrinée, Stella était incapable de réfléchir de façon sensée. Le simple fait de se retrouver face à face avec celle qui l'avait tant déçue lui donnait envie de lui

sauter au visage. Elle affichait une expression tellement colérique, que Nadine ne put faire autrement que de lui demander :

— Stella, qu'est-ce que tu as ?

Sur ces mots, elle s'approcha, mais aussitôt, Stella leva une main menaçante dans sa direction pour l'intimer de ne pas faire un pas de plus. Elle était trop fâchée pour supporter sa présence, ne serait-ce qu'une seconde de plus. Elle ne souhaitait plus qu'une chose : s'en débarrasser le plus vite possible.

Après lui avoir ordonné de l'attendre sur la galerie, elle rentra dans la maison, puis alla au salon, où elle s'empara du téléphone. Elle appela ensuite un taxi, en indiquant que la cliente voulait se rendre à Chiyakmesh. Ceci fait, elle monta à sa chambre et ouvrit un tiroir de son secrétaire, d'où elle sortit une enveloppe remplie de billets. Elle y gardait toujours de l'argent pour pallier les urgences. Enfin, elle retourna sur la galerie et remit l'enveloppe à Nadine en disant :

— Je t'ai fait venir un taxi.

— Quoi ?

— Tu voulais retourner chez toi ? Alors, je vais m'en assurer. Il y a assez d'argent dans cette enveloppe pour payer le chauffeur. S'il en reste, tu pourras le garder ; je m'en fiche.

— Stella...

— Non, n'essaie pas de me faire changer d'avis.

— Stella, attends ! J'ai fait une bêtise, je m'en rends parfaitement compte. Je sais que je n'aurais pas dû agir comme je l'ai fait, mais...

— Alors, pourquoi as-tu volé dans ma maison ?

— Je... nous... ma sœur... Nous avons des problèmes d'argent. On n'est pas suffisamment payées à l'épicerie, et notre compte d'électricité...

— Attends une minute, interrompit Stella. Ne m'as-tu pas dit que ta sœur et toi travailliez dans un bar de danseuses ?

Un petit *O* se forma sur la bouche de Nadine lorsqu'elle murmura : « Oups... »

— Nadine, où est-ce que tu travailles, exactement ? Dans une épicerie ou un bar ?

— Euh... dans un bar. Désolée, j'ai l'esprit tout à l'envers et je n'arrive pas à réfléchir.

— Vraiment ? Tu n'essaies pas de payer ma tête ?

—Non, je t'assure...

—En ce cas, réponds-moi franchement ! Pourquoi as-tu volé mes bijoux ? questionna Stella avec un visage de marbre en montrant le bracelet de l'épaulard bleu.

—Je... je ne peux pas répondre. Pardon, je sais que c'est chiant, mais...

—Non. Je comprends trop bien. Tu n'as jamais été sincère avec moi. Tu m'as manipulée dans le simple but de me soutirer de l'argent. Eh bien, tu as réussi, Nadine. Tu as trahi ma confiance en croyant décrocher le gros lot ! Maintenant que tu as obtenu ce que tu cherchais, tu n'as plus aucune raison de rester ici.

—Stella, je t'en prie, ne...

Sans laisser à la jeune femme le temps de terminer sa phrase, Stella lui tourna le dos et lui ferma la porte au nez. Puis, restant tout à côté, cette dernière ignore les plaintes de l'ingrate qui la suppliait de lui ouvrir. Malgré les cris et les larmes, elle ne céda pas. Tout de même, elle avait le cœur en lambeaux. Cette torture dura encore quelques minutes, jusqu'à ce que Nadine lance l'enveloppe sur le pas de la porte en prétendant qu'elle n'en voulait pas, que pour elle, leur amitié valait plus que tout l'or du monde. Encore là, Stella ne flancha pas.

Au bout de quelques minutes, celle-ci entendit le bruit d'une voiture qui se garait dans l'entrée. C'était assurément le taxi, car Nadine avait cessé de frapper à la porte. Or, l'histoire ne devait pas s'arrêter là. L'adolescente se colla contre la porte et dit tristement :

—Je t'en prie, ne me laisse pas partir ainsi.

En entendant cela, Stella fut à deux doigts de lui ouvrir. Ce n'est qu'en jetant un œil au bracelet qu'elle tenait toujours entre ses mains qu'elle parvint à maintenir sa décision. Serrant le bijou, elle se remémora son passé. Du coup, la haine l'emporta sur sa pitié, si bien qu'elle continua de faire fi des supplications de Nadine, qui après un moment, finit par comprendre qu'il était inutile d'insister. Impatient, le chauffeur joua du klaxon pour signifier à sa cliente qu'il était temps de partir. Celle-ci ramassa l'enveloppe et monta dans la voiture.

Lorsque Stella fut certaine qu'il n'y avait plus personne, elle se laissa choir sur ses genoux, puis, telle une enfant en détresse, se mit à pleurer, son épaulard bleu toujours en main.

